l'actualité

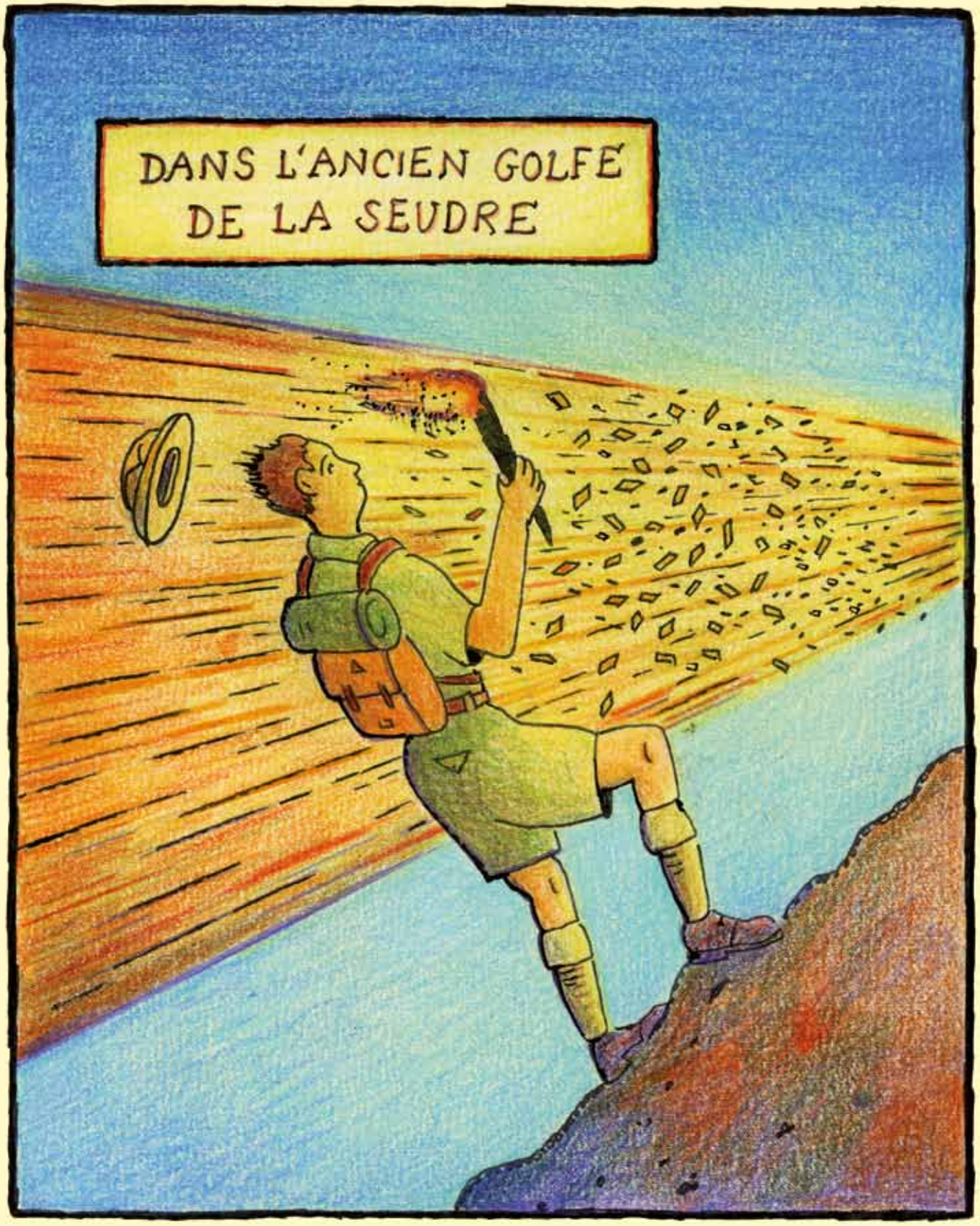
l'actualité
POITOU-CHARENTES
AVRIL ■ MAI ■ JUIN ■ 2015 ■ N° 108 ■ 5,5 €

DYNAMIQUE PLANÉTAIRE

MIGRATIONS LE PRINCIPE ACTIF

CESCM : 60 ÉTÉS AU MOYEN ÂGE

9 782911 320194



LE SERGENT MONTEBELLO DÉCOUVRE
LA SOURCE DES CANTIQUES

Glen Baxter 2015

sommaire

4 **RECHERCHE, CULTURE, ROUTES, SAVEURS**

16 **SOPHIE GUERRIVE ENLUMINE**
Strips au trait minimaliste ou dessin foisonnant influencé par l'enluminure médiévale, en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, Sophie Guerrive varie formes et univers.

18 **DYNAMIQUE PLANÉTAIRE DES MIGRATIONS, LE PRINCIPE ACTIF**
Spécialiste des migrations internationales, Gildas Simon a décidé d'en faire un dictionnaire. Soit quatre ans de travail et la contribution de 150 chercheurs sur 190 pays pour un ouvrage unique en son genre. Le chercheur revient sur cette entreprise.

22 **DES «VOYAGEURS» PAS SI NOMADES**
Entretien avec Céline Bergeon, maître de conférences à l'université de Poitiers et géographe à Migrinter, qui a soutenu en 2011 une thèse sur les initiatives et stratégies spatiales des gens du voyage.

23 **LES «BONNES SŒURS ROUGES»**
Malgré la loi Veil votée en 1975, la parole ne s'est pas libérée et celles qui ont avorté clandestinement n'osent pas l'évoquer. Témoignages dans la Vienne.

Coll. CESCM

Coll. CESCM

26 **60 ÉTÉS AU MOYEN ÂGE**
Dès sa fondation à Poitiers en 1954, le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale s'est situé à un niveau international, notamment grâce à la session d'été qui réunissait pendant un mois des professeurs et des stagiaires du monde entier.

28 Cécile Treffort : Des semaines studieuses et conviviales
Noël Coulet ■ Jean-Maurice Rouquette
29 Yves-Jean Riou
30 Georges Pon ■ Jean Cabanot ■ Evelyn (Timmie) Birge Vitz
31 Malgorzata Malewicz
32 Thérèse de Hemptinne ■ Edina Bozóky
33 Xénia Muratova
34 Petr Charvat ■ Katerina Charvatova ■ Emmanuel Laurentin
35 Marianne Sághy
36 Ivan Biliarsky ■ Kôji Watanabe
37 Thomas Gergen ■ Isabel Ruiz de la Peña González
38 Anna Trumbore Jones ■ Veronica Grecu
39 Tancredi Bella ■ Steven Isaac
40 Blanca Angeles ■ Marcella Lopes Guimarães
41 Moon Sung-Wook ■ Rafca Nasr
42 Claude Andrault-Schmitt : 60 ans de transmission joyeuse et un pari sur l'avenir
Le véritable modèle de l'hôtel Berthelot

44 **HISTOIRE D'UNE MAISON PASSIVE**
Nichée au creux d'un nouveau quartier, celui de la Mérigotte à Poitiers, imposante et pourtant discrètement intégrée au paysage, cette maison n'est pas comme les autres. Elle est née des discussions et des rêves d'une bande de copains, militants convaincus qu'un autre habitat est possible. Visite.

édito

L'art roman est au cœur d'un développement dont on sous-estime le potentiel. Contrairement à une vision fonctionnaliste des choses, ce patrimoine dépasse largement son statut d'objet de mémoire ou d'attraction touristique. C'est le témoin vivant d'une longue histoire qui a façonné nos sociétés, dont la compréhension et la portée sont sans cesse mises en lumière par la recherche. Y compris sur le plan technique. L'expertise des chercheurs y est nécessaire, par exemple quand il s'agit de restaurer un élément de ce patrimoine. Plus largement, c'est nécessaire pour comprendre la civilisation occidentale.

C'est cette double compréhension que nombre de personnalités du monde entier sont venues chercher à Poitiers pendant les semaines d'études médiévales, depuis 1954. En effet, l'intérêt pour le Moyen Âge est planétaire mais l'art roman n'est pas délocalisable. Le «terrain» en sciences humaines prend ici toute son ampleur. En outre il permet de nouer des relations à long terme, entre chercheurs bien sûr, mais aussi avec ceux qui font vivre ces territoires.

Ce processus de recherche est évident dans d'autres domaines, comme celui de l'étude des migrations internationales comme l'explique Gildas Simon, et dans des sciences exactes comme la paléontologie ou la chimie. Dans tous ces cas, il s'agit d'une aventure humaine qui s'inscrit dans la longue durée. D'une part grâce à l'excellence de chercheurs qui ont trouvé là un terreau fertile, et grâce à la volonté d'ancrer ces compétences et savoir-faire dans des structures aux bases locales solides tout en développant des réseaux internationaux. D'autre part, c'est aussi grâce à l'énergie sans cesse régénérée que les chercheurs y insufflent, car l'excellence a nécessairement besoin d'être réactivée.

Didier Moreau

En couverture : photographie de Pascal Colrat.

l'actualité POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil régional de Poitou-Charentes et le concours du CNRS, de l'ENSMA, des universités de Poitiers et de La Rochelle, de Grand Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : http://actualite-poitou-charentes.info
E.mail : jl.terradillos@emf.fr
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Mario Cottron**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP 1114 G 89186 ■ ISSN 1761-9971 ■ Dépôt légal 2e trimestre 2015 ■ Conception – Réalisation : **Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**
Graphiste : Fred Briand
Imprimerie Rochelaise.
IMPRIM'VERT® PEFC 10-31-1240

JEAN-RENAUD BOISSERIE ET STÉPHANE DUCROCQ

Le plus court chemin de l'hippopotame à la baleine

Le plus ancien ancêtre connu des hippopotames a 28 millions d'années (Ma). Il a été découvert près du lac Turkana par une équipe franco-kenyane dont les résultats ont été publiés dans *Nature Communications* le 24 février 2015. Deux chercheurs CNRS de l'Institut de paléoprimatologie, paléontologie humaine : évolution et paléoenvironnements (IPHEP) de l'université de Poitiers, Jean-Renaud Boisserie et Stéphane Ducrocq, ont contribué à la description de cette nouvelle espèce nommée *Epirigenys lokonensis*. De *epiri*, qui signifie hippopotame en turkana et *Lokone*, le lieu de la découverte.

L'Actualité. – Dans quelles circonstances avez-vous mis la main sur ce fossile ?

Jean-Renaud Boisserie. – Avec Fabrice Lihoreau (université de Montpellier), nous avons fait notre thèse à Poitiers sous la direction de Michel Brunet : Fabrice sur les anthracothères, un groupe éteint, et moi sur les hippopotames. «Réfléchissez à l'origine des hippopotames car il n'y a pas d'hypothèse convaincante, nous dit-il, et regardez du côté des anthracothères.» Les caractères crâniens de certains anthracothères semblaient valider cette piste mais leurs dents étaient trop dérivées, ressemblant davantage à des dents de ruminants. Nous nous sommes donc focalisés sur les plus anciens hippopotames alors connus (de 8 à 16 Ma) et en 2005 nous sommes partis les étudier au musée national de Nairobi au Kenya. Quand Fabrice a jeté un œil sur les anthracothères, ce fut le déclic : au fond d'un tiroir, il a vu cette demi-mâchoire qui présentait des caractères assez peu dérivés et qui pouvaient préfigurer une forme ressemblant aux hippopotames.

Stéphane Ducrocq. – Quand on a mesuré tout le potentiel de ce fossile, nous avons décidé de monter un projet pour faire des missions sur le terrain, là où il avait été découvert dans les années 1990 par une collègue anglo-kenyane, c'est-à-dire dans le bassin du lac Turkana au nord du Kenya. C'est à deux jours de route de Nairobi, dont un sur piste. Le site principal, à Lokone, fait 1,5 km sur 300 à 400 m. On collecte les fossiles en surface, donc on marche et on marche sur une dalle de calcaire très dur. Il faut avoir l'œil et l'habitude pour distinguer les fossiles qui affleurent. Plutôt que d'essayer de les dégager sur place au risque de tout casser, on prélève des blocs de sédiments (800 kg au total) qu'on fait ensuite dissoudre à l'acide. C'est la meilleure méthode pour récupérer les dents. Nous avons trouvé des molaires inférieures et supérieures, des prémolaires inférieures et supérieures, des incisives, etc., qui constituaient un ensemble très homogène.

LPRF / J.-R. Boisserie

À gauche, une hémimandibule d'*Epirigenys lokonensis* et, à droite, celle d'un hippopotamidé fossile.

Nous avions donc suffisamment de matériel pour avoir une idée plus précise de la morphologie dentaire de cet animal, que nous avons étudié avec les plus grandes précautions afin de pouvoir affirmer qu'il s'agissait bien de la même espèce.

Est-ce un anthracothère ou un hippopotame ?

J.-R B. – C'est une forme de transition. Disons pour l'instant qu'*Epirigenys* est un anthracothère proche de la souche des hippopotames. Les humains aiment bien mettre les choses dans des boîtes mais le vivant est un continuum qui part dans plein de directions.

Après la description du fossile et la création de l'espèce, la deuxième étape consiste à la placer dans un arbre phylogénétique, c'est-à-dire à chercher les caractères pouvant être dérivés ou partagés avec d'autres groupes. Prenons un exemple : nous, les humains, nous n'avons pas de queue, les chimpanzés non plus, c'est un caractère dérivé qui est partagé par tous les grands singes. Par contre, les babouins ont une queue, caractère primitif des mammifères. Un organisme peut avoir à la fois des caractères dérivés partagés et des caractères primitifs. Ainsi, le fait d'avoir une main à

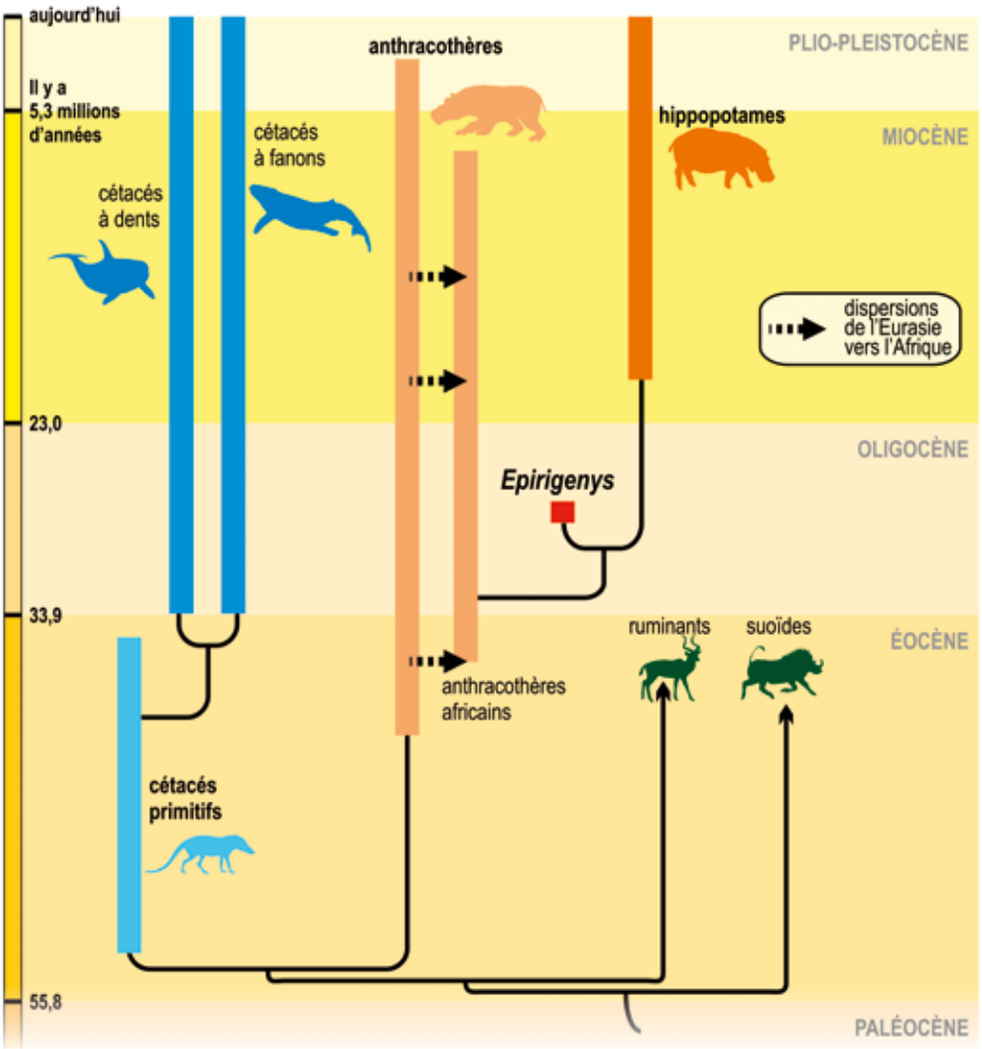
Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Photo **Sébastien Laval**

Stéphane Ducrocq, à gauche, tient le moulage d'un crâne de *Brachyodus*, un anthracothère d'environ 18 Ma découvert au Kenya. Jean-Renaud Boisserie tient un vrai crâne d'*Hippopotamus amphibius* actuel.

cinq doigts est un caractère primitif, hérité des premiers vertébrés ayant marché sur la terre, que nous partageons avec les amphibiens et les lézards.
Nous avons donc comparé 54 espèces appartenant à des groupes différents, y compris des ruminants et des suidés, avec 164 caractères anatomiques, soit presque 9000 observations. Cette matrice, analysée par des méthodes mathématiques, permet de déduire les relations de parenté en se basant sur l'hypothèse la plus économique, la plus parcimonieuse en changements. Pour qu'*Epirigenys* dérive d'un autre groupe d'anthracothères, il faudrait plus de 60 changements anatomiques supplémentaires, ce qui rend la chose peu probable. De même, l'évolution des hippopotames à partir d'une forme proche des cochons est hautement improbable, impliquant beaucoup trop de changements de caractères dentaires mais aussi crâniens.

S. D. – Précisons que l'analyse phylogénétique que nous avons réalisée est la plus complète à ce jour en ce qui concerne les anthracothères car nous y avons inclus la quasi-totalité des formes connues, en Amérique du Nord, en Europe, en Asie et en Afrique.



LPRF / J.-R. Boisserie

Arbre phylogénétique simplifié illustrant les relations de parenté entre hippopotames, anthracothères, cétacés et suoïdes.

LPRF / S. Ducrocq

Le site de Lokone, dans le bassin du lac Turkana au Kenya.

Comment en vient-on à rapprocher les hippopotames des cétacés ?

S. D. – Quand la biologie moléculaire a commencé à se développer dans les années 1990, les généticiens ont étudié l'ADN de très nombreux mammifères pour essayer d'établir des relations de parenté inédites. Bizarrement, ils ont découvert que, d'un point de vue génétique, les hippopotames étaient actuellement les plus proches parents des cétacés (baleines, dauphins, etc.). Il a fallu du temps pour l'admettre mais des chercheurs se sont alors spécialisés dans l'évolution des baleines. Des fossiles d'environ 50 Ma ont été découverts, principalement en Asie du Sud, des animaux terrestres pas plus gros que des chiens possédant des caractères squelettiques qui préfiguraient les baleines. Puis ils ont trouvé des baleines primitives qui avaient encore des restes de pattes. Preuve que l'hypothèse tenait la route.

J.-R B. – On peut dire que la première réaction de la communauté paléontologique fut franchement hostile. L'hypothèse génétique ne collait pas du tout avec les archives fossiles alors connues ! C'est dans ce contexte que nous avons commencé à travailler. En fait, nous apportons aux généticiens le matériel qui leur manque : de nouveaux fossiles témoignant d'événements passés autrement insaisissables. Pour nous, les anthracothères étaient une piste intéressante car une relation de parenté avec les hippopotames ne démentait pas les données de la génétique. La découverte d'*Epirigenys* permet de relier les hippopotames actuels à une lignée d'anthracothères dont les plus anciens remontent à 40 Ma, partageant probablement un ancêtre commun d'au moins 55 Ma avec les cétacés. Ainsi les cétacés et les hippopotames actuels représentent 110 Ma d'évolution cumulée. Les premiers sont totalement aquatiques et incapables de revenir sur terre, pas les seconds. Une étape sera de trouver l'ancêtre commun. Était-il semi-aquatique ou avait-il en germe cette potentialité ? En tout cas, l'eau est certainement le fil conducteur de l'évolution de ces groupes. Nous constatons qu'à chaque fois qu'ils ont fait face à des changements environnementaux, ils ont eu tendance à renforcer leurs adaptations aux milieux aquatiques.

CHRISTOPHE COUTANCEAU

Au cœur de la pile à combustible

Depuis de nombreuses années, des chercheurs de l'université de Poitiers étudient de nouveaux systèmes de production d'électricité, comme la pile à combustible. Ce système produit de l'énergie électrique et de la chaleur à partir de l'oxydation d'un combustible, par exemple l'hydrogène, et de la réduction de l'oxygène de l'air conduisant à l'eau comme seul produit de réaction. Contrairement aux batteries qui doivent être rechargées, la pile à combustible fonctionne en continu tant qu'elle est alimentée par l'hydrogène contenu dans un réservoir. Au sein de l'Institut de chimie des milieux et des matériaux de Poitiers (IC2MP), Christophe Coutanceau et son équipe travaillent sur ce procédé, en collaboration avec des laboratoires canadiens et japonais.

Entretien **Clément Barraud**

Photos **Sébastien Laval**

L'Actualité. – Depuis combien de temps existe le système de la pile à combustible ?

Christophe Coutanceau. – Le concept a été inventé en 1835 par C. F. Schönbein. La première réalisation a été faite par Sir William Grove, juriste de sa Majesté et chimiste amateur, qui en 1842 a sorti un article dans *Philosophical Magazine,* dans lequel il dessine l'expérience qu'il a faite. C'est le tout premier dessin de pile à combustible. Les premières applications ont été réalisées dans les années 1960-1970, avec les programmes spatiaux américains Gemini et Apollo qui ont embarqué des piles à combustible. Il y a eu ensuite une innovation importante avec l'invention par DuPont de Nemours dans les années 1960 de la membrane Nafion®, un polymère à structure de type Téflon sur lequel sont greffées des branches qui se terminent par des fonctions acides permettant la conduction protonique. Les piles à combustible à membrane échangeuse de protons représentent depuis la technologie de piles à combustible la plus mature. L'inconvénient de ces systèmes fonctionnant en milieux acides est que les électrodes sont à base de platine, métal rare, cher et stratégique, afin d'obtenir les meilleures vitesses de réaction et donc les meilleures performances électriques. Avant de pouvoir les commercialiser, il faut surmonter le problème du coût, notamment pour les applications destinées au grand public. Pour diminuer le coût, la nano-structuration des électrodes a été nécessaire, avec des grains de platine de seulement quelques nanomètres de diamètre, afin d'augmenter le taux d'utilisation du matériau.

Est-ce cela qui explique la lenteur des recherches depuis les années 1960 ?

Oui mais au-delà du problème de coût, les moteurs à combustion interne ont dans le même temps été largement améliorés, du fait notamment des chocs pétroliers de 1973 et 1979, puisqu'il a fallu passer d'une consommation de l'ordre de 20 l/100 km dans les années 1970 à moins de 8 l/100 km aujourd'hui. La compétition entre les systèmes électriques et thermiques pour les applications transport était donc rude et a tourné à l'avantage du développement des moteurs thermiques.

Actuellement, quels sont les différents types d'application de la pile à combustible ?

Les applications stationnaires alimentent par exemple des bâtiments ou des habitations individuelles. La pile produit une partie de l'électricité et l'eau chaude. Par exemple, le Japon conduit depuis 2005 le programme ENE-FARM, basé sur le développement de piles à combustible pour les particuliers. Le gouvernement, les distributeurs de gaz naturel (Tokyo Gas…) et des constructeurs (Panasonic, Toshiba…) ont installé des petits refor-

RECYCLAGE DES NANOPARTICULES DE PLATINE

«Les nanoparticules sont bloquées sur un support, elles ne sont pas libres, affirme Christophe Coutanceau. Mais le platine, qui sert de catalyseur aux réactions d'oxydation de l'hydrogène et de réduction de l'oxygène, peut se dégrader par corrosion, donc une partie peut être perdue dans les effluents. Mais il s'agit d'une infime partie qui par ailleurs peut être piégée. Cela dit, il a été estimé par les constructeurs qu'au moins 95 % du platine pouvait être récupéré et donc recyclé. L'autre aspect plus compliqué est le recyclage de l'électrolyte, qui relève de la chimie du fluor. Cela peut être très polluant et toxique. L'incinération n'est pas envisageable, elle pourrait produire de l'acide fluorhydrique, gaz très dangereux. Des chercheurs travaillent déjà sur des polymères carbonés qui ne posent pas de problèmes de traitement car il suffit de les brûler. Même si ce traitement produit un peu de CO_2, le procédé reste moins "sale" et moins compliqué que ceux inhérents à la chimie du fluor.»

meurs et des piles à combustible devant les maisons. Les particuliers produisent ainsi eux-mêmes de l'énergie électrique et l'eau chaude. C'est une expérience qui a très bien fonctionné puisque 8 660 systèmes étaient installés au 31/10/2010, plus de 12 000 mi-2011 et 57 000 en 2014. En Corse, la plateforme Myrte est composée d'une ferme solaire avec de nombreuses cellules photovoltaïques, dont l'énergie électrique est utilisée pour réaliser l'électrolyse de l'eau en journée, puis l'hydrogène et l'oxygène sont stockés dans des réservoirs. Quand il y a un besoin, l'hydrogène et l'oxygène alimentent une pile à combustible qui renvoie sa puissance électrique sur le réseau. Le problème des énergies renouvelables étant leur intermittence, ce système est un moyen de «tamponner» la production d'énergie. L'intérêt de cette expérience est à la fois de développer le photovoltaïque et de faire face à l'éloignement. C'est un excellent moyen pour que les lieux isolés, tels que les îles, soient en mesure de produire de manière autonome leur propre énergie électrique.

L'autre grand domaine d'application concerne les transports. Toyota lance cette année la Mirai («futur» en japonais), sa voiture à pile à combustible, qui fonctionne très bien. Toutefois, elle n'est pas entièrement à pile à combustible, il y a une batterie également. Pour ce type de véhicule, il y a donc un seul moteur électrique mais deux systèmes d'alimentation qui peuvent être complémentaires. Les avantages par rapport à un véhicule électrique classique sont que son autonomie est de 500 km et que le plein ne prend que 3 minutes.

Cela fait longtemps que ces questions sont étudiées à Poitiers. Pourquoi ont-elles commencé ici ?

C'est le professeur Claude Lamy, quand il est arrivé dans les années 1970, qui a créé le laboratoire d'électro-catalyse. La pile à combustible a toujours été sa passion. Il a surtout développé les recherches liées aux piles à oxydation directe d'alcools (liquide), parce qu'il voulait éviter de passer à l'hydrogène (gazeux), pour des raisons de stockage et de transport du combustible. Le premier alcool qui a été utilisé c'est le méthanol, le plus simple des alcools, ce qui a permis d'apprendre beaucoup de choses sur le fonctionnement de ces systèmes, puis l'éthanol, moins toxique. Si l'on vient nous «chercher» à Poitiers, c'est, par exemple, parce que nous sommes capables de fabriquer, à l'échelle nanoscopique, les catalyseurs, de les caractériser, d'étudier leur comportement électrochimique, de fabriquer des électrodes ainsi que les cœurs de pile, et même de les tester dans des vrais systèmes pile à combustible. Peu de groupes ont cette capacité d'étudier le système à ces différentes échelles (nanoscopique à macroscopique), ce qui explique que beaucoup de gens, notamment à l'étranger, s'intéressent à nos activités.

Assemblage membrane électrodes dans le cœur de pile. L'électrolyte polymère sépare les deux électrodes où se produisent les réactions électrochimiques.

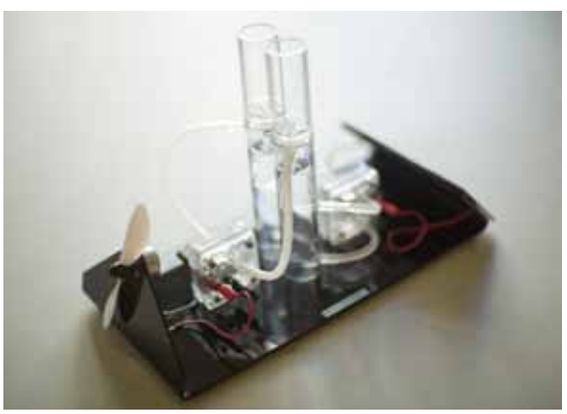
Dans quels pays vos travaux trouvent-ils un écho ?

J'ai beaucoup de contacts au Canada, avec un laboratoire du Queen's University à Kingston (Ontario), spécialisé dans l'étude de la corrosion des métaux nobles, donc du platine. Nous faisons des nanoparticules à base de platine, qu'ils détruisent pour observer les mécanismes de dégradation mis en jeu. Je suis aussi en contact avec un laboratoire du Simon Fraser University de Vancouver (Colombie Britannique), qui travaille avec deux entreprises canadiennes de piles à combustible (Ballard et Automotive Fuel Cell Corp.).

Je vais également régulièrement au Japon, à l'université Yamanashi à Kofu, une ville grande comme Poitiers mais qui abrite deux des plus gros laboratoires du Japon – donc du monde – sur les piles à combustible. Parallèlement, nous sommes en train de signer un accord de collaboration avec Nissan Japon. Je serai chargé de leur fournir des catalyseurs, dans le cadre d'un consortium entre Nissan, l'université de Poitiers et le laboratoire canadien de Kingston.

D'un point de vue écologique, la pile à combustible pour la voiture est-elle plus intéressante que, par exemple, l'expérience Myrte en Corse ?

C'est intéressant si l'hydrogène est produit à partir d'énergies renouvelables, ce qui n'est pas le cas pour l'instant. Mais beaucoup de pays, dans le cadre de la transition énergétique, développent des recherches pour produire de l'hydrogène à partir d'énergies renouvelables. Dans le cas du Japon, par exemple, la stratégie est claire : ils n'ont aucune ressource naturelle, la catastrophe de Fukushima leur a fait comprendre que le nucléaire n'était pas une technologie sûre… Ce qui devrait faire réfléchir d'autres pays…



Couplage cellule photovoltaïque / stockage de l'hydrogène et de l'oxygène produits / pile à combustible.

LES NOUVELLES COULEURS DE LA CHIMIE

Parmi les facettes positives de la chimie en pleine mutation, le visiteur de l'exposition de l'Espace Mendès France sur «les nouvelles couleurs de la chimie» découvrira un secteur dynamique pour l'innovation et l'emploi porté par un tissu de PME et des ingénieurs issus des structures de recherche publique. Leurs productions à forte valeur ajoutée sont situées dans des niches économiques mais leur diffusion est nationale ou internationale. Plus de 50 acteurs de la chimie durable ont été recensés en Poitou-Charentes. À voir jusqu'au 3 janvier 2016.

3e ISGC À LA ROCHELLE

C'est le grand rendez-vous de la chimie verte, soit plus de 700 congressistes du monde entier à La Rochelle du 3 au 7 mai 2015. Il est organisé par le CNRS et l'Institut de chimie de l'université de Poitiers, avec de nombreux partenaires.

La batterie au lithium de la Saft au cœur de l'aventure Philae

L'entreprise Saft est leader mondial dans la conception et la fabrication de batteries au lithium pour le stockage d'énergie dans différents domaines : aviation et espace, défense, électronique civile… Entre 2000 et 2015, la société, qui possède une usine à Poitiers, a fabriqué une batterie au lithium primaire destinée à alimenter le robot Philae, un atterrisseur embarqué sur la sonde Rosetta lors de son expédition sur la comète 67P, surnommée Tchouri. Benoît Lagattu, chef de projet à la Saft, est revenu sur ce projet en mars dernier, à l'occasion d'une conférence donnée à l'Ensma. «C'est une véritable aventure, dit-il, pour une entreprise comme la nôtre de participer à la création de cette batterie, qui n'a réellement fonctionné que quinze ans après sa fabrication.»

Lorsque la société est contactée pour participer au projet de la sonde Rosetta entre 1998 et 1999, la mission est jugée ambitieuse. Un trajet long de 510 millions de km, en dix ans et demi, attend l'équipage. Le départ est donné le 2 mars 2004. «Il s'agissait d'envoyer une sonde pour rejoindre une comète, de s'y poser puis de travailler, à savoir transmettre des informations… Il faut stocker suffisamment d'énergie dans un petit boîtier pour qu'elle tienne le coup. La batterie doit toujours fonctionner malgré les faibles températures», rappelle Benoît Lagattu.

La sonde Rosetta, qui dispose d'un immense panneau solaire, est dotée de trois batteries : une principale posée sur la sonde et deux sur l'atterrisseur Philae, dont celle produite par Saft. L'objectif est de stocker l'énergie dans la batterie avant qu'elle ne commence réellement à fonctionner… dix ans après le décollage. Pendant toute cette période, l'équipe de Benoît Lagattu n'entend quasiment pas parler du projet. La sonde Rosetta se met en orbite de la comète en août 2014. Lorsque Philae commence à son tour à descendre vers l'objectif final (atteint le 12 novembre 2014), il faut réchauffer la batterie.

«En 1999, on n'a aucune idée du sol sur lequel on va se poser, ni de l'ensoleillement», précise-t-il. Les calculs faits avant le départ prévoient qu'en fonction de la position de Philae sur la comète, le robot devrait être alimenté pendant 60 heures maximum. En réalité, la batterie a fonctionné durant 64 heures à une température extrême de -15 °C, en raison de problèmes d'ensoleillement. Cette autonomie lui a permis d'alimenter toute la mission confiée au robot. «La dernière manœuvre du processus a été de redresser Philae pour que son panneau solaire soit correctement mis en place et opérationnel pour le printemps 2015.» Pour Saft, le projet est désormais terminé, puisque la batterie s'est définitivement arrêtée et sera remplacée par d'autres.

Clément Barraud

PPRIME / ISAE-ENSMA / SAFRAN

Propulsion de haut vol

Safran, groupe international de haute technologie, équipementier de premier rang dans les domaines de l'aéronautique et de l'espace (propulsion, équipements), de la défense et de la sécurité, a signé le 13 mars 2015 un accord de partenariat avec l'Institut Pprime (P'), laboratoire de recherche du CNRS et de l'université de Poitiers (UPR 3346) et l'Isae-Ensma. Les domaines d'actions sont les matériaux pour l'aéronautique, la tribologie des machines tournantes, la combustion dans les propulseurs, l'aérothermie, l'aérodynamique et l'aéroacoustique des moteurs d'aéronef. Cet accord permettra à la recherche poitevine de conserver son rang à l'échelle nationale et internationale.

D'autre part, le projet de recherche sur la combustion alternative pour la propulsion aérobie (Capa) proposé par l'Institut P' et l'Isae-Ensma, soutenu par le groupe Safran et MBDA France de Airbus Group, a été retenu dans le cadre du volet «chaires industrielles» du plan d'action 2014 de l'Agence nationale de la recherche.

Ce projet, d'une durée de 4 ans, est soutenu par l'ANR et les deux industriels à hauteur de 3 M€ auxquels vient s'ajouter le financement obtenu par P' dans le cadre du PIA au travers de l'équipex GAP (Groupe aéro-propulseur) et l'installation RDE (Rotative Detonation Engine).

La chaire industrielle Capa combinera des travaux expérimentaux et numériques à caractère fondamental. Leur objectif est d'identifier individuellement les phénomènes physiques de base à l'œuvre dans les chambres de combustion innovantes (CVC et RDE) et de comprendre leurs comportements couplés. Une attention particulière sera apportée au kérosène et à ses substituts.

IN MEMORIAM

JEAN PETIT, disparu le 4 mars 2015, qui fut directeur du laboratoire de mécanique et physique des matériaux, devenu un département de l'Institut P'. Chercheur à l'Ensma et au CNRS, il tenait à populariser la science. Professeur émérite, il avait accepté la fonction de conseiller scientifique de l'Espace Mendès France en novembre 2014. Il fut maire de Neuville-de-Poitou de 1995 à 2014.

CLAUDE ROUQUET, fondateur de L'Escampette éditions à Bordeaux en 1993, installé à Chauvigny depuis 2003, qui a lutté contre la maladie jusqu'au 13 janvier 2015. Grand lecteur devenu éditeur, passeur d'une littérature de haute tenue. Parmi ses auteurs qui sont aussi les nôtres, citons Catherine Ternaux, Jean-Paul Chabrier, Georges Bonnet, Allain Glykos, Alberto Manguel, Jean-Jacques Salgon.

GILLES FROMONTEIL

Debout, les gisants

Christian Vignaud

La faucille et le marteau n'ont pas été engloutis dans les poubelles de l'histoire ! Ce que pouvait laisser croire la chute du mur de Berlin en 1989 : fini le communisme et son réalisme socialiste, place à Mickey et à McDo ! Les idoles de la glorieuse Union soviétique ont été mises à terre, parfois brisées, fondues et recyclées. Fin d'un monde. L'*Homo sovieticus* fut un échec dans l'histoire de l'évolution. Eh bien non, ce n'est pas si simple. Certaines images hâtivement classées dans le folklore ou le kitch ont encore une vibration politique. Gilles Fromonteil en a fait l'expérience. Rappelons que le sculpteur qui vit dans la Vienne a baigné dès sa plus tendre enfance dans le communisme français, il en connaît donc parfaitement tous les codes. C'est justement ce qui l'intéresse. On se souvient par exemple de ses porcelaines historiées réalisées pendant la campagne présidentielle de 2007 sur les soupières Deshoulières à Chauvigny (*L'Actualité* n° 105).

Invité en 2014 au château d'Oiron, il présenta une interprétation toute personnelle d'un archétype de la sculpture stalinienne, *La kolkhozienne et l'ouvrier*, un couple en acier inoxydable de Vera Moukhina qui dominait le pavillon soviétique, face à celui de l'Allemagne nazie, à l'exposition universelle de Paris en 1937. Son couple à lui est tout autre, en porcelaine et à échelle humaine, et surtout couché… Pourquoi ? Pour éviter, comme l'a dit l'administrateur du château, un «excès de sens» dans un édifice national au moment où la Russie, qui n'a pourtant plus rien de soviétique, annexait la Crimée. Là où d'autres artistes auraient mis en branle toutes sortes d'artifices, du jeu formel à l'ironie, Gilles Fromonteil réinjecte du politique. Et soulève des questions qui font désordre. La position couchée fut un compromis. Restait à trouver le lieu pour redresser ces héros d'un avenir radieux… Dans une ancienne boucherie reconvertie en galerie d'art associative – ce qui ne nuit pas à l'exigence de qualité – la bien nommée Arcuterie à Poitiers. Enfin redressé, le couple brandit vaillamment faucille et marteau, le regard au loin vers un idéal de justice et de progrès social. Seul problème, l'équilibre est précaire car la sculpture a été fabriquée pour être sur le dos… Difficile alors de tenir debout.

Jean-Luc Terradillos

Jusqu'au 18 avril. Tél. 06 83 62 01 78

ANNE-YVONNE JULIEN

Yourcenar, la singulière

Dans *Marguerite Yourcenar et le souci de soi*, Anne-Yvonne Julien, professeure de littérature française contemporaine à l'université de Poitiers, propose un regard passionné et érudit sur l'œuvre atypique de Marguerite Yourcenar. Longtemps cantonnée au domaine des néoclassiques et considérée comme «trop savante» pour faire réellement partie de la modernité littéraire, l'œuvre de l'auteur des *Mémoires d'Hadrien* a, en effet, toujours occupé «une situation d'insularité dans le paysage littéraire du XXe siècle», comme le reconnaît la chercheuse. Mais pour cette spécialiste des rapports entre écriture, mémoire et histoire aux XXe et XXIe siècles, il convient de relire en profondeur l'œuvre de la première femme de lettres à avoir été élue à l'Académie française, en 1980.

Dans son ouvrage, elle décortique donc les romans, comme les récits, essais, poèmes et chroniques familiales écrits dans des styles allant du plus épuré au plus baroque, afin d'en dégager toute la diversité et la complexité. Soulignant le caractère polymorphe de cette œuvre, elle note surtout combien Yourcenar s'inscrit toujours en décalage avec les mouvements littéraires qui se trouvent sous les projecteurs, pour se situer davantage au carrefour de courants de pensée, de genres littéraires et de tonalités stylistiques. Ce qui fait justement la force pérenne de l'œuvre de Yourcenar. Questionnant le thème des écritures de soi dans l'œuvre yourcenarienne, Anne-Yvonne Julien rappelle combien, entre portée encyclopédique et mode fragmentaire, l'écrivaine est portée par le souci de l'Autre, celui de l'échange et de la communion avec autrui, à travers les lieux et les âges. Et nous invite à (re) découvrir une œuvre dont la force littéraire méritait bien cet éclairage brillant.

Aline Chambras

Marguerite Yourcenar et le souci de soi, Anne-Yvonne Julien, éd. Hermann, 370 p., 25 €

VIENT DE PARAÎTRE

Signalons quatre livres parus récemment chez Hermann :

***Le réversible et l'irréversible. Essai sur la réversibilité des situations d'existence* (188 p., 22 €), de Philippe Grosos, professeur de philosophie à l'université de Poitiers.**

***La philosophie de Jean-Luc Marion. Phénoménologie, théologie, métaphysique* (114 p., 25 €), ouvrage collectif dirigé par Philippe Capelle-Dumont. Membre de l'Académie française, Jean-Luc Marion a été professeur de philosophie à l'université de Poitiers de 1981 à 1988.**

***Visages d'Ismail Kadaré* (336 p., 35 €), d'Ariane Eissen, maître de conférences à l'université de Poitiers.**

***Les savoirs mathématiques et leurs pratiques culturelles 1585-1750* (1 000 p., 46 €), de Jean Dhombres, mathématicien et historien des sciences.**

CORNELIUS CASTORIADIS / FRANÇOIS DOSSE

Contre la bureaucratie… l'imaginaire !

« Le capitalisme se libère du système politique.» Décrypté par Cornelius Castoriadis, le retour du général de Gaulle en 1958 rappelle la situation actuelle. «Le pays se remet en ordre […], libérant le gouvernement du parlement.» Ce philosophe, psychanalyste, économiste et sociologue, dont François Dosse propose la biographie, a souvent eu de telles analyses : à contre-courant sur le moment, saisissantes a posteriori. Dix ans plus tôt, déjà, il dénonçait la société soviétique comme anti-révolutionnaire : elle avait remplacé la domination capitaliste par celle d'une classe bureaucratique. L'étendue de sa culture et la justesse de bien de ses analyses fascinent et déroutent en même temps. Mais cette analyse-là va bousculer toute sa pensée.

NÉ LE 11 MARS 1922, À ISTANBUL, rapidement immigré à Athènes, Cornelius Castoriadis reçoit une éducation à la fois lettrée et scientifique. Il crée une cellule des jeunesses communistes dont il discute très vite la ligne au point que le parti veut le liquider. Il en réchappe en allant à un rendez-vous amoureux. Il opte pour le trotskisme, fait le coup de feu entre bourgeois et communistes et se fait finalement exfiltrer par la France en pleine guerre civile. Après des études brillantes à Paris, il trouve un poste d'économiste à l'OECE (qui deviendra l'OCDE en 1961), tout en participant au trotskisme français. Sa critique virulente de la bureaucratie communiste se diffuse dans une revue, *Socialisme ou Barbarie*, devenue mythique malgré un grand isolement politique.

LA GUERRE FROIDE Y APPARAÎT comme le ferment inévitable d'une prochaine révolution libératrice. La publication tient alors cet horizon comme l'espoir d'un changement sans dérive bureaucratique, poussant à une autre forme d'organisation ouvrière pour une transformation sociale véritable. Soulignée par l'invasion de la Hongrie en 1956, cette analyse intéresse progressivement un lectorat plus large. Un projet de parti s'engage, quatre nouvelles sections se créent. Une crise interne éclate. Castoriadis emmène une majorité pour laquelle l'avant-garde garantit le projet révolutionnaire. Pour Claude Lefort l'organisation doit s'effacer devant les révolutionnaires, maîtres de leur classe. Lefort et ses amis s'en vont. Par un retournement rapide, Castoriadis est alors mis en minorité sur son analyse du gaullisme. Ce qui enclenche le basculement du philosophe.

L'affrontement très vif à propos du nouveau régime amène Cornelius Castoriadis à modifier l'enracinement marxiste de ses analyses dans un très long article de la revue, désormais écartelée. Privatisation des individus et bureaucratisation du capitalisme le conduisent à sortir d'un modèle incapable de penser ces évolutions. Le théoricien bascule dans une nouvelle vision de l'histoire. Découvrant Freud et Lacan, Castoriadis cherche à percer à jour le désir révolutionnaire dans sa dimension collective plutôt qu'individuelle. Pour bien des membres de *Socialisme ou Barbarie*, c'est la négation du projet révolutionnaire.

LA REVUE, dont il se désintéresse de plus en plus, se dissout en 1967. Mais Edgar Morin, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean Laplanche, les frères Cohn Bendit, des militants bordiguistes, des auberges de jeunesse ou du PSU ont, avec beaucoup d'autres, croisé *Socialisme ou Barbarie*. S'ouvre alors le deuxième grand trajet théorique, autour de l'imaginaire. Castoriadis suit une analyse, devient analyste lui-même et avance dans l'hypothèse d'un imaginaire radical, plus fort que le symbolique de Jacques Lacan. Cette période plus intime de sa réflexion débouche en 1975 sur son ouvrage majeur : *L'institution imaginaire de la société*.
La biographie propose encore bien des aventures… intellectuelles. Le moment des «nouveaux philosophes», redécouvrant ce que *Socialisme ou Barbarie* posait dès 1948, une collaboration avec Paul Ricœur et l'élection à l'EHESS contre Pierre Bourdieu.

VIENDRA ALORS LA RECONNAISSANCE ACADÉMIQUE, avec des travaux sur le germe grec de la démocratie et la lecture critique de Platon. Mais aussi une reconnaissance internationale, par exemple au Brésil, où Mirtes Mirian Armori, professeure à l'université fédérale de Ceora, qui a fait sa thèse à Poitiers sous la direction de Jacques d'Hondt, participe à la diffusion de ses idées. Cette biographie est un plongeon intense et puissant dans toute la pensée française de l'après-guerre, à l'image des *Mandarins* de Simone de Beauvoir.

Pierre Pérot

Castoriadis, une vie, de François Dosse, La Découverte, 510 p., 25 €

JEUNESSES «NO FUTURE» ?

L'association Raisons d'agir et l'Associo organisent à Poitiers, du 8 au 10 avril, la 10e édition de leur festival sur le thème de l'engagement. Universitaires, sociologues, mais aussi artistes vont «croiser leurs expériences individuelles et collectives» de l'engagement chez les jeunes d'hier et d'aujourd'hui. Les jeunes ne militent-ils plus ? N'ont-ils plus de conscience politique, ni de combats qui les animent ? La mise en perspective des luttes et mouvements dans les contextes socio-économiques permettent de mieux comprendre les (in)actions. De Jean-Pierre Duteuil, figure de mai 68, à Vincent Lapize, réalisateur d'un film sur Notre-Dame-des-Landes, l'engagement et son renouvellement sont examinés et débattus.

JEAN-CLAUDE CHÂTELIER

Un village vendéen à l'heure allemande

C'est un récit passionnant que nous livre Jean-Claude Châtelier à partir de 390 lettres échangées pendant deux ans (1943-1944) par les membres de sa famille de Sainte-Hermine, dans la Vendée républicaine. Les principaux protagonistes en sont Gérard, le fils aîné, envoyé en Allemagne en février 1943 au titre du STO, Benjamin, le père, artisan charpentier, déporté à Buchenwald, et Marguerite, la mère qui tient le petit café du bourg.

C'est un témoignage de tout premier ordre, éclatant d'authenticité et de sincérité, sur la vie au village et sur les occupations des hommes où la culture de la vigne tient une place prépondérante, de même que les soins apportés au jardin et au clapier, toutes activités singulièrement relancées par les circonstances. On y lit avec émotion les malheurs du temps (angoisses de l'avenir, pénuries, sécheresses catastrophiques, etc.), mais aussi l'immense solidarité qui unit tous ces gens.

Ce qui frappe peut-être le plus dans ces précieux documents ce sont les imprudences commises par les auteurs pourtant conscients de l'existence de la censure qu'ils essaient de contourner avec une maladresse de néophytes. Ainsi y désigne-t-on les occupants sous les vocables peu amènes de «Frisés» ou de «Chleuhs», y parle-t-on non seulement des bombardements de Nantes, de La Pallice, de Poitiers, mais encore de ceux qui frappent maintenant l'Allemagne, et Marguerite y évoque-t-elle fréquemment, et sans grande précaution, le débarquement tant attendu.

Si les lettres sont riches d'informations sur la vie des requis du STO, on apprend peu de choses, en revanche, sur celle du déporté de Buchenwald. On est surpris qu'il puisse recevoir lettres et colis.

Mais peut-être cela tient-il à son statut de «Schutzhäfling» (ennemi potentiel de l'Allemagne nazie sans que rien de plus précis lui soit reproché).

Gérard reviendra mais pas Benjamin, disparu au moment de l'évacuation du camp. Ajoutons que Benjamin était l'oncle de Clément Péruchon, le plus jeune membre du réseau Renard de Poitiers, exécuté à Wolfenbüttel le 3 décembre 1943.

On prend un grand plaisir à la lecture de cet ouvrage qui rend compte de l'engagement spontané de gens simples dans la Résistance alors même que les élites se sont, pour la plupart, prudemment tenues à l'écart.

Jean Henri Calmon

Une famille vendéenne dans la tourmente de la guerre 1939 1945, de J.-C. Châtelier : Geste éditions, 296 p., 22 €

Jean Henri Calmon a publié en 2013 chez Geste éditions, *La chute du réseau Renard, Poitiers 1942*.

Parmi ses camarades du STO, Gérard Châtelier se trouve au premier rang, deuxième de droite à gauche.

JEAN-PIERRE BELUZE

Un icarien à Poitiers

Jean-Pierre Beluze naît en 1820 dans le département de la Loire. Il devient ébéniste à l'âge de 14 ans et se tourne très tôt vers la politique. Il lit Fourier, Leroux, Proudhon, Blanc et Cabet. Attiré par la simplicité et le radicalisme de ce dernier, il le rencontre et participe activement à ses projets. En 1847, il devient icarien et soutient le départ des 500 Français et celui de Cabet aux États-Unis pour y créer une nouvelle société, une société idéale, une nouvelle Icarie. En 1852, Beluze est alors chargé de la direction des affaires en France. Émule et gendre de l'utopiste, il rêvera de l'Icarie jusqu'à la mort de son mentor en 1856.

Après Cabet, il abandonne les utopies phalanstériennes pour se tourner vers une analyse sociale plus abstraite et plus radicale. Foncièrement autodidacte, il s'agit toujours pour lui de créer une nouvelle société, de la repenser, et de repenser le travail. En 1863, il crée le Crédit au Travail dont le but et «d'aider à la promotion des nouvelles associations de production ou de crédit». Mutualité et solidarité en sont les principes fondateurs, l'émancipation par le travail et la mutualisation, les moyens. Jusqu'en 1868, il gère une Société du Crédit au Travail. Ses associés sont Étienne Arago, Michel Bakounine, Élisée Reclus et Casimir-Perier. Sa pensée sociale est vigoureuse et dynamique, et encore habitée de virtualités utopiques. Sa révolution sera son écriture. Il participe aux courants de pensée qui vont donner naissance à l'anarchisme et avec d'autres jette les bases de l'économie sociale.

En 1868, on perd sa trace. Puis on le retrouve à Poitiers où on apprend qu'il mène une existence indigente rue de la Chaîne et devient le collaborateur de l'économiste et sociologue poitevin Lavergne. Ses analyses ont toujours une résonance très forte et sa pensée, d'une remarquable acuité, porte de très forts accents modernes. Quant à son parcours, il est exemplaire : il traverse un XIXe siècle en pleine mutation, vit les grandes transformations sociales qui l'agitent et participe à l'émergence d'une classe ouvrière en pleine éclosion. On ne peut pas vivre sans transformer, aurait-il pu dire.

L'histoire le rapproche donc de Poitiers où il vient finir une longue vie active de militant. Réduit à la misère, il échouera dans un logement rue des Feuillants et finira par quitter Poitiers pour mourir à Meudon en 1908.

Didier Bourgoin

Sur ce thème, lire les articles de Véronique Mendès dans *L'Actualité* n° 81, 84, 88.

Autruches, la référence charentaise

Ils produisent chaque année 250 tonnes d'une viande raffinée, de plus en plus prisée notamment en période de fêtes. Ils sont une cinquantaine dans l'Hexagone, quatre en Poitou-Charentes… Les éleveurs d'autruches devraient voir grossir leurs rangs grâce à la formation inédite, mise en place avec leur concours, par le Centre de formation professionnelle et de promotion agricole de l'Oisellerie. Le site implanté à La Couronne en Charente envisage de devenir le pôle de référence de l'autruche en France.

La réflexion, initiée en 2012, sur un cursus délivrant un certificat de capacité à élever et à commercialiser les grands volatiles s'est concrétisée un an plus tard, avec l'aval et la participation de la Direction départementale de la cohésion sociale et de la protection des populations.

Ouverte en 2013 aux exploitants et salariés agricoles désireux de diversifier leur activité, la formation a ensuite élargi son public. Parmi les quinze stagiaires de 2014, venus de la Réunion, de Guyane, de Savoie, de Charente ou du Tarn, cinq finalisent en ce moment la création de leur élevage d'autruches. Ils seront encore une quinzaine en septembre 2015 à suivre les 35 heures de cours (législation et réglementation, connaissance de l'élevage, reproduction, alimentation, pathologies aviaires, abattage, commercialisation, rentabilité économique...) et à effectuer les 300 heures de stage pratique.

«Cela correspondait à un vrai besoin pour que des jeunes puissent s'installer. Avant, il existait une réglementation vieillotte qui ne reposait pas sur les compétences de l'éleveur et il fallait faire jusqu'à trois ans de stage. Par manque de technicité, certains pouvaient perdre 30 % à 40 % d'autruchons», explique Pierre Hitier.

AUTOUR DE 40 EUROS LE KG. Cet exploitant viticole, ancien vétérinaire, domicilié à Salles-d'Angles près de Cognac, s'est lancé dans l'élevage en 1999. Avec le Syndicat national des éleveurs d'autruches, il est à l'instigation de la nouvelle formation et désormais intervenant technique. Selon lui, le volatile est doté d'un énorme potentiel. Réputée pour la qualité de sa chair, maigre, tendre et goûteuse, l'autruche est d'un bon rapport pour l'exploitant. La viande (60 % du poids de l'animal) est commercialisée autour de 40 € le kg. Le véloce bipède fournit aussi de lucratifs dérivés puisque sa peau intéresse la maroquinerie et sa graisse, l'industrie cosmétique.

Les professionnels de la filière avancent également les arguments d'une demande nationale en constante augmentation et d'un contexte qui frise la pénurie. Depuis 2011, pour cause et conséquences de grippe aviaire, l'Afrique du Sud, principal fournisseur mondial, n'exporte plus vers l'Union européenne que de la viande précuite. «Nos autruches sont élevées en plein air dans des conditions proches du bio. Entre un rôti précuit et la qualité d'une viande fraîche locale, les gens n'hésitent pas», précise Pierre Hitier. Le Charentais pratique toute l'année la vente directe, fréquente les marchés, utilise les réseaux fermiers et fait acte de présence dans une enseigne de la grande distribution… «Il faut, ajoute-t-il, aller vers les consommateurs et faire découvrir un produit encore trop méconnu.»

Astrid Deroost

Claire Marquis

Frédéric Claude, chef du restaurant du CCAS de Poitiers.

RESTAURATION COLLECTIVE

La bio au bout du fil

La volonté d'introduire des produits issus de l'agriculture biologique dans la restauration collective n'est pas nouvelle. En 2008, le Grenelle de l'environnement préconisait 20 % d'aliments bio dans les entreprises publiques à l'horizon 2012. La réalité se situait plutôt autour de 12 % en 2014. Pour faciliter la mise en relation de l'offre (producteurs et transformateurs) et de la demande (restauration scolaire, d'entreprise ou sociale) sur le territoire régional, la plateforme «Mangeons bio ensemble» a vu le jour en mai 2011. Valoriser la production locale et favoriser l'accès du plus grand nombre aux produits bio sont les deux moteurs de la société coopérative d'intérêt collectif.

Pour Cécile Rémeau, l'une des deux salariées, les avantages sont multiples : «Le producteur n'a plus à gérer l'aspect commercial de ses ventes, ni la facturation, ni la livraison. Il peut écouler sa récolte plus facilement et choisir de se regrouper avec d'autres exploitants pour jouer sur la complémentarité de leurs produits...» Quant au client, il est assuré par un seul appel téléphonique d'avoir accès à une large palette d'aliments, locaux en grande majorité, dans le volume nécessaire.

C'est ce que pratique Frédéric Claude, chef du restaurant du CCAS de Poitiers : «Je fais une grosse commande par mois, essentiellement de fruits et légumes, et yaourts fabriqués à Lussac-les-Châteaux.» Pour que l'équation fonctionne, la logistique doit être impeccable. «Nous sommes en train de structurer une filière bio de proximité, fiable et efficace», assure Cécile Rémeau.

LA CONFIANCE S'INSTALLE ET LE BOUCHE À OREILLE FONCTIONNE : la plateforme prend de l'ampleur et vise l'autofinancement d'ici quelques mois. Une troisième personne devrait rejoindre l'équipe. Et déjà 120 clients actifs et réguliers et 32 fournisseurs (dont 30 en Poitou-Charentes) ont mangé bio ensemble en 2014.

Claire Marquis

Les stèles et le souvenir

On doit s'écarter d'une centaine de mètres de la route, une probable nationale ou départementale, enfin route d'importance qui mène de Chauvigny à Lussac-les-Châteaux, avant de les trouver dans un bois, au lieu-dit de Cornouin.

Deux stèles. Côte à côte. Sur la gauche d'un chemin si peu fréquenté qu'une large bande herbeuse bien drue pousse en son centre. Des arbres, des chênes et des hêtres très hauts se dressent de part et d'autre du sentier ombrageant plaisamment le lieu en cette fin d'été (on imagine l'hiver sévère, sombre et noir de ses branches dépouillées). Si l'on vient de la route, la plus à gauche de ces deux pierres ainsi dressées est aussi la plus haute, la plus simple (il s'agit d'un bloc à peine taillé), et manifestement la plus ancienne : le calcaire de son sommet a été noirci par la mousse, les lichens et les intempéries.

Une date : le 5.8.1944, au-dessus d'une croix de Lorraine suivie de trois noms, ainsi que la mention «morts pour notre liberté», ont été gravés ; les inscriptions ressortent, très noires, sur le gris pâle de la pierre. En dessous, une cocarde tricolore brillante.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

«MORTS POUR NOTRE LIBERTÉ»

L'autre, distante d'une enjambée sur la droite, moins patinée, moins sobre aussi, taillée et polie, porte également la croix de Lorraine, trois noms, la même cocarde tricolore, mais la cause invoquée de la présence de ces trois noms, de ces trois morts, diffère. Petit Jules, mort le 15 mai 1944, Kontzler Eugène, mort le 15 juin 1944 et Recegant Lucien, mort à une date non précisée, l'ont été «pour la France».

«Morts pour notre liberté» ou «pour la France» ? Pas tout à fait du pareil au même. Peut-être, sans doute même, une question de période. Dans l'immédiat de la Libération le combat idéologique prédominait… plus tard, le consensus national a repris le dessus ; bref, le militantisme a dû, au fil des temps, se diluer dans le patriotisme de rigueur.

En août 2014, Baudry Guy, Bellicot Roger et Gaud Alexandre, morts le 5 août 1944, se voyaient célébrés par Henri Baudinière, âgé de 93 ans, frère d'André, fondateur du maquis Lagardère, un groupe très actif dans le département multipliant sabotages d'usines et passages de la ligne de démarcation.

Les circonstances de la disparition des trois maquisards étaient rappelées dans une allocution par le président d'une association d'anciens combattants : «Le 5 août 1944, une colonne allemande, qui venait du Vigeant après avoir commis les pires atrocités dans cette commune, se dirigeait sur les positions que tenaient les groupes de maquisards de la région en vue de les encercler. Prévenus par l'agent de liaison Gisèle Jouet, les hommes du groupe du capitaine Lagardère postés dans les virages de Fontliame reçurent l'ordre de prendre l'ennemi par l'ouest. Mais une deuxième colonne d'Allemands venant de Poitiers passa à hauteur de leur position. Les maquisards décidèrent d'engager le combat…»

Ce 5 août 2014, on se souvenait d'eux. On se souvenait de Guy Baudry, de Roger Bellicot et d'Alexandre Gaud. Henri Baudinière venait rappeler leur sacrifice de sa présence. Pour notre liberté et pour la France. Les trois hommes, le temps d'une journée, faisaient retour.

La stèle – leur stèle – témoignait pour eux, témoignait de leurs noms et de leurs prénoms, disait la date exacte de leur disparition. Même à l'écart de la route…

LE MÉTÉOROLOGUE. Rien de tout cela n'a été accordé au météorologue soviétique Alexeï Féodossiévitch Vangengheim, membre du Parti bolchévik, arrêté au soir du 8 janvier 1934 à Moscou alors qu'il s'apprêtait à assister à une représentation d'un opéra de Rimski-Korsakov. Arrêté pour «sabotage» (les récoltes étaient si mauvaises qu'il fallait au régime désigner un coupable), déporté dans un goulag et mort anonyme. Un parmi des centaines de mille, le météorologue revit grâce au texte d'Olivier Rolin publié récemment.

Tous ces hommes combattaient pour des idées, poursuivaient des idéaux. Ils nous semblent lointains…

Pierre D'Ovidio a publié en 2014 *Étrange sabotage*, Presses de la cité.

ANATOLE VASENPEINE

Un photographe très vétilleux

Alberto Manguel raconte que toutes les photographies d'Anatole Vasenpeine ont disparu dans l'incendie de la maison de cet artiste méconnu dont la production à usage intime n'a jamais dépassé le périmètre de sa chambre. Curieux, ce photographe amateur vivant à Poitiers au début du XXe siècle, employé d'un établissement de bains-douches. Sa pratique est ainsi décrite dans *Un amant très vétilleux* (Actes Sud, 2005) : «Tel un chasseur qui sent plus qu'il ne voit la présence de sa proie, il attendait que le client choisi prenne le ticket payé et disparaisse dans le vestiaire, pour le ou la suivre alors dans les corridors humides, son appareil à la main et silencieux comme un lynx, dès qu'il avait entendu se fermer la porte de la douche. Il collait un œil à l'une des fissures du bois (laissant le hasard décider quelle fissure et, par conséquent, quelle partie du corps dénudé lui serait révélée) et puis, remplaçant l'œil par l'objectif, conférait au bref aperçu amoureux la solidité du cristal, de la gélatine et du papier.»

Cette vision du monde en infimes détails, d'où l'adjectif *vétilleux*, constituait a priori l'originalité de cette œuvre mais le lecteur devait se satisfaire des descriptions minutieuses d'Alberto Manguel. L'écrivain croyait ce trésor à jamais consumé jusqu'à ce que Marc Deneyer commence à retrouver des tirages d'Anatole Vasenpeine que nous nous sommes empressés de publier dans *L'Actualité Poitou-Charentes* (n° 68 et 70). À ce jour, une cinquantaine de photographies ont été réunies et sont exposées pour la première fois à la galerie Louise-Michel à Poitiers. Le livre est réédité par Xavier Barral à cette occasion, augmenté d'un texte d'Alberto Manguel et des photographies d'Anatole Vasenpeine... ces énigmatiques glissements progressifs du désir.

Jean-Luc Terradillos

Galerie Louise-Michel, Poitiers, du 21 mai au 19 juillet.

LE PARESSEUX EN KIOSQUE

Le journal de création littéraire, connu depuis une vingtaine d'années pour la qualité de ses auteurs et le caractère aléatoire de sa périodicité, sort de sa coquille (ou cesse de pantoufler). En effet, ce pur produit charentais annonce un n° 32 pour avril, avec des photographies de Bernard Plossu et Françoise Nunez, qui sera distribué en kiosque «sous un concept original». En effet, *Le Paresseux* se lance aussi dans l'édition de livres de format poche à moins de 10 €. Premiers titres à venir avec Joël Vernet et Jean-François Nivet. Cette entreprise à but non lucratif fait appel à un financement participatif (leparesseuxlitteraire.fr).

PRIX VOIX DES LECTEURS

Paola Pigani est lauréate de la Voix des lecteurs pour *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (Liana Levi, 2013). Ce prix est désigné par les groupes de lecteurs de la région Poitou-Charentes. Le roman raconte l'histoire vraie d'une jeune manouche qui a été internée avec sa famille en 1940 dans le camp des Alliers près d'Angoulême.

JEAN-MARC PROUST

Les éditions Rafael de Surtis ont publié le nouveau recueil de Jean-Marc Proust, *L'Insurrection de l'ordinaire* (64 p., 15 €), héraut d'un cri de révolte en fragments, préfacé par Jean Renaud et illustré par Joële Fontaine.

L'ÎLE BLANCHE DE BRUNO KREBS

Des dessins de Monique Tello illustrent L'île blanche, long poème narratif, pittoresque, onirique et rythmique de Bruno Krebs publié à L'Atelier contemporain (208 p., 20 €). Ces éditions qui nourrissent un fructueux dialogue entre littérature et peinture ont publié récemment Observations sur la peinture de Pierre Bonnard, ainsi que des livres de Sam Francis, Gérard Titus-Carmel, Patrice Giorda et Jérémy Liron.

LE TOUR DU MONDE DES DANSES URBAINES

Dans le fort programme du Festival à corps, organisé à Poitiers du 9 au 17 avril par l'université et le TAP, signalons la conférence dansée de Cecilia Bengolea et François Chaignaud sur les danses urbaines, du krump à Los Angeles au dancehall à Kingston, sur leurs modes de pratique, les styles musicaux et les codes vestimentaires qui y sont liés (le 15 à 18h30 au TAP, entrée libre). D'autre part, Claire Servent investit la place Leclerc les 11 et 17 avril à 12h30 pour une performance collective de 20 mn avec 200 étudiants et lycéens (*Avant coureurs*) tandis que la Cie Willi Dorner imagine un parcours chorégraphique et architectural en centre ville afin d'y composer des sculptures humaines avec une vingtaine d'étudiants performeurs.

Cantiques

Geneviève m'en parle à Rouvre. Pendant le déjeuner. Avant la marche où je suis invité à dire des textes et qu'elle suivra : elle est de celles qui l'ont organisée, avec le Conseil général et la bibliothèque départementale des Deux-Sèvres. La procession aura ses stations, cinq exactement, à moi d'imaginer ce qui peut tenir lieu de chapelle, faire office de prière dans ce qui ressemble de loin, mais l'impression se confirme à mesure qu'on approche du départ, à ces messes révolutionnaires censées éradiquer la superstition, le fanatisme. Ici on canalise la religiosité en fêtant, non plus Dieu, ni même l'Être Suprême, mais la Lecture. Qui est l'autre nom de la Liberté. Son dernier avatar.

Je pense, parce que nous mettrons nos pas dans des vestiges – de chemins creux, de sentiers huguenots –, qu'il y aura pour notre petite assemblée des traces à cueillir, un pin parasol, un cyprès, tout un Désert à lire dans le paysage ou ce qu'il en reste. Mais Geneviève m'entraîne plus haut, vers des cérémonies franchement païennes quand elle évoque, juste avant le dessert, les *cantiques* de son enfance. Qui se préparaient à Rochefort et pour le Bœuf gras. Qui l'accompagneraient dans sa promenade. Dans les rues de la ville et sur la place Colbert. On écrirait, en caractères gras, avec ces bœufs et aussi les chevaux, les ânes, les bouchers, une nouvelle page. La même tous les ans. La foire établie (depuis le 18 janvier 1862) dans la ville de Rochefort. Le jeudi précédant le jeudi gras. Une foire pour la vente des bœufs gras. Où l'on verrait défiler toutes ces bêtes, ces belles bêtes venues des marais et couronnées de mimosa. En mangeant des *cantiques*. Comme ça jusqu'en 1962. Cinq ans avant le film qui allait changer, et de quelle manière, l'image de Rochefort. Avant qu'on ne repeigne les façades de la place Colbert. Avant qu'on n'oublie les *cantiques* pour chanter avec les *Demoiselles*. Avant qu'on n'entre avec elles dans le monde enchanté de la modernité. Où l'on regardera la graisse avec horreur, où on la combattra par toutes sortes de régimes.

Le Bœuf gras (prononcer *beu gras*) n'y songe pas, dans ses marais. La graisse ne lui fait pas peur. C'est même ce qu'il exhibe fièrement, place Colbert. Et qui lui vaudra de gagner le concours, si son boucher le présente.

La graisse, ce n'est pas seulement dans le bœuf qu'il faut la chercher, elle est encore dans les *cantiques*. Dans l'huile où plonger ces losanges. Ces échaudés ne la craignent pas. Ils ont connu l'eau bouillante. Maintenant ils attendent. Sur le linge où on les a laissés égoutter et refroidir. Ils n'attendent que ça: qu'on les jette dans la friture. En 1967, une autre chanson commence. Désormais, nous sommes «des sœurs jumelles nées sous le signe des gémeaux». Et nous faisons attention à notre ligne. Si nous les voyons, ces *cantiques* qui fêtaient le Bœuf gras, c'est comme des fossiles. Et nous ne voyons pas comment ils pourraient s'incruster dans notre présent.

Pourtant, la recette que m'envoie Geneviève après cette lecture gourmande et pour continuer la conversation rouvre joliment l'appétit. Et tant pis si c'est, comme déjà on le murmure, renoncer au progrès, abandonner l'autoroute pour creuser avec les archéologues. Ou tant mieux. L'archéologie ne nous raconte pas d'histoire. Ce n'est pas l'histoire. C'est l'actuel : ce qui arrive en ce moment, et qui se reproduit depuis toujours. Nous le voyons bien, même si nous n'avons pas l'intelligence du terrain. Le présent est rempli de passé. Des formes naissent de la répétition, le futur se construit dans la matière accumulée, la mémoire.

Nous le savons, aussi choisissons-nous le petit, les choses les plus simples, les plus humbles, car elles témoignent d'un processus extraordinaire. Et elles font marcher ensemble, sur le même chemin, ceux qui n'avaient pas vocation à se rencontrer.

Je parle des *cantiques*. Je ne me contente pas d'en parler. Je tâte de ces merveilles, je n'attends pas Carnaval pour les préparer. Suivant la recette de Geneviève : elle la tient de son arrière-grand-mère Claire qui habitait Nieulle-sur-Seudre en Charente-Inférieure !

Ces chroniques de Denis Montebello sont réunies dans *Aller au menu*, Le temps qu'il fait, 236 p., 15 €

PRENDRE ENVIRON UNE LIVRE ET DEMIE DE FARINE. Faire un trou au milieu, y casser un à un huit œufs. Ajouter une demi-livre de beurre ramolli, sel et rhum. De la farine si nécessaire pour obtenir une pâte assez ferme.

Laisser reposer de deux à trois heures.

Couper la pâte en petits paquets et les étendre.

Les jeter ensuite dans de l'eau bouillante et les retirer dès qu'ils remontent à la surface.

Les couper en losanges et les laisser égoutter et refroidir sur un linge.

Les jeter enfin dans la friture bouillante.

Sucrer immédiatement.

Sophie Guerrive enlumine

Strips au trait minimaliste ou dessin foisonnant influencé par l'enluminure médiévale, en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, Sophie Guerrive varie formes et univers.

Par **Astrid Deroost** Photo **Alberto Bocos**

À la lecture de *Crépin et Janvier*, épopée gagesque, poético-sexuelle, de deux cousins à l'époque postcolombienne, il apparaît que Sophie Guerrive manie avec un talent certain le comic strip et l'absurde, les petites histoires et la grande saga du monde.

L'artiste a, pour le format en quelques cases, une inclination née de ses lectures enfantines, boulimique de Peanuts, Mafalda et autres Calvin et Hobbes. Au point qu'elle s'est essayée très jeune à l'exercice et a décidé de faire de la bande dessinée. «*J'apprécie l'immédiateté du strip, autant en situation d'auteure que de lectrice. Il y a quelque chose de musical*, dit-elle en évoquant la complexité d'un enchaînement. *Les strips doivent se lire individuellement, se répondre entre eux, pour que se crée un univers. J'y reviens depuis quelque temps avec Tulipe.*» Tulipe est une piquante série d'aphorismes au trait naïf à suivre en ligne. L'entre-deux a notamment été occupé par un projet cyclopéen, ticket d'entrée en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême. Depuis son arrivée, en septembre 2013, la jeune femme de 32 ans a œuvré à un récit épique, une première longue histoire plantée au XVe siècle (parution fin 2015, éd. 2024). On y suivra les aventures loufoques et maritimes du capitaine Mulet, poète raté, et de son second Bienvenu, personnages donquichottesques. «*J'aime globalement*, avoue l'auteure, *les trucs qui font rire.*» À l'humour promis s'ajoutera, pour plus de dépaysement, un rythme de narration et un graphisme inspirés de l'enluminure médiévale. Planches noir et blanc aux hachures virtuoses invitent l'œil et l'esprit à changer de perspective. «*Les enluminures ne sont pas des représentations figuratives, c'est un langage symbolique, très expressif, avec des éléments assez drôles, des monstres…*»

Page de droite extraite de *Capitaine Mulet.*

ROULEAU DE LA GUERRE

Sophie Guerrive a aussi publié *Médiévales* (éd. Ion, 2012), grandes images de cartes et de batailles où l'on toise, émerveillé, la foisonnance des détails et l'architecture colorée, orientalisante, des compositions. Avant de publier ses premiers strips, elle a, comme ses héros, franchi quelques seuils initiatiques. «*Au moment de choisir mes études, j'étais un peu perdue, personne ne savait vers où me diriger*», se souvient-elle. Elle pratiquera donc le 9e art «*à côté*», en parallèle d'un cursus d'arts plastiques à Aix-en-Provence, de l'école d'arts décoratifs de Strasbourg. Elle publie sa première BD en 2007 et depuis lors, un ouvrage chaque année. Sophie Guerrive a encore ouvert et fermé – faute des sous et non de succès – une galerie d'art à Marseille d'où elle est originaire. Elle a aussi tenté l'aventure parisienne avant de trouver marques et soutien à sa création au sein de la Maison des auteurs. «*C'est un métier solitaire. Ailleurs on n'a pas de collègues. Ici, c'est hors normes. On voit toujours des têtes nouvelles, il y a un mélange de générations. On fonctionne comme un groupe*», apprécie-t-elle. Elle y achève un autre projet provisoirement intitulé le *Rouleau de la guerre*. À l'image des codex précolombiens ou de la tapisserie de Bayeux, ce récit dessiné courra sur plusieurs mètres de long. Au fil de scènes étonnamment imbriquées, de la préhistoire à une planète futuriste, Sophie Guerrive livre sa chronologie du monde avec le souhait renouvelé de donner beaucoup à voir. Par jeu et pour que le lecteur s'engouffre, sans compter le temps, dans la contemplation de l'image. ■

Que le diable te noue l'aiguillette
voleur ! truandaille !
félon ! pisse-vermine !
foutre
pendard !
Que le chancre te
Que les treize veines
Vienne et que le membre t'en tombe
du cul te pètent

Gildas Simon

Dynamique planétaire des migrations *le principe actif*

Spécialiste des migrations internationales, Gildas Simon a décidé d'en faire un dictionnaire. Soit quatre ans de travail et la contribution de 150 chercheurs sur 190 pays pour un ouvrage unique en son genre. Le chercheur revient sur cette entreprise.

Entretien **Paola Da Cunha** Photos **Sébastien Laval**

Gildas Simon, professeur émérite de l'université de Poitiers, est un pionnier des analyses migratoires en géographie. Fondateur du laboratoire Migrinter et de la *Revue européenne des migrations internationales*, il a reçu en 1996 la médaille d'argent du CNRS. Ses publications ont été accueillies avec intérêt par les spécialistes pour leur rigueur, leur justesse et leur approche novatrice. Souvent à contre-courant, Gildas Simon a remis en cause bien des idées reçues sur les migrations internationales.

Le chercheur a profité de sa retraite pour entreprendre un *Dictionnaire des migrations internationales* qui, de projet personnel, est devenu un ouvrage collectif unique en son genre, auquel ont collaboré 150 chercheurs de différentes disciplines pour traiter 190 pays répartis en neuf grandes aires géographiques. Gildas Simon est resté fidèle à lui-même en proposant des approches nouvelles. En effet, plus qu'un simple dictionnaire, l'ouvrage de 808 pages permet de mieux comprendre le phénomène migratoire en le replaçant dans le contexte historique de chaque pays et en faisant une analyse croisée de l'immigration et de l'émigration.

Dictionnaire des migrations internationales. Approche géohistorique, dirigé par Gildas Simon, Armand Colin, 2015, 808 p., 39€
La bibliographie de plus de 1500 références, soit environ 200 pages, n'a pu être intégrée à l'ouvrage. Elle est consultable sur le site www.armand-colin.com.

L'Actualité. – Comment est née l'idée de faire un dictionnaire ?

L'objectif était de faire l'outil scientifique qui n'existait pas, même en anglais. Ayant toujours aimé les dictionnaires, j'avais déjà fait des ébauches sous forme de plans ou de fiches par pays mais pas plus. Un jour, j'ai discuté de l'idée avec le responsable de l'édition en géographie de l'éditeur Armand Colin qui l'a trouvée intéressante, ce qui m'a encouragé. Le projet m'a passionné car il m'a permis de découvrir ou de creuser l'histoire de nombreux pays que ma vie de chercheur et d'enseignant en géographie m'avait amené à évoquer sans avoir le temps d'aller plus loin.

Il me semblait indispensable d'intégrer la dimension historique pour éclairer les migrations actuelles d'une manière différente, dans une dimension à la fois scientifique et «citoyenne du monde». L'histoire démontre que quasiment tous les pays du monde sont à la fois des pays d'immigration et d'émigration ; la double analyse constitue donc l'autre originalité de l'ouvrage. Il y a enfin dans ce projet un côté «géographie universelle» qui m'est vraiment personnel ; il se relie au souvenir affectueux d'un oncle, très intéressé par l'Histoire, qui m'a légué la collection entière (23 volumes) de la *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes* d'Élisée Reclus (édition de 1898) et en faisant ce travail, je me disais qu'il aurait été content, sans doute, de faire ce tour du monde inhabituel.

Les sources sont-elles abondantes ?

Le problème des sources est considérable ; chaque pays pose une équation en termes de connaissance qui lui est spécifique. Si les grands pays d'immigration sont relativement bien dotés en sources statistiques et bibliographiques, c'est le cas des États-Unis, de la

France, et d'autres pays européens, par contre, l'analyse n'avait pas été faite de leur émigration, en continu, c'est-à-dire du XVIIe siècle à aujourd'hui. À mon sens, une bonne connaissance de tout ce passé migratoire est indispensable pour bien comprendre les problématiques actuelles des migrations internationales.

Comment faites-vous pour les pays sans outils statistiques développés ?

La recherche des sources est un vrai problème qui se pose à la fois pour le passé et pour le présent mais il existe aujourd'hui un minimum de sources pour la plupart des États actuels. Effectivement, outre les États, le sujet intéresse différents organismes internationaux comme la Division de la population des Nations Unies, la Banque mondiale, l'OIT (Organisation internationale du travail) ou l'OIM (Organisation internationale pour les migrations). La qualité inégale de l'information, au niveau planétaire, n'a pas permis de traiter tous les pays avec la même précision.

Il y avait, au départ, de véritables «trous noirs» de la connaissance sur certains continents (Asie du Sud et du Sud-Est, Afrique) que nous avons tenté de combler en élargissant la recherche à toutes les sciences sociales, faisant appel non pas seulement à des géographes ou des historiens mais également à des spécialistes des autres sciences sociales (anthropologues, ethnologues, sociologues) qui ont aussi une bonne connaissance de leur «terrain», des problématiques mais aussi des sources locales et de leurs limites. La Somalie, par exemple, qui n'a pas d'appareil statistique constitué, offrait très peu d'informations sur le sujet mais l'auteure de cet article, une jeune doctorante, qui était passée par le laboratoire Migrinter, a réussi, grâce à la mobilisation de toutes ses connaissances, à faire un texte tout à fait intéressant. Autre exemple : Madagascar, où des travaux linguistiques sur l'émigration précoloniale et des ouvrages coloniaux ont été utilisés pour pallier le manque d'informations sur le passé migratoire de la «Grande Île». Pour valider l'article sur Mayotte, j'ai fait appel à l'un de mes anciens étudiants en géographie, qui travaille actuellement dans ce nouveau département.

La présentation par grandes aires géographiques permet-elle, alors, de pallier le manque d'information ?

Oui, en quelque sorte. Les neufs aires régionales correspondent assez bien à l'organisation migratoire du monde, aux principaux systèmes migratoires régionaux, qui ont pu conserver leur réalité à travers les siècles. Prenons le cas de la Russie et de l'espace post-soviétique. Bien que ce vaste espace ait perdu son unité politique depuis 1991, il a néanmoins conservé le système de liens migratoires qui avait été mis en place sous l'Empire russe et l'URSS. Une grande partie des migrants actuels du Caucase et de l'Asie centrale continuent à aller travailler en Russie. Il existe donc une certaine inertie du fonctionnement de ces espaces migratoires transnationaux par rapport à des facteurs historiques anciens, même si les contextes ne cessent d'évoluer, notamment dans le cadre de la mondialisation.

Sur un autre plan, l'intégration de certains pays dans telle ou telle aire a pu poser question. La Mongolie dite extérieure, par exemple, a été intégrée, non à l'ensemble chinois mais à l'ensemble soviétique avec lequel elle maintient des liens datant de l'ère stalinienne. Des Russes viennent maintenant travailler en Mongolie, pays très riche en matières premières. Quant au Mexique, que dans un ouvrage

> « Les gens migrent dans tous les sens et pas forcément toujours du Sud vers le Nord. Partout les mêmes raisons poussent les gens à migrer. »

précédent j'avais intégré dans le système migratoire nord-américain auquel il appartient également, nous avons opté ici – après l'avis du spécialiste de ce pays – de l'intégrer au système migratoire des pays de l'Amérique centrale, en raison de l'importance croissante de migrants de la zone, non pour transiter vers les États-Unis, mais pour s'installer durablement au Mexique et en premier lieu à Mexico. Le «partage» migratoire du monde est en cohérence avec l'organisation économique de l'espace mondial et son évolution.

Ce dictionnaire aurait-il était possible sans Migrinter ?

Non ! Commencer seul le projet m'a permis, cependant, de tester la méthode et également le temps considérable nécessaire à la rédaction des articles. Il m'est alors apparu évident que les chercheurs de Migrinter devaient s'inscrire dans ce vaste projet qui de personnel devenait collectif. L'équipe a été la base institutionnelle et rédactionnelle du dictionnaire. Je suis très reconnaissant aux chercheurs CNRS, aux enseignants, aux personnels techniques et administratifs d'avoir accepté d'apporter leurs compétences, en surcharge de leurs nombreuses activités et responsabilités. Le rôle du comité de rédaction a été déterminant pour l'aboutissement de ce projet ; je veux citer Cédric Audebert, directeur de Migrinter, Thomas Lacroix, qui a fait un travail considérable comme coordinateur scientifique de l'ouvrage, Véronique Lassailly-Jacob, professeur émérite, Yann Scioldo-Zurcher.

Les réseaux de Migrinter nous ont permis de contacter des auteurs sur tous les continents. On relèvera, d'ailleurs, que la majorité des contributeurs est française, ce qui démontre les très grandes compétences de la recherche en sciences sociales, notamment dans les centres de recherche du CNRS, de l'IRD et du ministère des Affaires étrangères. Faut-il le dire aussi ? Cette opération scientifique à caractère universel eut été impossible sans Internet. J'ai vécu le fonctionnement de cette petite diaspora mondialisée de chercheurs, unie autour du même objectif, comme une forme d'aventure scientifique et humaine au temps d'Internet. Pour plusieurs pays, nous avons utilisé Google Scholar qui permet de repérer les publications scientifiques par pays et auteurs. Le web a permis l'accès à des bases de données, à des sources inconnues. Wikipédia nous a servi aussi, non comme source principale, mais pour apporter parfois une confirmation ou une précision. Je voudrais pointer enfin l'atout documentaire local constitué par la Bibliothèque universitaire (Lettres-Droit) de Poitiers, celle de la MSHS avec son fonds spécialisé sur les migrations, un des meilleurs sur ce thème en Europe.

Qu'est-ce qui pousse les gens à quitter leur pays ?

L'un des enseignements que nous avons tiré de cet ouvrage qui enrichit véritablement la connaissance est que le phénomène migratoire est infiniment complexe et concerne tous les espaces du monde. Les gens migrent dans tous les sens et pas forcément toujours du Sud vers le Nord. Partout les mêmes raisons poussent les gens à migrer. La France est à la fois un cas très ordinaire et en même temps spécifique parce que toutes les histoires migratoires le sont. La migration économique, qui existe depuis toujours, s'est déplacée. Elle fonctionne à l'échelle globale mais aussi régionale en fonction des différentiels de développements économiques. Les migrations de compétences constituent un autre type de migration conséquente du développement des systèmes éducatifs dans le monde. Une partie de la population est apte à travailler n'importe où. Elle quitte son pays d'origine moins par manque de moyens que pour une meilleure situation au Canada, aux États-Unis ou en France où elle pourra valoriser ses compétences. Ces migrations pour l'éducation se sont mondialisées comme le prouve la présence de 120 nationalités à l'université de Poitiers.

J'ai été frappé par l'importance des migrations forcées qui font suite soit à l'évolution des territoires – un rapport étroit existe entre les divisions des territoires et les migrations –, soit à des conflits locaux, régionaux ou mondiaux. Les deux guerres mondiales ont engendré d'énormes mouvements de population, et la reconstruction de ces pays en a entraîné d'autres. L'Europe centrale en est certainement le cas le plus signifiant. Entre 1914 et 2014, près de 100 millions de personnes ont quitté leur pays soit parce qu'appartenant au camp des vaincus après les grands conflits, soit après la modification des limites des territoires, soit à la suite des indépendances des pays du Sud. Il y a eu beaucoup d'émigrations forcées dans tous les pays de l'ancienne URSS après 1991. Pour leur survie, des milliers de personnes ont dû fuir dans un tragique chassé-croisé, entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. Avec les crises en Moyen-Orient et en Afrique, les migrations forcées ont repris de façon considérable.

Tels sont, pour résumer, les quatre types de migrations. Il n'existe pratiquement plus de migration dite de peuplement – États-Unis, Argentine, Brésil, etc. – comme aux temps de la colonisation.

Les migrants envoient-ils toujours autant d'argent dans leur pays d'origine ?

De nombreuses diasporas se sont créées sans que cela ne soit pour autant un phénomène automatique. L'enjeu économique de la diaspora est très important et le tableau croisé sur les pays d'émissions

Barthélémy Toguo, *The New World Climax II*, à la Biennale de Melle 2011 («Habiter la Terre»), et à la Biennale de Venise 2015.

et les pays de réception réalisé par la Banque mondiale nous a été bien utile. Malgré un fléchissement dû à la crise économique de 2008-2009, les transferts vers les pays d'origine n'ont pas cessé d'augmenter, constituant un enjeu financier considérable. Selon les prévisions de la Banque mondiale, ils représenteront 685 milliards de dollars pour l'année 2015 ; c'est un pan majeur des échanges internationaux.

Dans votre livre sur la Géodynamique des migrations internationales paru en 1995, vous distinguez quatre lignes de force : le développement démographique, la mondialisation de l'économie, l'aspiration démocratique, et la rencontre ou l'affrontement des cultures porteuses de valeurs différentes. Qu'en est-il aujourd'hui ?

La mondialisation reste une de ces lignes de force de l'évolution migratoire du monde comme j'ai tenté de le montrer il y a quelques années (*La planète migratoire dans la mondialisation*. Armand Colin, 2008). Autre variable importante mais dont le poids a relativement baissé, le développement démographique. Celui-ci a connu une importante évolution qui se vérifie dans nombre de pays du Sud, comme en Méditerranée où les taux de fécondité baissent et tendent à s'aligner sur le niveau occidental ; le nombre d'enfants diminue quand le niveau de vie augmente. Ce changement est dû aussi à l'évolution profonde des mentalités collectives – sous l'influence de l'élévation générale du niveau d'éducation. Une aspiration universelle se manifeste dans les motivations de la migration, qui fait apparaître celle-ci non plus comme une réponse à la pauvreté mais comme l'un des moyens actuels de vivre dignement : c'est-à-dire la possibilité d'avoir un travail, un logement, de réaliser l'éducation de ses enfants et d'espérer pour soi et pour les siens un futur digne.

Il est plus difficile de répondre à la question de «l'aspiration démocratique», même si nombre de pays ont évolué vers des systèmes plus démocratiques. La fin du XXe siècle a vu l'implantation de la démocratie dans la plupart des États d'Amérique latine ; et on ne connaît plus les flux de réfugiés qui fuyaient, auparavant, les dictatures militaires. Il reste, par contre, des espaces en Asie et en Afrique où le problème se pose encore avec force, même si la situation y est très différente de celle qui prévalait au début des indépendances.

L'affrontement des cultures porteuses de valeurs différentes reste malheureusement une réalité du monde. Le dictionnaire décrit nombre de ces affrontements à différentes échelles, mais l'actualité du Moyen-Orient montre, une fois encore, ces processus d'exclusion à l'œuvre avec les massacres et l'expulsion des minoritaires, les exodes de masse. C'est l'un des fondements et l'une des valeurs basiques de la démocratie que de résister aux logiques mortifères, de discrimination et d'exclusion. ■

Tous les droits d'auteurs de cet ouvrage seront versés directement à la Fondation de l'Université de Poitiers afin de financer une bourse destinée à un jeune chercheur sur le thème des migrations internationales, dans le cadre de l'équipe Migrinter (UMR 7301 CNRS-Université de Poitiers).

CÉLINE BERGEON

Des «voyageurs» pas si nomades

Maître de conférences à l'université de Poitiers et géographe à Migrinter (UMR CNRS 7301), Céline Bergeon a soutenu en 2011 une thèse sur les initiatives et stratégies spatiales des gens du voyage. Elle a participé en novembre 2014 aux manifestations culturelles et scientifiques organisées par l'université de Poitiers et le TAP sur le thème «Peaux de tigre et de pouilleux : du colonisé à l'étranger».

L'Actualité. – Que recouvre la dénomination «gens du voyage» ?

Céline Bergeon. – L'expression «gens du voyage» est une catégorie administrative artificielle. Lors de mes recherches sur le terrain, j'avais remarqué que cette dénomination était très peu utilisée par les personnes elles-mêmes sauf dans leurs rapports avec l'administration. Elle ne correspond pas à la réalité puisque cette population s'identifie tout d'abord à un réseau familial puis à un groupe culturel d'appartenance – gitan, manouche, rom, yéniche. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de sentiment d'unité. Il y a de la diversité mais il y a aussi de l'unité au sein de cette diversité.

Nous retrouvons cette catégorisation administrative dans la façon de gérer la mobilité. En effet, et cela est une spécificité française, dans les principaux rapports réalisés jusque dans les années 2005, l'administration avait identifié parmi les gens du voyage trois sous-groupes jugés sur leur degré de mobilité : les gens du voyage itinérants, les gens du voyage semi-sédentaires et les gens du voyages sédentaires. Il s'agit d'une sous-catégorisation qui ne veut rien dire. Les pratiques du voyage s'entremêlent. Elles peuvent s'arrêter plus ou moins longuement. Le voyage peut être repris du jour au lendemain. Il s'agit de catégories qui fixent de manière assez dangereuse la mobilité et ne représentent pas la réalité du terrain. Ce n'est pas parce qu'un voyageur est sédentaire qu'il ne se sent pas appartenir aux gens du voyage. L'arrêt du voyage n'est pas synonyme de perte identitaire. Cette population utilise quant à elle davantage le terme de «voyageur» pour s'identifier.

Les «voyageurs» sont-ils attachés à des lieux ?

Ce ne sont pas des personnes errantes qui bougent sans objectif. Ce sont des personnes circulantes dont les parcours sont extrêmement bien organisés. Les parcours obéissent à des logiques économiques, sociales, familiales et religieuses. Certains voyageurs, par exemple, s'arrêtent à Poitiers au camp d'internement situé sur la route de Limoges en mémoire des membres de leur famille internés en 1940-1944. Tout comme les gens se rendent au cimetière sur la tombe de leurs parents, les voyageurs incluent cette étape dans leur parcours.

Ce n'est pas parce qu'ils bougent qu'ils ne sont pas attachés à un territoire. À partir de matériaux différents, je suis parvenue à cartographier des parcours sur quatre ans et j'ai pu voir la régularité dans l'investissement de l'espace. Ce sont toujours les mêmes lieux qui reviennent. En interrogeant ces personnes, j'ai constaté qu'elles sont très liées à ces lieux et que des logiques d'appropriation de l'espace, d'investissement des lieux, d'attaches et d'ancrage se mettent en place. Je cite toujours cette voyageuse qui m'a dit «je suis une voyageuse des Deux-Sèvres». La mobilité de cette population n'empêche pas l'ancrage, l'appartenance qui interrogent pleinement notre conception de la mobilité et de l'implantation et des attaches au lieu.

Sur quoi portent vos recherches actuelles ?

Je travaille plus largement sur les migrants internationaux qui habitent en squat et en bidonville, à Poitiers, Rennes, Paris dans une moindre mesure et en Espagne, Valence et Barcelone, lieux liés à des programmes de recherche ou à mon réseau de contacts. Poitiers me permet d'accéder au terrain quotidiennement et ceci sous différentes casquettes, en tant que chercheuse, par le biais d'activités de bénévolat et de militante. Je bénéficie ainsi de plusieurs portes d'entrée sur le terrain. À Poitiers, je suis membre de la Cimade qui s'occupe des populations migrantes et dont le responsable est Guillaume Marsalon. Je suis également membre de Rom Europe 86 dirigé par Mélanie Forestier qui se consacre aux populations roms migrantes, essentiellement roumaines. Nous intervenons auprès des familles dans les squats mais également auprès des familles «invisibles» qui, ayant reçu un récépissé des autorités locales, bénéficient d'un logement social et s'insèrent dans le parc privé de logement. Dans les squats, nous faisons de l'accompagnement social, prise en charge administrative, suivi des familles, accompagnement à la scolarité. Des bénévoles donnent des cours de français aux jeunes enfants. Depuis peu, nous donnons des cours de français dans les locaux de la Cimade aux jeunes adultes et adultes. Nous organisons des moments de rencontre avec la population locale, lors de soirées et de la semaine internationale des Roms (mi-avril). Plusieurs événements sont en préparation à l'échelle locale dont la réalisation d'un film documentaire avec les Roms et notamment l'un d'entre eux dont nous avons fait le récit de vie. Ce documentaire se présentera sous la forme de caricatures et de dessins.

Vos recherches sortent-elles du milieu scientifique ?

J'ai eu l'occasion de parler de mes recherches auprès des populations locales pour les sensibiliser à la situation des gens du voyage encore objets de trop de préjugés lors de soirées ou bien dans le cadre de séminaires ouverts à tous. Je travaille également beaucoup avec les associations et je suis souvent sollicitée par les médiateurs sociaux pour exposer mes recherches. À Paris, je fais des petites formations à la Fnasat (Fédération nationale des associations solidaires d'action avec les Tsiganes et les gens du voyage). Cette association fédère l'ensemble des associations de France qui travaillent auprès des gens du voyage. Avec Alain Régnier, sociologue-anthropologue belge, nous avons constitué un module «anthropologie de l'habitat itinérant» que nous dispensons deux fois par an auprès d'un public de médiateurs sociaux et de personnes travaillant dans les associations, plus rarement des élus.

Recueilli par ***Paola Da Cunha***

Avant la loi Veil
Les «bonnes sœurs rouges»

Malgré la loi Veil votée en 1975, la parole ne s'est pas libérée et celles qui ont avorté clandestinement n'osent pas l'évoquer. Témoignages dans la Vienne.

Par **Héloïse Morel**

Il y a quarante ans, la loi Veil était votée à l'Assemblée nationale. Elle mettait fin aux interdits de la loi 1920 en libéralisant le droit à l'avortement. Depuis le début de l'année 2015, de nombreux articles sont revenus sur les tenants et les aboutissants de cette loi et sur les débats houleux à l'Assemblée mais peu ont relaté les paroles d'avortées et les conditions des avortements clandestins. La chercheuse Xavière Gauthier tient à faire vivre cette mémoire avec son dernier ouvrage, *Avortées clandestines* (éd. du Mauconduit), donnant ainsi la parole à ces femmes qui ont avorté dans l'illégalité jusqu'en 1975. Elle rappelle que leur nombre est estimé à 800 000 en France.

Cette illégalité, des femmes l'ont vécue dans la Vienne, en avortant. D'autres en organisant ces avortements clandestins comme ce fut le cas de Marie-Colette Pallueau, connue sous le diminutif de Marie-Co. C'est le cas de deux autres femmes que j'ai rencontrées et qui ont souhaité garder l'anonymat. Toutes les trois se souviennent des risques encourus mais aussi du soulagement de ces femmes qui voulaient avoir le choix.

En 1971, Marie-Co faisait partie du mouvement féministe Choisir. Elle se rappelle l'état d'esprit des militantes. *«Nous étions dans un double mouvement. Le premier mouvement était collectif, porté par l'utopie. Nous avions des rêves et nous savions qu'ils étaient réalisables. Le deuxième mouvement était la libération individuelle. C'était après mai 68, il fallait briser les carcans du monde ancien pour passer à un monde nouveau.»* C'est dans ce contexte que la militante, déjà active au sein de la CFDT, décide d'agir en rejoignant Choisir. Fondé par Gisèle Halimi[1] en juin 1971, le mouvement Choisir la cause des femmes se distingue du Mouvement de libération des femmes (MLF) en étant dans une pratique de terrain et en donnant moins d'importance à la tendance psychanalyste. Pour être plus proche de ces travailleuses, Marie-Co ira jusqu'à quitter son travail de formatrice pour travailler dans une usine de conserverie de champignons. *«Nous appartenions au courant MLF qui était proche de la*

Affiche du MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception), dessin de Claire Bretécher, 1973. Les Imprimeries libres.

1. Gisèle Halimi est née en 1927 en Tunisie, elle devient avocate en 1956. Amie de Simone de Beauvoir, elle signe en 1971 le Manifeste des 343 et fonde le mouvement Choisir la cause des femmes. Elle fait avancer le débat sur l'avortement en défendant une fille mineure coupable d'avoir avorté, c'est le procès de Bobigny qui a lieu en 1972. Elle est élue députée en 1981 et continuera les luttes pour les droits des femmes.
2. *Le Torchon brûle*, journal «menstruel» édité par le MLF entre mai 1971 et juin 1973.
3. En 1956, la Pologne donnait aux femmes le droit à l'avortement.
4. En Italie, jusqu'à 85 % des médecins refusent de pratiquer l'avortement.

classe ouvrière, explique Marie-Co. *Nous voulions porter une parole à partir du terrain et de l'analyse de nos pratiques. Nous étions dans l'action en distribuant des tracts dans les usines et en donnant des conférences sur la contraception car beaucoup de mensonges circulaient.»* Par exemple, les femmes pouvaient entendre dire que la prise de la pilule faisait venir des varices, faisait «tourner le sang», abîmait le corps et faisait naître des monstres. Toutes ces rumeurs étaient contrebalancées dans des tracts, dans des journaux féministes de l'époque comme *Le Torchon brûle*. La propagation de ces rumeurs avait pour but de dissuader les femmes de contrôler leur sexualité et donc les empêcher d'acquérir une liberté de choix.
Il s'agit, pour les militantes de Choisir, de séparer la sexualité de la fécondité et de libérer les femmes de l'angoisse de la grossesse. Au-delà de la diffusion de l'information, elles viennent aussi en aide aux femmes qui souhaitent avorter. En 1971, l'interdit de la loi 1920 pèse sur les femmes et nombreuses sont celles qui allaient avorter à l'étranger lorsqu'elles en avaient les moyens. Les plus démunies provoquaient l'avortement à l'aide d'objets du quotidien. Xavière Gauthier les énumère : aiguille à tricoter, baleine de parapluie ou de corset, épingle à cheveux, bigoudis, scoubidous, tuyaux d'aquarium, piques, tuyaux de perfusion (achetés au marché noir), ciseaux, fourchettes, branches d'arbres, tiges de lierre ou persil, os de poulet, fil de fer, fil électrique, bout de bois, stylo Bic… Pour la plupart, les conséquences étaient dramatiques : septicémie, embolie gazeuse, infections, perforation de l'utérus… Pour Marie-Co et les militantes de Choisir, ces femmes qui mouraient ainsi que ces personnes qui profitaient de l'illégalité pour faire payer des sommes astronomiques aux femmes, c'était inacceptable ! *«Nous avions la chance d'être entourées de deux médecins à Poitiers et Châtellerault qui prenaient en charge les femmes qui étaient à moins de dix semaines. Au-delà de ce délai, nous les envoyions à l'étranger avec l'aide du MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception).»*
À Châtellerault, les militantes de Choisir tenaient une permanence tous les mardis à la maison Descartes. C'était un lieu d'écoute sans jugements, *«lorsque les femmes venaient pour avorter, c'était leur choix».* Marie-Co ne sait pas combien de femmes sont venues entre 1972 et 1975, mais elle se souvient qu'elles étaient deux ou trois chaque mardi, ce qui fait environ 320 femmes en trois ans dans cette ville. *«Nous avons aidé ces femmes et elles n'étaient pas seules. Le MLAC a été créé en 1973 et organisait des voyages collectifs pour que les femmes aillent toutes ensemble. Ce lien entre Choisir et le MLAC était rassurant pour elles et pour nous également. Le MLAC a favorisé le travail.» «C'est à cette époque, en 1973, qu'une copine a dit à la fin d'une réunion que nous étions des bonnes sœurs rouges. Nous menions un combat nécessaire et nous devions aider ces femmes mais nous visions plus loin dans la libération des femmes.»*
Cette action est également jugée nécessaire par une militante de Poitiers, qui a mis son appartement à disposition pour des avortements clandestins en 1974. Elle se souvient des canules, des femmes qui venaient avorter sur la table de sa cuisine. Selon elle, sa démarche était légitime et le fait d'être dans une action collective permettait de ne pas avoir peur et de se sentir soute-

Affiche du Planning familial, Confédération nationale, 1978.

Manifestation pour la contraception et l'avortement. MLAC, 1973.

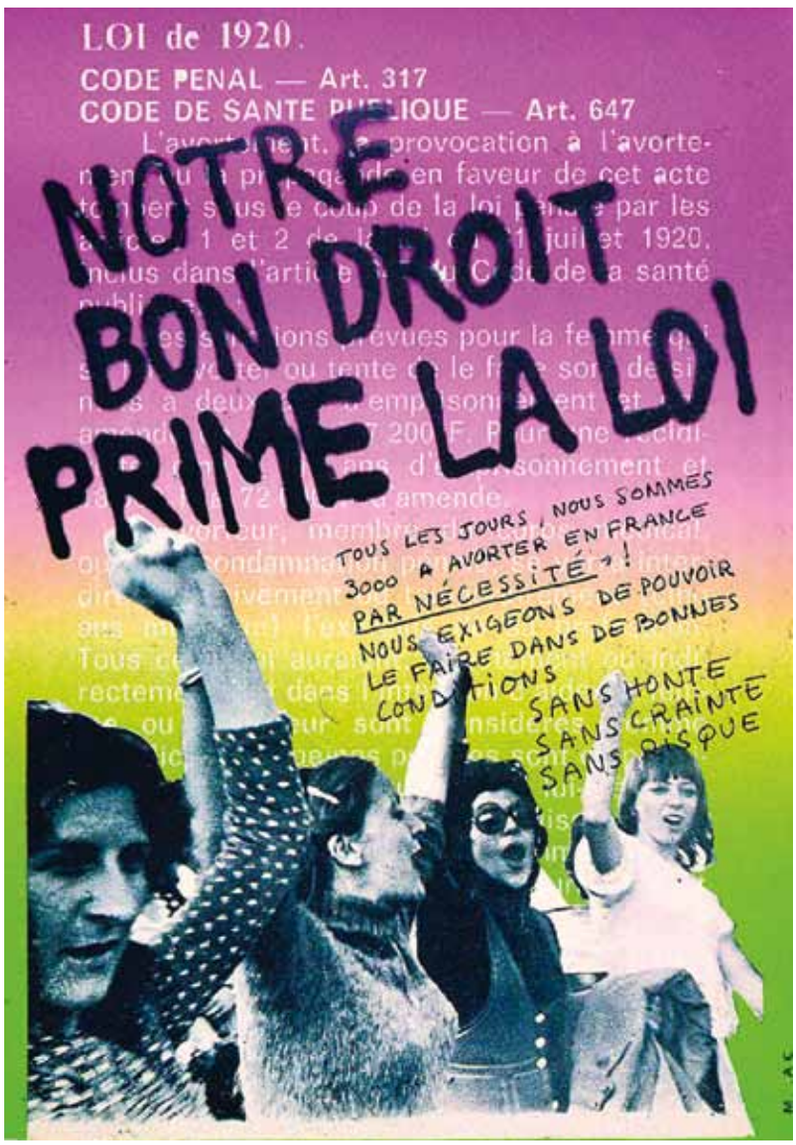
L'AVORTEMENT, QUELLE HISTOIRE !
Une quinzaine de tableaux apportent des éclairages divers sur l'évolution des représentations sur l'avortement. En écho aux 40 ans de la loi Veil, cette exposition ne se veut pas mémorielle mais veut présenter des réflexions historiques et sociologiques sur l'avortement comme fait social en France, en Europe et dans le monde.
À l'Espace Mendès France, du 21 avril au 4 juillet 2015.

nue. Elle fut pourtant dénoncée en fin d'année 1974 et passa quelques heures en garde à vue. Par chance, la loi Veil mit fin à l'accusation et au risque pour elle d'aller en prison. Marie-Co a également mis son domicile à disposition pour pratiquer un avortement. Elle raconte : *«C'était une collègue, elle était à moins de dix semaines de grossesse. Ça s'est passé chez moi sur la table de la cuisine et sans anesthésie, avec un interne du CHU qui soutenait l'action de Choisir. À cette période, c'était la méthode Karman qui était utilisée. Je me souviens que nous étions tous très chaleureux avec elle mais elle souffrait malgré tout… Quelques semaines après cet événement, j'entendais des bruits dans l'usine qui disaient que j'étais une avorteuse.»*

UN NÉCESSAIRE DEVOIR DE MÉMOIRE

Les femmes que j'ai rencontrées ont vécu des avortements «heureux», ce n'était pas le cas de toutes. Les témoignages recueillis par Xavière Gauthier donnent à voir une autre réalité, celle des complications, des infections, des décès. À partir des années 1970, la méthode Karman, pratiquée par des médecins ou internes complices, a réduit la prise de risques. Il s'agissait d'aspirer le contenu de l'utérus à l'aide d'une canule et d'une seringue. Une amie de Marie-Co, une femme libre «jamais encartée» et éprise de liberté, a vécu un avortement clandestin en 1974. Elle connaissait les techniques d'avortement puisqu'elle était aide-soignante. Elle était sous contraception mais c'était contraignant puisqu'elle devait aller à Nantes pour la chercher. Elle avorte sans le dire à ses enfants mais en étant soutenue par son mari avec lequel elle a pris la décision. *«Je n'ai pas avorté chez moi mais chez une militante. On m'a ausculté et posé une sonde, j'ai attendu 48 heures et lorsque je saignais je suis allée dans une clinique. Il fallait que je puisse justifier cela, en insinuant que je faisais une fausse couche. Le médecin m'a légèrement anesthésiée et je me suis réveillée dans un lit avec des couvertures chaudes. Je m'en souviens, j'ai été prise en charge correctement. L'infirmière m'a quand même interrogée : Vous avez eu une interruption de grossesse ? Nous pensons que c'était volontaire. Je lui ai répondu que pour être volontaire, il aurait fallu que ce soit décidé. Il fallait que je fasse croire que c'était une fausse couche, même si elle était bienveillante, je n'étais pas sûre. Elle aurait pu me dénoncer.»*

Depuis 1975, les femmes ne vivent plus dans cette peur, cette ambiguïté et ce danger. L'avortement est un droit, une liberté de choix donnée aux femmes. Après le vote de la loi, le mouvement Choisir se dissout mais les luttes ne s'arrêtent pas car le groupe femmes de la CFDT, créé fin 1973, est toujours actif, comme l'explique Marie-Co : *«Nous étions encore dans une période de lutte, la loi Veil n'était qu'un pas vers la libération des femmes. De plus, nous n'étions pas satisfaites de la loi : le délai était trop court* [en 1975, le délai était de 10 semaines], *les femmes devaient passer un entretien devant un organisme agréé, les mineures avoir l'autorisation d'un des parents, et l'IVG n'était pas remboursée par la Sécurité sociale… De plus, nous avions encore des combats à mener : la répartition des tâches ménagères et éducatives, les violences, l'image des femmes dans la publicité, les conditions de travail des femmes auxquelles on offrait beaucoup d'emplois à temps partiel ou de CDD… Autant de sujets pour lesquels les syndicats ne se battaient pas, mais on a réussi à créer un dialogue entre*



les hommes et les femmes syndicalistes et à porter nos revendications au sein de la CFDT.» Quarante ans après, le droit à l'IVG est encore à défendre, ce qui est acquis peut être perdu. C'est ce qu'ont vécu les Polonaises en 1993[3], c'est ce que vivent les Irlandaises, les Maltaises, les Chypriotes, les Italiennes[4], les Lituaniennes et ce que les Espagnoles ont failli vivre. Devoir de mémoire et témoignages devraient contribuer à empêcher un retour en arrière. ■

Héloïse Morel est militante du Planning familial. Doctorante en histoire à l'université de Poitiers, elle mène ses recherches sur «Poésie, genre et politique dans la France des XVIIIe et XIXe siècles», sous la direction de Jérôme Grévy et Anne Jollet.

Coll. CESCM

60 étés au Moyen Âge

Dès sa fondation à Poitiers en 1954, le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale s'est situé à un niveau international, notamment grâce à la session d'été qui réunissait pendant un mois des professeurs et des stagiaires du monde entier. On dit que tous les grands médiévistes y sont venus. Ce n'est pas complètement vrai, mais tous ceux qui ont participé à ces semaines médiévales en ont gardé de précieux souvenirs, aussi bien professionnels qu'intimes.
En effet, si l'art roman constitue un axe majeur, c'est toute la civilisation médiévale qui est prise en compte au travers des disciplines les plus variées. D'autre part, le succès de cette méthode tient aussi aux excursions dans les sites médiévaux – en sciences humaines, rien ne remplace le «terrain» –, aux discussions que cela génère et aux bons moments partagés.
Ce dossier donne la parole à vingt-six anciens stagiaires de dix-sept nationalités, depuis 1954.

Dossier réalisé par **Jean-Luc Terradillos**

En 1958, visite sur le terrain avec René Crozet, l'un des fondateurs du CESCM, professeur d'histoire de l'art. Au rez-de-chaussée de l'hôtel Berthelot, une salle porte son nom.

DES SEMAINES STUDIEUSES ET CONVIVIALES

LE DÉCRET MINISTÉRIEL DU 26 MAI 1955, entérinant la création à Poitiers d'un Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, évoque l'organisation annuelle, «au cours d'une session d'été [...] de séries de conférences, d'exercices pratiques, de visites de monuments et d'excursions». Malgré un changement de format (passé de cinq à deux semaines), cette session d'été, aujourd'hui intitulée «semaines d'études médiévales», n'a connu, depuis sa création, qu'une seule année d'interruption, en 2000. Soutenue dès l'origine par les collectivités territoriales, elle permet à de jeunes chercheurs du monde entier de venir littéralement s'imprégner du Moyen Âge et de ses sources au contact des plus grands professeurs, dans une ambiance à la fois studieuse et conviviale.

Depuis 1954, ce sont plus d'un millier de stagiaires, souvent devenus eux-mêmes universitaires dans leur propre pays, qui sont passés par Poitiers et s'en souviennent avec émotion.

Jean-Pierre Brouard - CESCM

Ce qui était un véritable défi, scientifique et institutionnel, dans les années 1950, l'est toujours au début du XXIe siècle : interdisciplinaire, internationale et francophone, fondée sur une approche à la fois théorique et pratique, cette formule unique au monde n'a jamais manqué de séduction. À l'approche de son 60e anniversaire, la session a même connu un regain de succès, faisant salle plus que comble depuis deux ans. Prochaine édition : du 15 au 26 juin, dans la célèbre salle Crozet, au cœur d'un hôtel Berthelot entièrement rénové. Quant à savoir ce que cette session apporte, intellectuellement et humainement, à ses participants, ce sont sans doute les stagiaires qui en parlent le mieux...

***Cécile Treffort** Directrice du CESCM*

1954 NOËL COULET

VOCATION DE MÉDIÉVISTE

EN AOÛT 1954 JE N'AVAIS PAS ENCORE VINGT-DEUX ANS. Je terminais la rédaction de mon DES entrepris sous la direction de Georges Duby sur deux registres de visites pastorales du début du XVe siècle. J'ai d'ailleurs consacré une partie du temps libre que nous laissait la session à avancer ma rédaction. Nous étions quatre Aixois, dont Jean-Maurice Rouquette avec lequel je suis resté lié. Jean-Maurice était déjà attiré par l'archéologie et se trouvait de plain-pied dans un programme de conférences qui portait pour une large part sur l'histoire de l'art. Mais, bien que l'enseignement de l'histoire médiévale à Aix ne comportât qu'une heure optionnelle d'archéologie, l'enseignement dispensé par Georges Duby nous avait largement ouvert sur l'art roman et je n'étais pas dépaysé par cette orientation.

Coll. CESCM

J'ai tiré grand profit de ce cycle de conférences conçu pour donner une approche globale des XIe-XIIe siècles. Je conserve notamment un souvenir ébloui des leçons d'histoire de la philosophie données par Étienne Gilson, de la clarté de son discours et de la chaleur de sa personnalité. J'ai été fasciné par ce que Paul Deschamps nous a appris des fresques du monde germanique. Ses leçons m'ont incité à chercher, non sans difficultés tant le site était peu connu et mal signalé, la petite église de Goldbach sur les bords du lac de Constance pour découvrir les figures des apôtres représentés dans l'abside. Je viens d'y retourner. L'église est toujours aussi difficile à trouver, mais les images sont désormais très effacées. Parmi les nombreuses excursions soigneusement préparées par René Crozet, je garde en mémoire mon émerveillement devant les églises de Saintonge. Mes travaux m'ont orienté vers une période plus tardive, mais je suis resté très reconnaissant à cette session de l'été 1954 qui a confirmé ma vocation de médiéviste.

Noël Coulet est professeur émérite de l'université Aix Marseille.

La première affiche en 1954. Ci-contre, Jean-Maurice Rouquette, René Corbé, le professeur Georges Gaillard et Noël Coulet, rue des Grandes-Écoles, été 1954

1954 JEAN-MAURICE ROUQUETTE

TRIPLE RÉVÉLATION

ARLÉSIEN DE TOUTE ÉTERNITÉ, outre quelques souvenirs scolaires, je ne connaissais Poitiers qu'à travers la visite fameuse que sainte Radegonde avait faite à Arles vers 570 pour étudier la règle des moniales de saint Césaire, dont elle voulait doter son propre monastère.

Notre maître Georges Duby, très enthousiaste à l'annonce de la création d'un Centre d'études de civilisation médiévale à l'université de Poitiers, a souhaité y faire participer dès le début plusieurs de ses étudiants de licence d'Aix.

Ce séjour a été pour nous la triple révélation d'une rencontre inoubliable avec quelques enseignants d'exception, d'un éblouissement profond devant la richesse du patrimoine architectural de cette ville et de sa région, sans oublier la découverte du muscadet, véritable trésor de convivialité des humbles guinguettes qui fleurissaient alors sur les berges du Clain !

Ayant consacré une partie de mon activité à l'art roman, je suis bien entendu revenu à plusieurs reprises au cours de ces soixante ans à Poitiers, devenu maintenant une très grande ville. Si le patrimoine reste éclatant, la croissance urbaine a mis à mal le charme indicible de bien des quartiers restés semi-champêtres. Depuis, je me console en étant devenu le client fidèle d'un viticulteur méritant de ce terroir qui me fournit de quoi surmonter la nostalgie !

Jean-Maurice Rouquette est ancien directeur des musées d'Arles, cofondateur des Rencontres internationales de la photographie d'Arles.

1964 YVES-JEAN RIOU

MARATHON INTELLECTUEL

HEUREUSE ANNÉE 1964 ! SITÔT LIBÉRÉ DE MES OBLIGATIONS MILITAIRES, je fus embauché au centre de documentation du CESCM et ma candidature à suivre les cours de la session d'été fut acceptée. Le 9 juillet, je participai donc à l'accueil de la trentaine de stagiaires de toutes disciplines venus de 17 pays qui, dès le lendemain matin, se trouvaient réunis pour entendre Paul Ourliac les entretenir des notions juridiques des troubadours, et Henri Terrasse les initier à l'art du califat de Cordoue. Devait s'ensuivre un épuisant marathon intellectuel de quatre semaines durant lesquelles les journées se succédaient selon un rythme soutenu : chaque matinée était consacrée à l'audition de deux cours, tandis que les après-midi devaient en principe laisser le temps aux uns et aux autres de travailler en bibliothèque ; mais la visite d'un édifice ou d'une institution (archives, bibliothèque) de Poitiers occupait souvent la fin de la journée. Un après-midi en milieu de semaine et le samedi, les directeurs, René Crozet et Edmond-René Labande, menaient la troupe des stagiaires en excursion dans le Thouarsais ou le Montmorillonnais, mais aussi en Anjou, Touraine, Saintonge ou Limousin : mémorables sont les pique-niques qui agrémentaient ces sorties, qui permettaient par exemple de découvrir en une seule et longue journée Richelieu, Champigny-sur-Veude, Chinon, Langeais, Villandry, Azay-le-Rideau et L'Isle-Bouchard (cette excursion se conclut par le feu d'artifice et le bal du 14 juillet à Richelieu).

Les autres jours, après les repas pris au lycée Victor-Hugo, les discussions entre stagiaires au café de la Paix pouvaient durer fort avant dans la soirée et les réceptions officielles ou les après-dîner improvisés chez l'un ou l'autre – auxquelles pouvaient éventuellement prendre part tel ou tel conférencier – prenaient fin tard dans la nuit. Deux de ces soirées se déroulèrent au château des Martins à Bignoux et, après dégustation d'un méchoui, s'y succédèrent sketches et numéros musicaux préparés par les uns et les autres avant qu'un bal ne conclût la soirée. De ces échanges intellectuels et des chaleureux moments vécus ensemble naquirent bien sûr des amitiés qui, pour certaines, perdurent.

Yves-Jean Riou est conservateur en chef honoraire du patrimoine, ancien directeur de l'Inventaire Poitou-Charentes.

Coll. CESCM

Coll. CESCM

Coll. CESCM

La fête au château des Martins en 1964, au premier plan de gauche à droite, Jean Cabanot, Nilda Guglielmi, Abilio Barbero, Gilles Coÿne, Agnès Szigethi, Edmond-René Labande, René Crozet. Ci-contre, Niels Rasmussen, Anders Zetterberg, Nilda Guglielmi, Seth Wilson et Saïd Dahmani. Ci-dessus, François Eygun et Yves-Jean Riou lors de la réception à l'hôtel de ville de Poitiers.

1964 GEORGES PON

JOYEUSE ÉMULATION

HEUREUX HOMME QUI A RENCONTRÉ L'AMOUR DE SA VIE LORS D'UN ÉTÉ STUDIEUX À POITIERS ! En 1964, Georges Pon rencontre Charlotte Willemsen, étudiante hollandaise envoyée par Paul Zumthor à la session d'été du CESCM. «Elle est revenue un an plus tard pour y poursuivre ses études, dit-il. Le coup de foudre s'est transformé en lien permanent, nous nous sommes mariés.» Si ces étés ont confirmé des vocations de médiévistes, ils ont aussi formé des couples internationaux, éphémères ou durables… «D'ailleurs, souligne-t-il, pendant la guerre froide, les médiévistes de l'Est n'étaient pas autorisés par leur pays à venir ensemble s'ils étaient mariés. Ils auraient pu être tentés de ne plus revenir ! Au début de la session, tous restaient très discrets sur leurs opinions politiques. Mais, par exemple, pendant les cours sur les Balkans, on sentait une certaine tension entre les étudiants des pays concernés et cela suscitait des débats incroyables, auxquels nous comprenions peu de choses… en fait, des tensions nationalistes qui se sont révélées bien plus tard, notamment pendant la guerre de Yougoslavie.»

Georges Pon souligne surtout «la joyeuse émulation» de ces étés : «Pendant un mois c'était un vrai brassage : des historiens d'art discutaient avec des historiens, des musicologues, des littéraires, etc. Quand vous réunissez des jeunes gens brillants, les rapports qu'ils ont entre eux sont aussi intéressants que ce qu'ils peuvent écouter de la part des professeurs.» ***J.-L. T.***

Georges Pon est enseignant-chercheur retraité du CESCM.

Coll. CESCM

En 1962, les stagiaires du CESCM ont fait une excursion de trois jours en Bas-Limousin et dans le Quercy qui les a menés au château de Castelnau-Bretenoux.

1964 JEAN CABANOT

ATMOSPHÈRE CHALEUREUSE

Quand les ecclésiastiques étaient de bons latinistes, certains fréquentaient les semaines d'études médiévales du CESCM. Ils étaient trois en 1964, dont Jean Cabanot, devenu chercheur au CNRS après une thèse d'État sur les églises romanes du Sud-Ouest au XIe siècle, sous la direction de Marcel Durliat. «Cette session fut importante pour moi car je commençais à étudier l'art roman mais je ne savais rien du contexte historique. J'y ai découvert des approches et des méthodes en histoire.» Il s'y fait des amis, en particulier Georges Pon, et tous deux travaillent toujours sur la Gascogne en traduisant et en publiant des chartes et cartulaires. Une autre découverte fut celle des étudiants venus de l'Est qui savouraient cette atmosphère à la fois studieuse, détendue et chaleureuse. «L'année suivante, j'ai été invité en Hongrie par un ami connu à Poitiers. C'était très dur. Le rideau de fer était impressionnant. Venir à la session d'été du CESCM, c'était pour eux ouvrir l'horizon.» ***J.-L. T.***

Jean Cabanot est prêtre, retiré à Dax, et ancien chercheur au CNRS.

Coll. CESCM

Evelyn Birge Vitz au centre et, à droite, Claude Lepage, historien de l'art.

1967 EVELYN (TIMMIE) BIRGE VITZ

VIA AMSTERDAM

J'ÉTUDIAIS DÉJÀ LE FRANÇAIS DEPUIS LONGTEMPS… C'est Paul Zumthor qui m'a recommandé la session d'été à Poitiers. (Je travaillais avec lui sur ma thèse de doctorat ; j'étais étudiante à Yale University, mais je suis allée passer le printemps de 1967 à Amsterdam pour travailler avec Zumthor sur Villon.) C'était pour moi une expérience merveilleuse ! Franchement, à l'époque je connaissais bien mieux la fin du Moyen Âge ; les séminaires et les visites à Poitiers m'ont ouvert les yeux sur toutes sortes de choses que je connaissais mal ou même que j'ignorais. J'ai de très beaux souvenirs des semaines passées à Poitiers. L'accueil était chaleureux – et tout le stage fort utile et agréable. (C'est peut-être à cause de ce stage que maintenant je passe la plupart de mon temps dans les XIIe et XIIIe siècles ?) Malheureusement, je n'ai pas pu envoyer des étudiants à Poitiers ; je le regrette.

Evelyn (Timmie) Birge Vitz est professeure de français à la New York University.

Coll. CESCM

1968 MALGORZATA MALEWICZ

68, ANNÉE EXCEPTIONNELLE

EN 1968, QUATRE ANS APRÈS AVOIR SOUTENU MA MAÎTRISE EN LANGUES ANCIENNES à l'université de Varsovie, j'étais, depuis un an, stagiaire à l'Institut d'histoire des sciences auprès de l'Académie polonaise des sciences. Les latinistes – dont un collègue de ma promotion universitaire – faisaient partie d'une équipe qui travaillait sur une nouvelle édition critique des *Œuvres complètes* de Nicolas Copernic. En même temps, nous préparions nos thèses de doctorat : mon collègue sur la correspondance de Nicolas Copernic, moi-même sur un manuscrit du XIe siècle.

Le chef de notre équipe, estimant que nous avions besoin d'ouverture, de contacts avec le milieu international et d'échange d'idées avec des médiévistes du monde entier, réussit à convaincre le directeur de l'Institut de nous envoyer à Poitiers, à la session d'été du CESCM. Mon collègue se précipita aussitôt sur une méthode de français pour adultes. En ce qui me concerne, j'apprenais le français depuis deux ans, car – à mon avis – les langues romanes étaient une continuation logique et indispensable du latin. D'autre part, mes parents étaient francophones et, pour leur génération, la connaissance du français faisait partie de la culture générale de toute personne civilisée.

À Poitiers, une surprise agréable : l'accueil fut parfait. Nous étions quatre Polonais, avec deux collègues de Cracovie, employés à la rédaction d'un dictionnaire du latin médiéval, tous boursiers du CESCM, donc entièrement pris en charge. Je crois qu'il en allait de même pour les Roumaines et peut-être aussi pour les Tchèques. Ces derniers, emportés de joie après le printemps de Prague sous Dubcek, savouraient leur liberté, provisoire, hélas ! puisque, quelques semaines plus tard, l'intervention militaire du Pacte de Varsovie allait mettre fin à leurs rêves et à leur espoir.

Tous les stagiaires étaient logés à la résidence universitaire Jeanne-d'Arc, rue de la Cathédrale. On avait des chambres à deux, toutes les nationalités mélangées. Je partageais la chambre avec une Autrichienne très sympathique, Beate Wykopal. Très haute de taille, elle me dépassait facilement de 40 cm et, entrant dans la salle à manger le matin (à midi et le soir, nous mangions au Catalan, petit restaurant situé en bas de la rue de la Chaîne) nous avions l'air de Laurel et Hardy et étions objet des plaisanteries amicales. Car, il faut le dire, l'ambiance était vraiment bonne, dès le début. On assistait aux cours avec le plus grand sérieux ; la diversité de sujets permettait à chacun de trouver ce qui l'intéressait le plus. Dimanche, on avait le temps libre. Une fois, nous avons loué un car pour aller à La Rochelle et dans l'île de Ré, une autre fois, on a pique-niqué dans le bois près du Clain, mais souvent nous nous réunissions à la résidence pour chanter et pour danser. Chaque nation présentait une chanson ou une danse que les autres essayaient d'apprendre, puis on dansait ou chantait ensemble. Nous avions parmi nous un vrai boute-en-train, Eugene Weinraub, étudiant américain de la Cornell University. Il nous a appris «la danse de la grange» lors de la soirée au Fleuve Léthé, où tous les stagiaires étaient invités par M. et Mme Labande à la fin de la session.

Mais, surtout, nous discutions beaucoup. Nous parlions de nos systèmes d'enseignement, de nos pays. Faut-il rappeler que c'était une année exceptionnelle, avec les barricades à Paris au mois de mai, le printemps de Prague et les émeutes des étudiants à Varsovie en mars ? On parlait aussi de l'avenir. C'était très enrichissant et contribuait à la création des liens durables entre nous. De nos discussions, l'une m'est restée gravée dans la mémoire : on rêvait de la création des États-Unis de l'Europe et de la suppression des frontières. J'y ai pensé le jour où la Pologne devint membre de l'Union européenne.

Malgorzata Malewicz est membre honoraire de l'Académie polonaise des sciences.

Coll. CESCM

Parmi les us et coutumes des médiévistes des années 1960 : le déjeuner sur l'herbe ou en forêt (1966) et la sortie au bord de la mer (1963), sans jamais quitter le costume de ville.

1971 THÉRÈSE DE HEMPTINNE

MONDIALISATION AVANT L'HEURE

JE CONNAISSAIS DÉJÀ POITIERS ET LE CESCM. J'y avais suivi des cours pendant près d'un semestre en automne et hiver 1969-1970. C'était une période d'effervescence et de troubles à l'université. Les étudiants situationnistes y étaient au pouvoir. Le CESCM restait épargné par ces remous et on y travaillait très sérieusement en séminaire, sous la houlette de médiévistes érudits et compétents. Lors de ce séjour j'ai eu le bonheur de faire la connaissance d'Edina Bozóky – nous logions dans la même maison, chez Mme Pestel, 18 place de la Liberté – fraîchement débarquée de sa Hongrie natale. Notre amitié dure toujours. J'avais dû interrompre ce séjour parce qu'on me proposait un poste d'assistante en histoire du Moyen Âge dans mon Alma Mater, l'université de Gand. J'ai toutefois été acceptée à la session d'été de juillet 1971. Ces semaines d'été à Poitiers demeurent un des meilleurs souvenirs de ma jeunesse studieuse. Si certains des conférenciers m'ont fait une impression inoubliable, je pense à Henri Corbin et à André Miquel, ce sont surtout les excursions et les accompagnateurs-enseignants qui m'ont marquée et à qui je dois ma profonde admiration pour tout ce qui touche à l'art roman. L'ambiance très stimulante parmi les étudiants de si nombreuses nationalités différentes, à une époque où ma propre université était encore très régionaliste et où on n'encourageait pas encore systématiquement les étudiants à explorer l'Europe des universités, a été l'élément le plus positif de cette session d'été pour ma formation intellectuelle. Côtoyer des jeunes médiévistes de diverses disciplines et de pays politiquement très différents, Tchécoslovaquie, Danemark, Japon, Chili… sans compter les nombreux stagiaires italiens et espagnols, a été une expérience des plus enrichissantes. C'était la mondialisation avant l'heure. J'ai appris des chansons italiennes de partisans et des chants républicains espagnols, j'ai dansé sur des airs inédits lors de la soirée de clôture.
C'est à Poitiers cet été-là que j'ai rencontré une amie de cœur pour la vie et une compagne intellectuelle pour toute ma carrière, l'actuelle doyenne de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'université du Chili à Santiago : Maria Eugenia Góngora.
À l'époque de la poste aérienne et du papier à lettre bleu diaphane nous avons entretenu une correspondance assidue, nous avons voyagé ensemble en Europe et échangé des idées sur nos recherches d'historienne et de spécialiste de la littérature comparée. Beaucoup plus tard, grâce à l'Internet et aux moyens de communication modernes, nous avons mis sur pied un projet scientifique bilatéral (Flandre-Chili) et pluridisciplinaire commun entre nos universités respectives (1999-2006) qui a abouti à deux colloques internationaux et à deux belles publications reflétant bien l'esprit du CESCM et les intentions de ses initiateurs.

Coll. T. d. H.

À Tavant, Maria Eugenia Gongora et Thérèse de Hemptinne, un étudiant japonais, à l'arrière-plan à gauche Javier Barral y Altet.

Thérèse de Hemptinne est professeure émérite à l'université de Gand.

1972 EDINA BOZÓKY

J'AI TOUT FAIT POUR RESTER

«JE NE SUIS PAS ARRIVÉE À POITIERS EN ÉTÉ MAIS EN HIVER, LE 6 DÉCEMBRE 1969. Ce fut un coup de foudre, malgré le froid et l'adversité parce que j'avais une chambre sans chauffage place de la Liberté. La ville avait conservé son caractère médiéval, il y avait des étudiants d'autres pays et des jeunes chercheurs étrangers, tous d'un très haut niveau. J'ai tout fait pour rester.» Grâce à une bourse du gouvernement français, Edina Bozóky avait été envoyée pendant trois mois à Poitiers par son professeur de littérature médiévale à Budapest, János Győry, qui avait été professeur invité au CESCM. De retour en Hongrie, elle se passionne pour les gnostiques et commence à étudier les Manichéens. «Mais quand j'ai vu qu'il fallait maîtriser 17 langues – jusqu'au ouïghour et au chinois – pour travailler sérieusement, j'ai heureusement découvert les Cathares pour lesquels j'ai nourri une passion profonde. Il fallait donc que je revienne en France pour faire ma thèse…» Edina Bozóky est de retour à Poitiers en 1972. La prolongation de son autorisation de sortie de la Hongrie ayant été refusée, elle décide de rester à Poitiers, trouve un travail à la DRAC, ce qui lui permet de suivre les activités du CESCM, d'achever sa thèse en 1977 et d'acquérir la nationalité française en 1979. ***J.-L. T.***

Edina Bozóky est maître de conférences à l'université de Poitiers.

Coll. CESCM

Dans le cloître roman de Nieul-sur-l'Autise, en 1959.

1975 XÉNIA MURATOVA

SENSIBILITÉ ET INTELLIGENCE

QUARANTE ANS SONT PASSÉS DEPUIS LA SESSION DU CESCM DE 1975. Toute une vie. Mais les souvenirs de cet été restent inoubliables et appartiennent pour moi, comme pour plusieurs de mes collègues, aux meilleurs souvenirs de notre jeunesse.
La mémoire extrait, un par un, pêle-mêle, des visages, des conversations, des impressions étonnamment variés : voici Margarita Ruiz Maldonado et moi, nous courons à toute vitesse à travers la vieille ville pour ne pas être en retard aux cours ; voici la première rencontre avec Frank Willaert à côté de la gare, pour aller ensemble au Centre ; voici Alessandro Vitale Brovarone qui nous parle d'abord de son chien, et seulement après cela, de son fils, né il y a un an, et de sa femme Lucetta, qui arrivera après la session, à Paris, et qui m'éblouira (et qui continue à m'éblouir jusqu'à aujourd'hui) par sa beauté sereine ; voici Elisabeth Flury-Herard qui valse avec Dominique Iogna-Prat. Voici Marie-Thèrèse Camus à nous montrer les modillons à copeaux de l'église de Saint-Hilaire et à partager généreusement avec nous ses connaissances. Ou la première rencontre et la première conversation, tellement chaleureuse et amicale, avec le directeur du Centre, Edmond-René Labande, dans son bureau donnant sur le jardin paisible ; voici la réception finale, où M. Labande est touché jusqu'aux larmes par le petit cadeau que lui offrent tous les étudiants, après avoir réuni une petite somme d'argent et l'avoir acheté, après les maintes discussions concernant son choix : c'est un petit porte-monnaie en cuir. Ou le voyage en bus avec Robert Benson, célèbre médiéviste américain et notre professeur, qui, lui aussi, comme nous tous, voit pour la première fois les monuments richissimes du Poitou médiéval. Madame Yvonne Labande dans l'église de Sainte-Radegonde qui commente les chapiteaux, toujours merveilleuse, intelligente, exquise. Une réception à la maison de Jean-Pierre Arrignon, avec des vins extraordinaires. Jean-Yves Tillette, toujours souriant et silencieux. Les vieilles chansons françaises qu'on chante pendant le voyage en bus. Moi, en train de préparer une énorme casserole de sangria pour la soirée d'adieu. Les cours brillants qui nous coupent le souffle de Dominique Poirion, qui deviendra, quelques années plus tard, mon coauteur dans les ouvrages sur *Le Bestiaire médiéval* (1984, 1988). Le 14 juillet nous a surpris en excursion, dans une petite ville du Poitou ; c'était une vraie fête dans le monde joyeux et sincère, où il n'y avait rien de factice, rien d'officiel, et on a dansé jusqu'à l'aube dans une petite auberge. Le temps était exquis et nous permettait de nous réjouir pleinement de la beauté et de la richesse des paysages du Poitou et de ses monuments.
Ce sont des souvenirs heureux de la jeunesse de nous tous, dont nombreux sont devenus des autorités incontestables dans leurs disciplines respectives. L'atmosphère chaleureuse, cordiale et amicale qui s'est créée au Centre de Poitiers était unique. Elle nous a permis de découvrir le monde des médiévistes dans son côté le plus beau et le plus pur, à travers les personnalités très diverses et complexes, certes, pour lesquelles la culture médiévale était une grande passion de leur vie. Ils sont devenus des exemples pour nos vies professionnelles futures.
C'était aussi une occasion extraordinaire, une chance inouïe, dirais-je, de connaître ce qui restait encore de la France savante traditionnelle, avec sa sensibilité et son intelligence, avec son aristocratisme d'esprit. Il semblait que rien ne pouvait détruire sa solidité. On ne pouvait pas imaginer que ce monde merveilleux serait bientôt presque anéanti par la bureaucratie étouffante, par la bureaucratisation de la culture elle-même, par la destruction insensée de ses anciennes valeurs. Il est vrai, toutefois, que chaque génération vit à sa manière des sentiments semblables. Nous, les amis de Poitiers de 1975, sommes restés fidèles à l'enseignement de nos maîtres. Nous avons essayé de le transmettre à nos élèves. Et nous avons tous gardé le don précieux de cet été – l'amitié entre nous, qui dure depuis presque un demi-siècle.

Xénia Muratova a quitté la Russie soviétique en 1970 pour commencer son parcours professionnel à Rome avant de s'établir à Paris.

Coll. X. M.

Coll. M.-T. C.

Xénia Muratova est professeur émérite des universités françaises, présidente du Centre international d'études Pavel Muratov.

En 1975, lors d'une visite à Semur-en-Brionnais, de gauche à droite, Robert L. Benson, Marie-Thérèse Camus, Pierre Bec, Carol Heitz. Pierre Bec, qui fut directeur du CESCM de 1975 à 1981, était très populaire parmi les étudiants et les jeunes chercheurs parce que ce grand spécialiste des troubadours était aussi polyglotte, en langues germaniques et romanes.

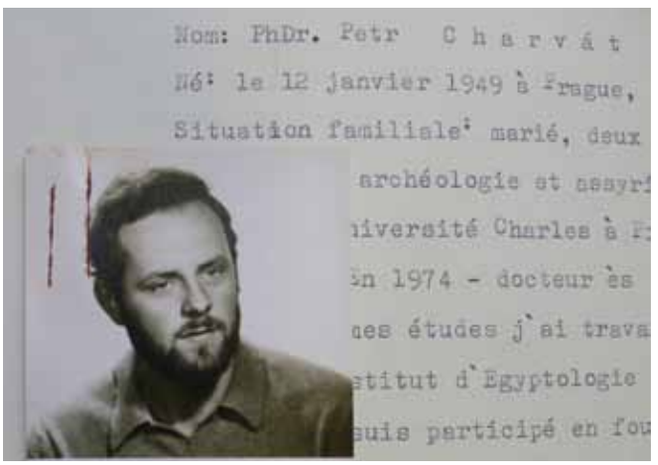
1980 PETR CHARVAT **1983** KATERINA CHARVATOVA

FENÊTRE SUR LE MONDE DE LA LIBERTÉ

POITIERS ÉTAIT TOUT DIFFÉRENT D'UNE QUELCONQUE IDÉE QU'ON POUVAIT SE FAIRE LOIN DE LA FRANCE. Une très belle ville – une ville «discrète», comme on avait l'impression dès le début de notre stage –, un Centre très efficace, où on pouvait régler toutes les nécessités, y compris une bourse de stage, le logement, etc., des professeurs très aimables, des copines et copains de stage très intéressants. Les conférences étaient très variées, mais c'était cela qui nous parut tellement attractif, car ça nous montrait bien l'étendue de la recherche médiéviste, et les possibilités offertes par une coopération interdisciplinaire. De plus, le stage était pour moi une «fenêtre sur le monde» de la liberté et de la démocratie, tellement différent de l'atmosphère suffocante du régime staliniste. Toutes ces impressions ont contribué à ma décision ferme d'envoyer à Poitiers autant de collègues et amis médiévistes que possible. En effet, on a réussi dans cette entreprise, et plusieurs collègues qui ont acquis une notoriété dans les disciplines médiévistes tchèques sont passés par Poitiers pendant les années quatre-vingt du vingtième siècle. Les choses sont différentes maintenant, mais nous croyons fermement que les fonctions académiques, sociales et spirituelles des sessions d'été du CESCM de l'université de Poitiers n'ont nullement perdu leurs valeurs pour les nouvelles générations des médiévistes.

Petr Charvat est membre de l'Académie des sciences de la République tchèque, professeur à l'université de la Bohème de l'Ouest à Pilsen.

Katerina Charvatova est professeure à l'université de la Bohème du Sud dans le Bujovice tchèque.


Nom: PhDr. Petr C h a r v á t
Né: le 12 janvier 1949 à Prague,
Situation familiale: marié, deux
archéologie et assyri
niversité Charles à P
En 1974 - docteur ès
nes études j'ai trava
stitut d'Egyptologie
suis participé en fou

Coll. CESCM

Le dossier de canditature de Petr Charvat conservé au CESCM.

1981 EMMANUEL LAURENTIN

UN ÉTÉ DE GRÂCE

DANS L'HISTOIRE DE LA Ve RÉPUBLIQUE, CETTE PÉRIODE EST DEVENUE «L'ÉTAT DE GRÂCE» : les quelques mois qui ont suivi l'élection de François Mitterrand en mai 1981 sont décrits comme une période où se croisaient les voitures de riches banquiers allant se réfugier en Suisse et les espoirs d'une gauche qui pratiquait la relance et guettait la tenue du franc sur les marchés.

Pour quelques étudiants d'histoire médiévale du CESCM, cet été 1981 fut tout autre. Studieux et léger, marqué par la rencontre, unique à l'époque, avec des étudiants venus du Centre et de l'Est de l'Europe. Car la XXVIIIe session d'été du Centre, qui se tint du 3 au 25 juillet, rassembla avec deux étudiants poitevins, Jean-Jacques Lucas et moi-même, Finlandais, Suédois, Américains, Espagnols, Portugais, Italiens mais surtout Roumains, Tchécoslovaques et Polonais.

Pourquoi surtout ? Parce que depuis l'année précédente nous connaissions par cœur les noms de Walesa et de Michnik et suivions avec intensité ce qui se passait en Pologne après les accords de Gdansk, qui avaient autorisé l'existence d'un syndicat libre, Solidarnosc. Quelques-unes de nos discussions de table, pendant ces trois semaines de session, portèrent, je m'en souviens, sur la situation à l'Est. Je n'avais jamais mis les pieds dans un pays communiste et j'étais curieux de me faire raconter ce qu'y était la vie. Nous ne savions pas encore qu'après le coup d'État de décembre 1981 en Pologne, le CESCM deviendrait un des lieux d'accueil en France d'universitaires quittant leur pays, dont l'historien d'art Piotr Skubiszewski.

Mais il ne faut pourtant pas croire que nous ne parlions que politique. Jean-Jacques Lucas et moi étions heureux d'avoir été choisis pour participer à cet événement qui marquait, à nos yeux, la confiance que nous donnaient nos professeurs, Robert Favreau, Georges Pon, Élisabeth Carpentier et Marie-Thérèse Camus. Nous profitâmes donc des conférences de John Baldwin, qui nous introduisit à la compréhension de la politique sous Philippe Auguste, de Gilbert Dagron, qui nous régala de son Constantinople imaginaire entre histoire et folklore, ou de l'éblouissant Charles Mela, qui me surprit en mêlant roman arthurien et psychanalyse. Il faut dire que l'*Excalibur* de John Boorman venait à peine d'être montré à Cannes et que nous débattions, entre les conférences, de sa qualité ou non de «film pompier».

Coll. M.-T.C.

Marie-Thérèse Camus et Emmanuel Laurentin en 1981 et, page de droite, à Charroux en compagnie de Jenny et John Baldwin.

1985 MARIANNE SÁGHY

CHAPEAU, CHAPITEAUX !

EN 1984, À L'ÉPOQUE OÙ J'ÉTAIS ÉTUDIANTE À L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST (spécialisation français-histoire) j'ai passé trois mois à Poitiers comme boursière du gouvernement français. J'ai toujours désiré être à Poitiers : toute autre destination en France me semblait inimaginable parce que je voulais être médiéviste. Or Poitiers était alors l'unique centre d'études médiévales – du moins je n'en connaissais pas d'autre. Notre connaissance du monde était maigre. La Hongrie gémissait sous le communisme : tout nous était interdit, y compris les voyages. On ne pouvait se rendre à l'étranger qu'une fois tous les trois ans et pour un mois seulement. Quand j'ai voulu découvrir un peu Poitiers, je n'avais que le *Poitou médiéval* dans l'édition Zodiaque à feuilleter. Je me sentais bien à Poitiers pendant mes trois mois. J'ai suivi les cours de Pierre Bec et de Mlle d'Alverny, je bouquinais à la bibliothèque… C'est là que j'ai pu préparer mon mémoire de licence consacré au traité *De recuperatione Terre Sancte* de Pierre Dubois. J'ai lié de nouvelles amitiés : ma meilleure amie était Paola Navone avec qui on a cherché en vain la statue de Charles Martel à Poitiers et on est souvent allées à Paris. Vers la fin de mon séjour mes parents ont pu venir me voir avec mon copain historien de l'art : on a découvert ensemble les cathédrales et la Normandie. Grâce à Melinda Tóth, un an plus tard, je me suis retrouvée à Poitiers en pleine session d'été. Pour les Hongrois, les sessions d'été étaient synonymes de découverte de magnifiques monuments historiques de la France. C'est pour cette raison que les bourses étaient quasi monopolisées par les historiens de l'art, comme Éva Kovács, Ernő Marosi, Lívia Varga et Melinda Tóth. J'étais la première boursière hongroise qui n'était pas historienne de l'art. La session était merveilleuse : bonne atmosphère, plein d'étudiants, l'Europe de l'Est représentée par les étudiants tchèques, hongrois, polonais. Je me suis fait deux excellentes amies – Silvia Emanuele de Palerme et Amina Chenik de Tunisie. Ce sont elles qui m'ont donné le *Nom de la Rose* d'Umberto Eco, dont le nom m'était alors inconnu… Le livre était censé être mon cadeau de mariage prévu pour le mois d'août la même année.
Les conférences étaient exceptionnelles : Piotr Szkubiszewski, Robert Favreau, Marie-Thérèse Camus pour ne mentionner que quelques noms. Que c'était bien d'être ensemble pendant 22 jours à visiter les monuments, sans oublier les pique-niques ! On avait bien besoin de ces trois semaines. C'était une période de formation pour nous tous. On a beaucoup évolué, beaucoup appris et assimilé. Quelques amitiés tiennent toujours : je reste toujours en contact avec Silvia et avec Jane Carne. Le voyage durait une semaine en passant par Fontevraud, Cahors, Saint-Savin, Souillac, Saintes, Civaux, La Rochelle. Tout était beau, tout était inspirant, cependant le plus "inspirateur" était le bel enthousiasme de Piotr Szkubiszewski capable de s'émerveiller devant chaque chapiteau et d'en parler à l'infini. Moi-même enseignante et organisatrice d'une université d'été ces jours-ci, je repense souvent aux sessions de Poitiers.
L'université de l'Europe centrale (CEU) se vante d'un département d'études médiévales, organisé selon le modèle américain, mais pas si étranger de celui du CESCM. Chez nous aussi, le travail de terrain a une importance fondamentale : un voyage d'étude axé sur les monuments, les villes et les régions. Mais ce sont les étudiants qui doivent préparer la présentation ! Notre département a récemment élargi la formation en offrant une spécialisation en patrimoine qui puise pas mal à l'expérience poitevine. Mon mariage finalement n'a pas eu lieu, alors que ce qui reste c'est l'inoubliable atmosphère de liberté et le riche savoir que nous avons acquis à Poitiers. Chapeau, chapiteaux !
Chapeau, session d'été !

Coll. M.S.

Benoît Decron et Marianne Sághi lors de la visite de Saint-Savin en 1985.

Coll. M.-T.C.

Dans cet été de grâce, il me reste un souvenir lumineux : l'arrivée pour sa conférence d'Arturo Quintavalle, impeccable dans son blazer bleu marine. Il était suivi de quatre jeunes étudiantes-assistantes italiennes. Leur classe commune rompait avec mon laisser-aller de l'époque et montrait qu'on pouvait allier élégance vestimentaire et haute tenue de la pensée.

Marianne Sághy est professeure associée à l'université de l'Europe centrale en Hongrie.

RÉUNIR LES DISCIPLINES LES PLUS VARIÉES

GEORGES PON CITE GASTON BERGER, le directeur de l'Enseignement supérieur au ministère, dans le livre édité pour le 50e anniversaire du CESCM (Brepols, 2003).
En octobre 1953, il propose aux fondateurs, Edmond-René Labande et René Crozet, d'organiser un «stage d'études de cinq à six semaines concernant la civilisation médiévale. Très nécessaire surtout aux étudiants étrangers. On y viendrait suivre l'enseignement des spécialistes de renom international, chacun concentré en quelques leçons seulement.
Le choix d'auditeurs qualifiés, en nombre restreint, serait opéré [...] sur dossiers. Bien entendu, tout en réservant une place éminente à l'histoire de l'art, il faudrait prévoir de réunir à côté d'elle les disciplines les plus variées: philosophie, histoire des idées, histoire sociale, musicologie, littérature… Messieurs, voilà ce que je veux, faites-le.»

Emmanuel Laurentin est producteur de l'émission quotidienne «La Fabrique de l'Histoire» sur France Culture.

1991 IVAN BILIARSKY

L'ÉCOLE DE POITIERS

À LA FIN DE L'ÉTÉ DE 1991 JE DEVAIS CHOISIR ENTRE DEUX OPTIONS : aller à Poitiers pour les cours de l'*école d'été* organisée par le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale ou aller à Moscou pour participer au XVIIIe congrès des études byzantines. Je n'ai pas hésité longtemps : j'ai choisi Poitiers et je ne l'ai pas regretté. Non pas parce qu'à Moscou il y avait eu un coup d'État contre les réformateurs du régime, organisé par les communistes durs. Tout au contraire, ma présence pouvait me fournir une expérience intéressante. Mon choix était basé sur les avantages professionnels et personnels que l'école à Poitiers m'a offerts.
C'était mon premier voyage à l'étranger en tant que chercheur. Ce séjour m'a ouvert les yeux sur le monde qui, jusqu'alors, était clos pour nous. L'école mêlait des conférences purement académiques, par des médiévistes célèbres, et de nombreuses visites des monuments de l'art roman en Poitou (un vrai trésor) ainsi qu'une grande excursion de quelques jours. Je n'oublierai jamais les conférences du professeur Robert Favreau ni la visite à Troyes ou bien celle à Saint-Benoît-sur-Loire. Cette brève période d'une vingtaine de jours m'a marqué pour toute la vie et pas seulement par l'expérience académique. Nous avons créé une communauté collégiale et amicale ce qui sans doute devrait être un des buts de l'école. Nous étions jeunes collègues des différentes parties de l'Europe libre et de l'Europe qui venait de rejeter le totalitarisme. L'esprit de la liberté et de l'espoir dominait nos discussions, nos projets, nos rêves pour l'avenir. Malheureusement, j'ai perdu mes contacts avec la plupart des collègues. Durant des années j'ai échangé des salutations pour les fêtes avec les deux Japonais – Akemi et Kôji – mais je n'ai plus des nouvelles d'eux depuis longtemps. Il y a des années, j'ai rencontré Etele, le collègue et ami de Hongrie, qui est venu à Sofia avec une exposition sur l'empereur Sigismond de Luxembourg. Les autres ont suivi leurs chemins… Malheureusement, je ne suis plus allé à Poitiers ensuite bien que j'étais souvent pas loin. J'ai une très bonne collaboration avec l'université de La Rochelle qui a commencé vers le milieu des années 1990 quand j'ai participé aux colloques organisés par le professeur Jacques Bouineau, un historien du droit remarquable. Depuis quelques années je suis membre ordinaire du Centre d'études internationales sur la Romanité (CEIR) de l'université de La Rochelle où je suis invité au moins une fois par an. Évidemment, il n'y a pas de coïncidences aléatoires et tout est entre les mains de Dieu. C'est ce qui me donne l'espoir que je vais revenir un jour à Poitiers, au moins pour quelques heures…

P. S. Quand j'étais en train de préparer ce petit texte un message de la part de Kôji Watanabe m'est arrivé. Il m'a trouvé sur Internet, incité par votre invitation de préparer un texte pour la même célébration de l'anniversaire du Centre. Voilà que, grâce à votre initiative, les portes vers les anciens amis sont déjà rouvertes. Nous ne pouvons que vous remercier.

Ivan Biliarsky est professeur à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de Bulgarie.

Coll. M.-T. C.

En 1991, ce témoignage d'une fête entre étudiants envoyé par Solange Michon à Marie-Thérèse Camus en la remerciant pour «ce stage inoubliable».

1991 KÔJI WATANABE

60 ANS, 2e NAISSANCE

À CETTE ÉPOQUE, JE PRÉPARAIS MA THÈSE SUR CHRÉTIEN DE TROYES À L'UNIVERSITÉ DE NAGOYA AU JAPON, sous la direction d'un éminent médiéviste, Eizo Kamizawa. Alors c'est lui qui m'a gentiment conseillé de participer à ce stage qui avait déjà une très longue tradition.
C'était mon tout premier séjour en France et je me rappelle ces trois semaines de stage à Poitiers comme si c'était hier. Il y avait 32 stagiaires dont la plupart venaient d'Europe. Le directeur Robert Favreau et tous ses collègues nous ont chaleureusement accueillis. Parmi une série de conférences organisées par le Centre, celles de David Hult ont surtout été très utiles pour moi puisqu'il a choisi les romans de Chrétien de Troyes afin de parler de «philologie et critique littéraire».
Je me souviens également très bien de l'excursion de trois jours : elle nous a fait découvrir plusieurs villes (Troyes, Sens, Auxerre, Bourges, etc.) avec leurs églises principales. Il y avait également plusieurs visites guidées pour apprécier le patrimoine de Poitiers (Notre-Dame-la-Grande, baptistère, Saint-Hilaire-le-Grand, etc.). Tout cela était une belle initiation à l'histoire de l'art médiéval pour tous les stagiaires. En fait, la plupart d'entre nous étions logés à la cité universitaire Roche-d'Argent et cela nous a d'ailleurs permis de sympathiser immédiatement.
L'accueil du Centre a été parfait et toujours convivial. Ma gratitude s'adresse tout particulièrement à Pierre-Marie Joris pour son aide en bien des circonstances. C'est grâce à lui que j'ai pu me documenter sur Chrétien de Troyes à la bibliothèque du Centre. Ce fut donc un moment fort agréable lorsque j'ai eu l'occasion de le revoir en juin 2009 lors d'un colloque arthurien qui a eu lieu justement au CESCM : nos retrouvailles ont eu lieu dans la même salle du Centre que celle où j'avais suivi une série de conférences en septembre 1991.
Je tiens sincèrement à féliciter le CESCM pour ce 60e anniversaire. Je souhaite que cette réussite dure encore longtemps pour former des jeunes médiévistes comme je l'étais autrefois. Or, pour nous Japonais, 60 ans n'est pas du tout un âge anodin. Nous considérons l'âge de 60 ans comme un moment charnière très important correspondant au retour à l'année de naissance. D'où la coutume d'offrir un gilet rouge qui symbolise une deuxième naissance.

Kôji Watanabe est professeur à l'université Chuo au Japon.

Marina Montesano, aujourd'hui professeure à l'université de Messine, Ivan Biliarsky et Kôji Watanabe.

Coll. K. W.

1995 THOMAS GERGEN

APPROCHE TRÈS OUVERTE DU MOYEN ÂGE

IL Y A PRESQUE VINGT ANS J'AI ÉTÉ STAGIAIRE À LA SESSION, EN SEPTEMBRE, PENDANT TROIS SEMAINES. L'année universitaire précédente, j'avais passé une maîtrise en droit à la faculté de droit et des sciences sociales de Poitiers. À cette époque, j'étais très intéressé par l'histoire médiévale et, un jour, en me promenant dans les rues de Poitiers, j'ai découvert le CESCM, lieu que j'ai choisi pour faire des recherches sur mon sujet de thèse en histoire du droit, thèse traitant d'un sujet fief de la région Poitou-Charentes, les conciles ecclésiastiques de Charroux (989) et de Poitiers (1000-1014), et de tout le mouvement de la paix de Dieu en France et en Allemagne.
Et en 1995, j'ai eu de la chance car Dominique Barthélemy, un auteur clé de l'an mil et de la paix de Dieu, nous a fait cours. Outre mes recherches de la thèse que j'ai approfondies dans mon DEA en 1998-1999 où je suis rentré à Poitiers, le stage de 1995 m'a apporté une approche très ouverte du Moyen Âge sur le plan de l'histoire générale, de l'archéologie, de l'histoire de l'art et de la littérature, et de la musique, vue d'ensemble dont j'ai beaucoup profité en tant que chercheur et futur enseignant en histoire du droit et en droit en général. Le CESCM et ses professeurs m'ont toujours renforcé dans mes efforts de chercheur et d'enseignant. Le stage de 1995 était donc le début d'un long contact avec Poitiers, contact amical avec des étudiants d'il y a vingt ans qui sont aussi restés dans la filière universitaire.

Thomas Gergen est professeur des universités auprès de l'European university for economics and management (eufom Luxembourg) en droit civil international et comparé, directeur de la section Biens économiques immatériels et droit de la propriété intellectuelle, et professeur en histoire du droit auprès de l'université de la Sarre.

Jean-Pierre Brouard - CESCM

En 2014 à Poitiers, les stagiaires de huit nationalités ont visité avec des professeurs, ici Claude Andrault-Schmitt, Notre-Dame-la-Grande, le palais des comtes de Poitou et ducs d'Aquitaine, le baptistère Saint-Jean, puis ils sont allés à Chinon, Fontevraud et Saint-Savin.

1997 ISABEL RUIZ DE LA PEÑA GONZÁLEZ

RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE

EN SEPTEMBRE 1997, J'AI ASSISTÉ EN TANT QU'ÉTUDIANTE À LA SESSION D'ÉTÉ DU CESCM DE POITIERS. Depuis lors, les liens avec la ville et les quelques personnes dont j'ai eu la chance de faire la connaissance et de revoir ultérieurement sont étroits et je pense que toute ma vie je maintiendrai ces liens avec Poitiers et les magnifiques souvenirs que je garde de cette étape des débuts de ma formation académique en tant que médiéviste et enseignante universitaire.
L'atmosphère scientifique riche et internationale que l'on respirait lors de cette session du prestigieux CESCM fut pour moi la découverte merveilleuse de la méthode d'étude interdisciplinaire dans la recherche sur le Moyen Âge. J'étais alors récemment licenciée en histoire de l'art, titulaire d'une bourse pré-doctorale de l'université d'Oviedo et je commençais une thèse sur l'architecture et la sculpture médiévale de l'est des Asturies. Le programme des conférences prévues aurait pu paraître peu bénéfique. Cependant, c'est tout le contraire puisque ce que j'allais y apprendre n'était pas des concepts ou des contenus sur la poésie des troubadours (R. Antonelli), l'habillement médiéval (F. Pipponier), le cycle de Guillaume (N. Andrieux-Reix), ou les églises arméniennes du Haut Moyen Âge (J.-P. Mahé). Ce que ces conférences et surtout les débats m'ont appris, ce fut une méthode de recherche interdisciplinaire et plurielle, qui guide depuis lors mes travaux scientifiques.
Mais les sessions intenses de l'hôtel Berthelot furent complétées par des journées de visites de certains des plus importants sites médiévaux de Poitiers et du Poitou-Charentes. Cette expérience partagée avec le groupe d'étudiants français, italiens, allemands, polonais ou japonais avec lesquels je me suis retrouvée restera toujours vivante dans ma mémoire à cause des bons moments que nous avons passés sous un soleil presque automnal, des photographies et de la complicité que nous avons développée dans un amalgame de langues des plus variées ou dans un français tout sauf académique.
Les souvenirs sont également liés à la résidence étudiante Roche-d'Argent où étaient logés les étudiants inscrits à la session, dont la localisation nous obligeait à monter chaque matin la pente prononcée qui mène à la partie haute de la ville pour atteindre le CESCM. Nous y avons passé de très bons moments autour de la table de la cuisine partageant de longues conversations et pendant plusieurs années nous avons maintenu un contact étroit.
Je ne voudrais pas terminer cette évocation sans mentionner avec une tendresse particulière le professeur Marie-Thérèse Camus, car c'est lors de cette session qu'a débuté une relation étroite qui dépasse l'académique. L'aide que cette grande chercheuse et éminente personne m'a apportée au début de ma carrière l'a menée à *marrainer* plusieurs de mes séjours de recherche au CESCM en 1997, 1998, 2001 et 2002, et à faire partie de mon jury de thèse. À sa demande, j'ai donné un séminaire sur l'art préroman asturien dans la salle Crozet et j'ai pu me plonger de longues heures dans les fantastiques bibliothèque et photothèque de cette prestigieuse institution.
Depuis plusieurs années, mes liens avec Poitiers et son université sont toujours vivants grâce à mes responsabilités de coordinatrice académique d'un accord Erasmus pour l'échange d'étudiants en histoire de l'art entre Oviedo et Poitiers. J'espère que mes étudiants reviennent à la fin de leur séjour la valise pleine de souvenirs aussi gratifiants que ceux que j'ai évoqués dans ces lignes.

Isabel Ruiz de la Peña González est professeure d'histoire de l'art à l'université d'Oviedo.

2001 ANNA TRUMBORE JONES

VRAIMENT CHEZ MOI

EN JUIN ET JUILLET 2001, JE PASSAI DEUX SEMAINES À POITIERS POUR ASSISTER À LA SESSION D'ÉTÉ DU CESCM. Doctorante à Columbia University (New York), j'avais déjà décidé de suivre l'année scolaire 2001-2002 à Poitiers (grâce à une bourse Chateaubriand du gouvernement français) pour faire mes recherches dans les archives du Sud-Ouest. En préparant mon dossier pour la bourse, j'ai pris contact avec Martin Aurell du CESCM, qui a consenti à me servir de conseiller pendant l'année scolaire. C'est lui qui a suggéré que j'assiste à la session d'été, pour le contenu de la session (bien sûr) mais aussi pour être à l'aise à Poitiers et au CESCM ; ainsi, dès mon retour en septembre, je serai prête à commencer mon travail aux archives. Les deux semaines se sont très bien passées. J'ai fait la connaissance de M. Aurell, Mlle Treffort, M. Palazzo, et aussi de Janet Nelson, qui m'aidait beaucoup sur quelques aspects de ma thèse. Le groupe des étudiants était aussi très amical. J'ai passé la fête de Thanksgiving en novembre 2001 à Lyon avec une de mes amies de la session ! J'ai de très bons souvenirs aussi des voyages, surtout à Bourges et à Saint-Savin.
Finalement, M. Aurell avait raison : je me suis sentie vraiment chez moi à Poitiers à la fin des deux semaines. Et c'était même plus précieux que prévu : j'ai pris mon avion de New York à Paris le 10 septembre et je suis arrivée en France le 11 septembre 2001 ! Être Américaine et New-Yorkaise à ce moment-là était vraiment difficile et triste, mais le fait d'avoir des amis à Poitiers et de m'y sentir chez moi a rendu le moment beaucoup plus facile à vivre.

Anna Trumbore Jones est professeure associée au département d'histoire du Lake Forest College, Illinois, USA.

Peregrini sive pauperes sive divites a liminibus Sancti Jacobi redientes, vel advenientes, omnibus gentibus karitative sunt recipiendi et venerandi. Nam quicumque illos receperit et diligenter hospicio procuraverit, non solum beatum Jacobum, verum etiam ipsum Dominum hospitem habebit.
Liber Sancti Jacobi

Cécile Treffort

2002 VERONICA GRECU

DEUXIÈME FAMILLE

LORSQUE J'AI COMMENCÉ À ÉTUDIER LES LANGUES ÉTRANGÈRES, LE FRANÇAIS ÉTAIT LE PREMIER CHOIX DES ÉLÈVES ROUMAINS. Je me suis donc naturellement tournée vers lui et je suis tombée sous le charme d'une langue que je considère encore la plus expressive de toutes celles que j'aie apprises. Très vite j'ai eu la certitude que je ne pourrais jamais m'en séparer. Je voulais devenir professeur de français pour l'enseigner au collège et au lycée, mais à l'université de Iasi, en première année, j'ai découvert la littérature médiévale. Ce fut comme un envoûtement. Une invitation à une aventure fabuleuse dont je ne pouvais pas encore deviner l'ampleur. L'aventure de ma vie. Je me suis donc engagée sur le chemin «périlleux» des études médiévales, guidée par l'évidence lumineuse que mon bonheur était là.
Ma première rencontre avec Poitiers et le CESCM remonte à 2002. Une bourse offerte par la Région Poitou-Charentes m'a permis de suivre les cours du master en civilisation médiévale. Je ne savais pas alors que j'allais y revenir chaque année, d'abord pour rédiger une thèse de doctorat et participer aux semaines d'études médiévales, ensuite pour poursuivre mes recherches, éprouvant chaque fois le sentiment de retrouver une deuxième famille… médiévale. C'est à la faveur de cette première année d'études au CESCM que j'ai eu le plaisir de connaître les professeurs rattachés au Centre : Cécile Treffort, Claudio Galderisi, Martin Aurell, dont les conseils m'ont été précieux. Pierre-Marie Joris, auquel je dois beaucoup, surtout mon heureuse rencontre avec *Ipomédon*, le célèbre roman de Hue de Rothelande, qui a changé ma vie en me donnant le goût des études sur le déguisement et les mystificateurs. Stephen Morrison, qui a encouragé mes recherches dans le domaine des études comparatistes et m'a offert le modèle du professeur que j'espère devenir un jour. C'est lui qui m'a suggéré de participer aux semaines d'études médiévales. Je connaissais l'importance de ces conférences pour ma formation de jeune médiéviste, mais je ne soupçonnais pas alors qu'au-delà de l'acquis scientifique inégalable dans le domaine des études médiévales, ces deux semaines, conçues pour privilégier le dialogue des participants, allaient me donner des amis pour la vie.

Veronica Grecu enseigne à l'université de Bacau en Roumanie.

2007 TANCREDI BELLA

OÙ TOUT A COMMENCÉ

LA SESSION D'ÉTÉ 2007 A ÉTÉ POUR MOI LA PREMIÈRE OCCASION DE RENCONTRE AVEC LA RÉALITÉ EXTRAORDINAIRE DU CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE CIVILISATION MÉDIÉVALE. J'ai une mémoire vivante et nette de deux semaines et le souvenir des circonstances est toujours fort : j'étais un étudiant de doctorat, à la recherche d'expériences de formations scientifiques à l'étranger, qui pourraient enrichir mon curriculum, ouvrir de nouveaux horizons, compléter mon éducation d'historien de l'art médiéval.
Tout d'abord, je me souviens avec un grand plaisir de l'atmosphère de partage, simple et spontanée, qui a été établie avec les stagiaires, en particulier avec le grand groupe des Espagnols, sympathiques et animés. J'ai connu à ce moment-là les collègues et amis Sébastien Biay (université de Poitiers) et Fabio Scirea (université de Milan).
Je me souviens aussi clairement que je suis entré en relation avec le professeur Julian Gardner (Université Warwick), avec qui je suis resté en contact, et avec d'autres professeurs de Poitiers, avec qui j'ai eu une fréquentation assidue, qui dure depuis 2007, et avec lesquels on a établi une connexion professionnelle et d'amitié, vraie et sympathique : je pense à Claude Andrault-Schmitt, à Marcello Angheben, auxquels je suis reconnaissant de l'accueil que j'ai toujours reçu, ainsi que la directrice Cécile Treffort. L'expérience a été tellement convaincante pour moi que je l'ai répétée les six années suivantes : je n'ai jamais manqué une session jusqu'en 2013.
J'ai été enthousiasmé par l'interdisciplinarité (souvent manquante dans l'académie italienne), la mise des compétences au service des disciplines voisines, un amour partagé pour la connaissance et surtout le désir d'une vraie communauté de chercheurs, qui transcendent les barrières géographiques ou disciplinaires. Et cela était bien visible, par exemple, dans le cadre des excursions guidées dans les sites archéologiques, les monuments médiévaux et les villes historiques.
Dans ce lointain juin 2007, je ne savais pas encore que mon expérience professionnelle de chercheur universitaire aurait été donc si profondément liée au CESCM de Poitiers, où j'ai profité plus tard de deux bourses post-doctorales, jusqu'à devenir un chercheur étranger associé aux activités de recherche du CESCM, depuis 2012. Bref, je dois beaucoup à ce Centre. Où tout a commencé.

Tancredi Bella est chercheur en histoire de l'art à l'université de Catane.

Cécile Treffort

Pique-nique à Saintes dans la cour de l'abbaye aux Dames en 2013 avec, au premier plan, Tancredi Bella. Ce jour-là, les stagiaires ont aussi visité l'église Saint-Eutrope, Taillebourg, Aulnay-de-Saintonge et Melle.

2010 STEVEN ISAAC

POITIERS, CET AIMANT MÉDIÉVAL

À L'ÉPOQUE, J'AI CRU AVOIR TROUVÉ POITIERS ET LE CESCM PAR UN HEUREUX HASARD. Depuis lors, je me suis rendu compte que, grâce aux nombreuses ressources à la fois sur le plan humain et matériel, Poitiers, cet aimant médiéval, m'attirait déjà depuis bien longtemps. Après avoir fait la connaissance de représentants du CESCM comme Martin Aurell et Nicolas Prouteau aux États-Unis et au Royaume-Uni, je me suis décidé : il fallait que je continue mes recherches dans leur coin du monde. Soutenu en 2010 par une bourse Fulbright, je suis arrivé et j'ai trouvé immédiatement un accueil chaleureux.
Claudio Galderisi a demandé que je me présente au conseil de labo, et grâce à cette politesse, j'ai découvert que j'étais entré dans une vraie équipe de recherche. Moins d'une semaine après, j'ai assisté à un colloque de castellologues. Et les invitations ont continué : l'héraldique, l'épigraphie, la liturgie, et plus. Tout cela pendant que je me noyais volontiers au milieu des cartulaires pour mon projet sur l'expérience urbaine d'être assiégé au XIIe siècle. Je me souviens toujours, dans l'ancienne disposition des salles et des cartulaires, les photographies des professeurs Labande et Crozet. Chaque jour, les yeux me défiaient : pourrais-je atteindre la même qualité que les générations antérieures ? Par leur «présence» continuelle, j'ai eu le sentiment d'appartenir à une tradition forte. Quotidiennement, avec les conversations de couloirs, les échanges d'avis dans la cour de l'hôtel Berthelot, et les partages d'information «trouvée pour vous», la collégialité des membres du CESCM a renforcé cette idée.
Pour un médiéviste américain, l'encouragement et les challenges offerts par mes nouveaux collègues européens m'ont fait meilleur historien. Depuis 2010, j'ai eu la chance de retourner chaque été à Poitiers. Beaucoup de changements ont eu lieu, comme tous les fidèles le savent bien. Mais au moment de marquer la 60e itération des semaines d'études médiévales, il faut que je note une constante : la transmission habile par les chercheurs du CESCM de leur expertise, leur passion et leur discipline aux stagiaires. Je l'observe chaque année. C'est une chose à la fois merveilleuse et ordinaire. Et ainsi, bien faite.

Coll. S. I.

Steven Isaac au château de Mauzun en 2012 lors d'excursions de l'équipe de castellologie en Auvergne.

Steven Isaac est professeur à Longwood University, Virginie, USA.

2009 BLANCA ANGELES

AVENTURE CAPTIVANTE

Sébastien Laval

EN FÉVRIER 2008 À L'UNIVERSITÉ DE MEXICO, je pus rencontrer le Dr Martin Ríos, historien et ancien stagiaire des semaines médiévales. Lui exprimant mon désir de poursuivre mes études sur cette période, il me conseilla sur l'instant les sessions d'été du CESCM. Ce fut en 2009 que je compris son enthousiasme, et ce fut là mon premier événement consacré au Moyen Âge. Évidemment ! J'écoutais chaque conférence, je voulais tout voir, tout apprendre. D'origine mexicaine, habituée aux pyramides précolombiennes et aux bâtiments postérieurs au XVIe siècle, à mes yeux l'époque médiévale se démontra être tout aussi exotique qu'un nouveau monde comme le mien put l'être pour les Européens. Je ne pourrai jamais oublier quand mon regard se posa sur l'église Notre-Dame-la-Grande, il me fallut une dizaine de minutes pour sortir de cette envoûtante contemplation de la façade. Les sessions d'été, à l'instar des romans arthuriens, sont pour le stagiaire une aventure captivante qui peut changer une vie…

Blanca Angeles est doctorante en philologie anglaise, sous la direction de Stephen Morrison, à l'université de Poitiers.

2014 MARCELLA LOPES GUIMARÃES

UNE BIBLIOTHÈQUE PLEINE D'ÉMOTIONS

RACONTER UNE EXPÉRIENCE, C'EST L'ORGANISER POUR SOI-MÊME, c'est la retravailler selon une logique narrative (Ricœur m'inspire…), mais faire paraître le rapport implique de partager le vécu et son interprétation avec d'autres personnes intéressées, c'est-à-dire avec le lecteur. Du 25 mai au 28 juin 2014, j'ai vécu de nombreuses expériences académiques, institutionnelles et personnelles très importantes pour moi en tant que professeur invité à l'université de Poitiers, auprès du CESCM.

Les relations entre le Nemed (Núcleo de Estudos Mediterrânicos), mon laboratoire de recherche à UFPR (université fédérale du Paraná) au Brésil, et le CESCM existent depuis 2010, quand mes collègues Fátima Regina Fernandes et Renan Frighetto ont été invités à participer aux semaines d'études médiévales par le professeur Stéphane Boissellier. De 2010 à aujourd'hui, notre travail est fructueux, avec de nombreux voyages et des publications. Mon séjour à Poitiers a été un nouveau chapitre dans les relations académiques entre nos laboratoires de recherche. Cette expérience a également favorisé le rapprochement de nos institutions, qui ont renouvelé un accord à la fin de 2014. Cet accord peut favoriser la mobilité des enseignants-chercheurs et des étudiants.

Pendant mon séjour, j'ai réalisé trois activités : j'ai collaboré à la traduction de la *Chronique de D. Ferdinand* (écrite par le chroniqueur portugais Fernão Lopes), projet dirigé par Stéphane Boissellier ; j'ai participé activement aux débats des semaines d'études médiévales, pendant lesquelles j'ai assuré un atelier consacré aux sources littéraires galégo-portugaises. De plus, j'ai pu accompagner le groupe de collègues et d'étudiants dans les visites à Chinon, Fontevraud et Saint-Savin. Cependant, j'aimerais souligner l'expérience de visiter les archives, c'est-à-dire les archives du CESCM, celles de la médiathèque François-Mitterrand et les archives municipales de Poitiers. Aujourd'hui, bien qu'éloigné des archives, un médiéviste peut faire sa recherche avec les excellentes éditions papier et avec les sources numérisées, par contre l'expérience d'être face à la matérialité des documents est inoubliable.

Il n'est pas commun, étant loin de sa famille et de ses proches, et vivant intensément une autre culture, de se sentir à l'aise, comme parmi ses amis… Eh bien, au fil du temps, j'ai toujours été avec des amis et je m'en suis même fait de nouveaux, des personnes admirables, qui sont dans mon cœur et dans ma bibliothèque. Qu'il est agréable d'avoir une bibliothèque pleine d'émotions ! Je remercie surtout mon ami Stéphane Boissellier et sa famille qui m'ont accueillie à bras ouverts chez eux ; l'ami Charles Garcia, de son zèle et de sa disponibilité, et Cécile Treffort, de son amitié et de son soutien. Je n'oublie pas qu'elle m'a suggéré d'examiner les rouleaux des morts, comme source possible dans le cadre de mes propres recherches sur la circulation d'information dans l'Occident médiéval. Je tiens à souligner

Marcella Lopes Guimarães et Cécile Treffort.

le bonheur d'avoir vécu avec l'excellente Claude Andrault-Schmitt, avec la joie de Marcello Angheben, avec la courtoisie de Stephen Morrison et la sympathie de Vanessa Ernst-Maillet et Catherine Girault. Il m'est également impossible d'oublier la performance des élèves dirigés par Pierre-Marie Joris auprès du tombeau d'Aliénor, à Fontevraud…

Marcella Lopes Guimarães est professeure d'histoire du Moyen Âge à l'université fédérale du Paraná, au Brésil, membre du laboratoire Nemed.

2014 MOON SUNG-WOOK

COMME DANS UN LABYRINTHE

MON SÉJOUR À POITIERS, DE JANVIER À JUILLET 2014, AVAIT SURTOUT UNE RAISON PRATIQUE ET BANALE : accepté à l'université de Paris IV pour une thèse, j'avais besoin d'améliorer mon français avant d'entamer mes études doctorales. Bien entendu, si cette raison avait été la seule, j'aurais pu aller n'importe où, à condition qu'il y ait une université qui offre le cursus du FLE. Mais je voulais profiter autant que possible de ce temps limité, et quand on est comme moi étudiant de la littérature médiévale, comment pourrait-on imaginer un séjour meilleur qu'à Poitiers, avec son histoire, ses monuments et son université qui est justement célèbre pour ses recherches médiévales ? Comme pour confirmer cette présomption, s'y est ajoutée une heureuse coïncidence dès notre arrivée : la résidence où je venais m'installer avec ma femme se trouvait sur la rue de Guillaume VII le Troubadour. Quel honneur !
C'est Pierre-Marie Joris, dont j'avais assisté à un cours, qui m'a informé des semaines d'études médiévales et m'a invité à y participer. Il faut d'abord reconnaître que les études médiévales ne sont pas très à la mode, surtout dans un pays très lointain, à la fois géographiquement et culturellement, tel que la Corée du Sud, mon pays d'origine. Par conséquent, qu'on soit avec une trentaine ou quarantaine de camarades unanimement passionnés par cette époque qui est toujours réputée, hélas, «ténébreuse», cela ne peut pas ne pas avoir quelque chose d'émouvant et de stimulant. D'un autre côté, il y avait aussi un nombre de guides érudits prêts à éclaircir sous nos yeux ce Moyen Âge, ce qui procurait une autre stimulation. Personnellement, je ne prétends pas avoir pu comprendre toutes les conférences qui couvraient un très vaste univers : histoire, histoire de l'art, archéologie, littérature, musicologie... et ce pour les mille ans de l'histoire ! Chaque moment était donc un moment de découverte, découverte d'abord de mon ignorance. Mais il s'agissait aussi de celle de la voie à suivre pour arriver à une connaissance. On était effrayé comme dans un labyrinthe, mais on n'était pas désespéré, car on venait de recevoir un morceau de carte. Et entre ces séances sérieuses, on insérait des visites qui nous faisaient explorer à loisir la présence du temps passé, qui était une séduction irrésistible faisant rester dans ce labyrinthe, malgré toute crainte et toute peine.

Cécile Treffort

Moon Sung-Wook est doctorant en études médiévales à l'université de Paris IV.

Cécile Treffort

Sébastien Laval

Ci-dessus, performance des étudiants de Pierre-Marie Joris à Fontevraud ; Moon Sung-Wook lors d'une visite avec Nicolas Prouteau. Ci-contre, Rafca Nasr dans Notre-Dame-la-Grande.

2014 RAFCA NASR

PARTAGER DES IDÉES

AU LIBAN, RAFCA NASR A PARTICIPÉ À LA RESTAURATION DE PEINTURES MÉDIÉVALES avec des équipes italiennes, polonaises, russes, mais c'est Poitiers qu'elle a choisi pour faire sa thèse. Elle étudie l'iconographie de petites églises libanaises, nichées parfois dans des grottes, dont les peintures rupestres remontent aux XIIe et XIIIe siècles. Ses recherches sont dirigées en cotutelle à l'université de Beyrouth par Nada Helou, et à l'université de Poitiers par Marcello Angheben. La relation s'est nouée suite à une mission du CESCM au Liban conduite par Cécile Treffort et à l'obtention d'une bourse de l'Agence universitaire de la francophonie. Pendant six mois au CESCM et une session d'été, Rafca Nasr a trouvé «un cadre idéal pour la recherche tant par la qualité des ressources que par le climat de sympathie». «C'est la vie intellectuelle qui m'attire à Poitiers, dit-elle. Il y a toujours des conférences et des réunions où vous pouvez partager des idées avec des chercheurs.»
Elle apprécie le «charme médiéval» de la ville mais ne comprend pas le dimanche : «C'est désert ici alors que chez nous tout le monde en profite pour sortir dans les rues !» ***J.-L. T.***

Rafca Nasr est doctorante en histoire de l'art, universités de Poitiers et Beyrouth.

60 ANS DE TRANSMISSION JOYEUSE ET UN PARI SUR L'AVENIR

APPARTENANT À UNE PROMOTION DU DÉBUT DES ANNÉES 1970, JE POURRAIS ÊTRE NOSTALGIQUE : on n'a pas tous les jours la chance de recevoir en cadeau la simplicité conviviale de M. et Mme Labande, de danser avec son directeur de recherche au bal annuel des pompiers de Clermont-Ferrand, ou de se lier avec une médiéviste bulgare. Mais je ne peux regarder en arrière, me trouvant au cœur de l'action depuis 1997, tant en raison de la direction du DEA puis du master (diplômes qui intègrent la session) que d'une spécialité qui m'impose naturellement d'organiser, encadrer et animer les excursions et visites.
Bien des options étaient devenues impossibles, depuis la plus triviale (se contenter d'emporter pain, saucissons et bananes est interdit) jusqu'à la plus scientifique (les intervenants hésitaient devant trois «leçons» de 2 h). Se sont ajoutés les coûts pour les étudiants non boursiers, devenus énormes, l'attraction de nouveaux centres européens, l'impossibilité pour les uns et les autres de se ménager une parenthèse de plusieurs semaines en juillet ou en septembre. Le monde change et c'est parfois tant mieux. Regrettons-nous les conséquences de la chute du rideau de fer ? Certes, nous recevons moins d'étudiants d'Europe de l'Est, mais nous avons davantage de relations avec la Russie et surtout l'Amérique latine, où les équipes de médiévistes sont actuellement formidables.
La «session» a donc été organisée depuis 2001 sur des bases financières, pédagogiques et scientifiques nouvelles. Conduite par plusieurs directeurs successifs, et soutenue par le personnel, la mutation n'a pas été facile ; le budget est une question épineuse et le succès n'est jamais acquis. Le rayonnement du CESCM et la qualité de la vie dans la ville de Poitiers restent toutefois des atouts.
Pas de nostalgie, ai-je dit. Mais c'est une grande satisfaction que d'avoir succédé aux fondateurs (comment l'imaginer alors !), ou encore d'entendre un conférencier prolonger de lui-même avec malice sa présentation en proclamant qu'il avait été stagiaire en telle ou telle année.
Ainsi se sont tissés des réseaux, ainsi les anciens continuent-ils à envoyer les jeunes, ainsi ceux-ci peuvent-ils comprendre à la fois l'apport des échanges entre chercheurs de tous niveaux et de toutes disciplines et ce que la notion de transmission a de plus concret et de plus joyeux.

Jean-Pierre Brouard - CESCM

Notre-Dame-la-Grande expliquée par Claude Andrault-Schmitt.

Claude Andrault-Schmitt
professeure d'histoire de l'art responsable des semaines d'études médiévales

LE VÉRITABLE MODÈLE DE L'HÔTEL BERTHELOT

UN PEU PLUS BAS QUE L'HÔTEL FUMÉ, se rencontre un remarquable logis. Au débouché d'un long passage, on découvre selon Léon Palustre «la plus charmante habitation que Poitiers ait vu s'élever à l'époque de la Renaissance. On se croirait presque sur les bords de la Loire, et René Berthelot qui, l'année même où il fut élu maire de Poitiers, c'est-à-dire en 1529, fit commencer la construction, s'est certainement adressé à Tours pour avoir un architecte.» Divers remaniements datant des années 1905-1907 et 1959 n'ont pas altéré l'étroite proximité avec l'architecture du Val de Loire, notamment avec le château de Villandry (1532) et celui d'Azay-le-Rideau, commencé vers 1516. Cette construction de Gilles Berthelot a fait supposer une parenté entre les Berthelot de Poitiers et ceux de Touraine, bien que leurs armoiries soient différentes comme l'avait remarqué Palustre en 1890.

DE BELLES LUCARNES. Se retrouvent les pilastres ornés de losanges et de disques, et la lucarne à fronton en trapèze curviligne enrichi d'un «chapeau de triomphe», autrement dit un blason dans une couronne végétale. La forme trapézoïdale à double courbure du fronton de la lucarne sur cour est la même que toutes les lucarnes de la cour d'Azay. En janvier 1908 les Antiquaires de l'Ouest apprécient pour leur part que Mérieux, le nouveau propriétaire, se soit inspiré de rapprochements avec les châteaux de Blois et Chambord «pour dessiner la balustrade [supprimée en 1959] qui couronne la partie neuve accolée à l'ancien édifice». Sinon reconstruite à neuf, du moins profondément remaniée, cette partie est dépourvue de lucarne. Côté jardin (l'hôtel en possédait originellement un très vaste), les lucarnes ont des frontons demi-circulaires comme au doyenné Saint-Hilaire, bâti pour Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Il s'agit d'une forme venue d'Italie (surtout quand elle abrite une coquille), tandis que le fronton en trapèze curviligne, typiquement français, est apparu semble-t-il au château de Bury, entrepris en 1511.

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Couronnement de la porte de l'hôtel Berthelot à Poitiers, cliché Chevojon (20,9 x 26,6 cm), planche XXV du tome II des *Hôtels & maisons de la Renaissance française*.

LE MODÈLE DE LA FRISE. L'hôtel a aussi conservé une porte qui a bénéficié d'une reproduction au tome II des *Hôtels & maisons de la Renaissance française*, magnifique recueil de trois cents planches en trois volumes avec des notices de Paul Vitry paru vers 1912[1]. La belle taille et la qualité du cliché Chevojon permettent d'apprécier la finesse de sa sculpture, moins érodée il y a un siècle qu'elle ne l'est aujourd'hui. Depuis 1907, Albert Chevojon, «photographe d'art industriel», était à la tête d'une entreprise notamment spécialisée dans l'illustration «pour de nombreux journaux, catalogues, revues d'art et monographies», selon un prospectus publicitaire de la même époque. La porte de

1. Vitry cite p. 8 «*Tours qui s'en va 1912*», ouvrage paru en 1912 sous le titre *Tours qui disparaît*.

L'HÔTEL BERTHELOT EST ACQUIS EN 1956 PAR L'UNIVERSITÉ DE POITIERS POUR Y INSTALLER LE CESCM. André Ursault l'adapte entre 1958 et 1962 à sa nouvelle fonction. Il creuse notamment une cour anglaise, surmontée d'une passerelle d'accès, pour éclairer le niveau inférieur occupé par la photothèque. Les années 2010 voient le complet réaménagement du bâtiment. Déménagements et désamiantage précèdent la pose de micropieux renforçant une dalle de béton capable de supporter des rayonnages mobiles de stockage documentaire. Un escalier fait place à un ascenseur dans une annexe contemporaine dessinée par Virginie Segonne-Debord, architecte du patrimoine à La Rochelle. Inscrites au titre des Monuments historiques en 1928, les façades sur cour sont restaurées pendant l'été 2014, avant le retour de la majorité des services en octobre. Coût total : 2,08 M€, dont 1,2 M€ financés par l'université et 0,88 M€ par l'État.
À l'occasion du cinquantenaire du CESCM, l'hôtel Berthelot a bénéficié d'une solide étude historique par Bénédicte Fillion-Braguet (Brepols, 2003). Outre le CESCM, il abrite désormais le laboratoire Herma (Hellénisation et romanisation dans le monde antique. Identités et phénomènes interculturels) et bientôt le Criham (Centre de recherche interdisciplinaire en histoire, histoire de l'art et musicologie).

Jean-Pierre Brouard - CESCM

TROIS SUR CINQ

L'année 2014 fut faste pour les docteurs du CESCM. Sur cinq postes de maîtres de conférences en France, trois d'entre eux ont été recrutés avec des spécialités très différentes : Mathieu Linlaud en archéologie médiévale à l'université de Paris Ouest Nanterre La Défense (culture matérielle médiévale et archéométrie), Nicolas Prouteau également en archéologie médiévale à l'université de Poitiers (archéologie castrale et circulations techniques) et Pierre Martin en histoire de l'art médiéval à l'université de Grenoble (premiers chevets à déambulatoires et chapelles rayonnantes). Preuve que le CESCM, sa formation et son rayonnement ont le vent en poupe et que les études médiévales, à la suite de ces recrutements, ont encore un bel avenir devant elles...

l'hôtel Berthelot a été comparée à celle d'une demeure située au bout d'un couloir, 25 rue du Marché. Mais ce sont sûrement les portes de l'escalier du château de Bonnivet, détruit après la Révolution, qui ont servi de modèle. Sur une frise conservée au musée de Poitiers, des figures analogues, qui émergent pareillement de rinceaux peuplés d'oiseaux et de petits personnages, portent aussi l'écu aux armes du constructeur, Guillaume Gouffier, qui élève Bonnivet de 1516 à sa disparition en 1525. Une estampe montre d'ailleurs que les portes du château (couronnées de frontons à double courbure) présentaient les mêmes méandres que ceux qui se voient toujours à l'hôtel poitevin, mais non à la maison de la rue du Marché – où les figures ont des pattes. À Bonnivet et à l'hôtel Berthelot les figures en sont dépourvues. Comme l'a si bien montré Jean Guillaume, «la restitution de Bonnivet éclaire d'un jour nouveau la diffusion des formes de la Renaissance dans l'Ouest de la France : des œuvres que l'on pensait jusqu'ici influencées par les châteaux blésois ont eu en fait Bonnivet pour modèle». La révélation de la frise restaurée pour l'exposition mémorable de 2006 (déjà reproduite par Labbé de La Mauvinière en 1908) en est un nouvel exemple.
Reste à éclaircir une énigme. À la Renaissance, le décor français se distingue clairement de la manière italienne contemporaine ; les modèles d'outremonts sont toujours très librement réinterprétés dans des créations originales qui ne procèdent pas, à Bonnivet, de la copie servile de motifs mal compris. En revanche, le décor du château poitevin est étonnamment proche d'un cratère d'argent du trésor d'Hildesheim. On ne s'explique pas comment une frise et le claveau d'un arc de Bonnivet peuvent présenter les mêmes motifs qu'une pièce d'orfèvrerie du Ier siècle trouvée en 1868 en Basse-Saxe : de fins rinceaux peuplés de *putti*, jouant ici avec des tridents, là avec les ancres de l'amiral de Bonnivet, rattachés à des oiseaux affrontés dont la position des corps et des têtes est parfaitement analogue. Nombre de modèles des sculpteurs de la Renaissance sont aujourd'hui perdus ! ***Grégory Vouhé***

Frise du château de Bonnivet (36 x 180 x 10,5 cm).

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Histoire d'une maison passive

Nichée au creux d'un nouveau quartier, celui de la Mérigotte à Poitiers, imposante et pourtant discrètement intégrée au paysage, cette maison n'est pas comme les autres. Elle est née des discussions et des rêves d'une bande de copains, militants convaincus qu'un autre habitat est possible. Visite.

Par **Claire Marquis**

Un bâtiment massif. Comparé aux petits pavillons qui sont sortis de terre depuis une poignée d'années dans le quartier, il impressionne. Ses 485 m² renferment trois T4, trois studios et des espaces communs : une cave, une buanderie, un atelier de menuiserie, une bibliothèque-salle de projection. Benoît Théau et ses copropriétaires, Geneviève et Gérard Brochoire, Danielle et Michel Massé, y vivent depuis l'été 2014, heureux d'avoir pris possession des lieux après deux ans de travaux et dix longues années de préparation ! Dix ans, le temps de concevoir le projet, d'en faire les plans, de trouver les bureaux d'étude, les matériaux, les entreprises compétentes, les éventuelles aides financières...

Un bâtiment passif. Le besoin en énergie est presque inexistant. Point de radiateurs, de chauffage au sol ni même de poêle à bois : grâce à une isolation très étudiée (triple vitrage des fenêtres, isolation en laine de bois et en coton recyclé), la maison est étanche à l'air. Les ponts thermiques ont été éliminés et la ventilation se fait par un ingénieux double flux, qui permet de réchauffer l'air entrant grâce à l'air sortant. En automne, Benoît a relevé une perte de 3 dixièmes de degrés entre la température du jour et celle de la nuit. En plein hiver, quand le froid est intense et que le soleil ne paraît pas suffisamment pour chauffer le bâtiment, la ventilation est capable d'insuffler de l'air chaud. En été, pour éviter la chaleur, la circulation d'air est optimisée et les fenêtres en battant-oscillant laissent passer la fraîcheur nocturne.

Benoît Théau, Danielle et Michel Massé, Geneviève et Gérard Brochoire.

Un bâtiment militant. Partant du constat qu'en Europe, 40 % de la consommation d'énergie vient du secteur du bâtiment[1] et que la précarité énergétique est l'un des gros soucis à venir dans nos sociétés, les concepteurs ont souhaité minimiser l'empreinte écologique de leur logement. Matériau renouvelable et stockant le carbone, le bois a été privilégié pour la structure du bâtiment, pour le bardage et pour une partie de l'isolation. Les murs sont isolés en Métisse, coton recyclé à partir de vêtements, fabriqué en France par des salariés en insertion. L'eau est chauffée par l'énergie solaire et, en complément, lorsque le temps est gris, par une chaudière à granulés. Enfin, à l'intérieur des logements, 21 mètres linéaires de murs inertiels construits en chaux, chanvre et terre argileuse du terrain emmagasinent la chaleur du jour pour la restituer la nuit.

Un bâtiment positif. Non seulement il consomme peu, mais il produit même de l'énergie. Côté sud, le toit est composé de 200 m² de panneaux photovoltaïques, qui généreront 37 000 kW/h par an, l'équivalent de la consommation de dix ménages. Cette électricité, revendue au réseau, rapportera environ 12 000 € de revenus chaque année : de quoi amortir l'investissement en huit ans. Une cuve de 18 m³, située sous la maison, récupère les eaux de pluie. Grâce à une pompe et un surfiltrage, cette eau est réutilisée dans les toilettes, le lave-linge et le jardin. Les deux tiers des besoins en eau sont ainsi couverts. Aucun des éléments du bâtiment n'a été laissé au hasard. Massif, passif, militant et positif. Il fallait bien dix cabinets d'étude,

un architecte chevronné (Jean-Philippe Gautier de L'Atelier du Moulin à Lussac-les-Châteaux) et des copropriétaires déterminés pour arriver à un tel résultat. Réalisateur documentaire, c'est en reportage que Benoît découvre les maisons passives d'Allemagne, à la fin des années 1990. Il s'intéresse au sujet, jusqu'à en faire son projet. Une autre composante lui semble indispensable, également répandue dans les pays nordiques, l'Allemagne et la Suisse : l'aspect collectif. Il n'a pas de mal à convaincre ses acolytes à se lancer dans une démarche d'habitat groupé.

Dans le jardin, trois brouettes semblent tenir conversation. *«Nous nous retrouvons avec beaucoup de choses en triple exemplaires»*, sourit Benoit. Souvenirs de l'ancienne vie de leurs propriétaires, voilà typiquement des objets qui peuvent être partagés. Machine à laver, cuisine d'été avec four à pain, outils de bricolage, bibliothèque ou bien chambre d'amis, la mise en commun semble évidente.

«CE PROJET EST AUSSI UN LABORATOIRE»

Les savoir-faire et les expériences se partagent aussi. Tout comme les services. La plus-value n'est pas seulement économique, par les économies d'échelle qu'elle induit, elle est aussi sociale et grandement conviviale.

Le bardage n'est pas encore fini, quelques cartons jonchent encore le sol de la grande salle commune, mais déjà les prochains projets pointent le bout de leur pioche : une serre horticole va être accolée au bâtiment, les plus jardiniers des copropriétaires aménageront leurs 120 m² de potager, des poules éliront domicile au fond du jardin. Plus surprenant : sous les coursives d'accès aux logements du rez-de-chaussée, des hôtes à nageoires grandiront dans le bassin chauffé par la serre. Il s'agira de tilapias, petits poissons parmi les plus consommés au monde. Chaque étape de la construction a donné lieu à des calculs et à des bilans. Ainsi, l'énergie grise (soit tous les coûts induits indirectement : fabrication des matériaux, transports...), le temps de travail, le coût global, tout a été scrupuleusement détaillé. C'est toujours le cas pour la production d'énergie au jour le jour, les dépenses énergétiques de chaque ménage… *«Ce projet est aussi un laboratoire,* explique Benoît Théau. *Il a été pensé pour être non seulement exemplaire mais aussi reproductible. Pour des bâtiments publics par exemple.»*

Le coût global du bâtiment approche tout de même le million d'euros[2]. Le pari étant que ce fort investissement sera rentabilisé par sa durabilité dans le temps, sa production d'énergie et ses économies de fonctionnement. *«Nous avons acheté beaucoup de matériel directement aux producteurs,* raconte Benoît, *comme les panneaux photovoltaïques ou le triple vitrage, ce qui nous a fait gagner parfois 30 % sur le prix de vente… Pour le linoléum naturel[3] qui revêt les sols de certaines pièces, nous avons pu gagner 50 % sur le prix magasin grâce à l'achat groupé entre tous les logements.»*

Et au-delà des chiffres, après les premiers mois passés entre les murs passifs, quel est le ressenti des habitants ? *«La satisfaction n'est pas quantifiable : le confort, c'est ne pas avoir la sensation des parois froides, c'est la qualité de l'air intérieur, c'est l'isolation phonique… Sans parler du plaisir d'avoir fait un bâtiment tel qu'on le rêvait. Il nous reste à apprendre à vivre dedans, l'apprivoiser, en faire bon usage !»*

La maison passive de la Mérigotte inspire le respect et respire l'harmonie. Triple harmonie du lieu, des habitants et de leurs valeurs communes. ■

1. Source : European Environment Agency.
2. 2 000 euros HT le m² pour la partie passive.
3. Constitué de toile de jute imperméabilisée par application d'huile de lin et de poudre de bois ou de liège.

Bois et paille : l'art et la matière

De gauche à droite, Alexandre Jacq, Louis Eon, Clément Faucher, Eddy Fruchard, Gjis Frima, Stéphane Pilarski, Xavier Lièvre et Virginie Piaud.

L'amour du bois le tenaille depuis longtemps : lycéen, Eddy Fruchard s'essaie à la menuiserie, avant qu'un professeur ne l'oriente vers la charpente. Chez les Compagnons du Devoir, il passe son CAP. Mais le monde du bâtiment, ses montagnes de parpaings et ses enfilades de fermettes ne l'inspirent pas plus que cela. Le jeune homme aime la matière, le bel ouvrage, les charpentes traditionnelles… Le coup de foudre opère, au hasard d'un chantier, lorsqu'il rencontre la paille. Réminiscence de son enfance berrichonne : les champs remplis de bottes – qui finissaient par être brûlées car les paysans n'en savaient que faire – étaient un formidable terrain de jeu pour construire… des cabanes.

Matériau «pauvre», disponible en grande quantité, la paille se marie à merveille avec la charpente traditionnelle. Eddy a trouvé son idéal. Si bien qu'à dix-neuf ans et demi, il arrive à défendre son projet auprès des banques et il souffle sa vingtième bougie, en 2007, à la tête de l'entreprise Bois et Paille à Vausseroux dans les Deux-Sèvres. Spécialisé dans la charpente et l'accompagnement des auto-constructeurs pour leur chantier paille, Eddy a réalisé depuis huit ans les charpentes de quarante-six maisons dont trente-cinq en paille.

PIONNIER DANS LA PROFESSIONNALISATION DE CE SECTEUR, il fait aussi partie des créateurs du Réseau français de la construction paille, association militant pour l'«habitat respectueux de l'environnement, le choix de matériaux moins énergivores, renouvelables et préservant la santé humaine» tout en permettant une économie importante des énergies de fonctionnement.

La petite entreprise gâtinaise compte aujourd'hui huit salariés et reste fidèle à l'éthique de départ : la valorisation des produits locaux et la forte dimension humaine, tant au niveau de l'équipe, jeune et motivée, que du rapport avec les clients, dont certains sont devenus des amis.

Claire Marquis

http://www.boisetpaille.fr

Les toits verts de Rochefort à Paris

Un projet ambitieux d'agriculture urbaine anime les deux associés de l'entreprise Helioptim, Éric Virvaux et Philippe Le Borgne. Fondateurs de ce bureau d'études spécialisé dans les énergies renouvelables, ils souhaitent depuis trois ans développer l'installation de serres maraîchères sur les toits parisiens, sur le modèle de ce qui existe déjà à Montréal, Boston ou New York.

L'idée – produire des légumes sur le bâti existant des villes à forte densité et les vendre dans le quartier pour réduire le transport – est toute simple, mais la mise en œuvre plus compliquée. Le projet Toit Tout Vert a dû faire appel à un savoir-faire «unique en France» d'après Éric Virvaux : celui du Critt horticole (centre régional d'innovation et de transfert de technologie) de Rochefort. C'est à lui qu'ont été confiés la recherche et le développement d'un modèle de serre adapté au projet. «Le Critt a travaillé sur la phase d'étude et restera aussi un partenaire de Toit Tout Vert sur la phase d'exploitation», annonce Éric Virvaux. Du choix des matériaux de construction à la mise en place sur le site, de la mise au point d'un système de chauffage à l'aménagement de postes pour des travailleurs handicapés, le projet se veut expérimental et reproductible. Dans cet écrin technologique de pointe pousseront des plantes épargnées de traitement sanitaire, issues de semences sans OGM. La technique de production hydroponique, où l'eau et les fertilisants remplacent la terre, offre l'avantage d'un faible poids, idéal pour l'installation en toitures.

LE RESPECT DE LA SAISONNALITÉ ET DE LA LUMIÈRE NATURELLE tiennent à cœur aux deux associés. «En récoltant les fruits et légumes à maturité, en saison, sans les réfrigérer, on obtient des produits d'excellente qualité gustative et sanitaire. Il y a une forte attente des Parisiens sur ce point.» Il reste quelques étapes à franchir avant l'ouverture du site pilote, mais si le projet avance comme prévu, les premiers fruits et légumes seront livrés «sous forme d'abonnements adaptés à tous les budgets» dès l'été 2016. Trois à cinq emplois seront nécessaires pour gérer les 1 200 m^2 de production. Et plus de mille personnes par semaine pourront déguster fraises et tomates du quartier. ***C. M.***

PRIX ENTREPRENARIAT FÉMININ

Lors du salon de la croissance verte organisé par la Région Poitou-Charentes, trois prix ont été remis à Laetitia Lascaux, chef pâtissière aux Délices d'Alifan, à Brie-en-Charente, Alexandra Use, gérante de Biokimé, e-commerce de produits écologiques d'hygiène féminine à Bussac en Charente-Maritime, Laura Ortiz-Rouzé et Marion Rousseaux, gérantes d'Ôkarina, entreprise d'outils pédagogiques sur l'économie sociale et solidaire, dans la Vienne.

BERNARD RAYMOND

Inventeur de lubrifiants verts

Le chef d'entreprise expose dans son bureau des petites fioles remplies de produits dont on ne connaîtra pas le secret de fabrication, mais qui pourraient bien faire parler d'eux prochainement. «Mais si, vous voyez bien, explique Bernard Raymond, dirigeant de l'entreprise Carray, les antifoulings ! Ces produits que l'on étale sur la coque des bateaux pour empêcher les micro-organismes et les algues de s'y fixer… c'est une horreur pour l'environnement, car ils contiennent de fortes doses de produits toxiques !»
Le plaisancier amateur a donc eu l'idée d'inventer une alternative non polluante, à base de matières premières végétales transformées. Il a déposé une demande de recherche auprès de Valagro, plateforme de recherche et de développement située à Poitiers et spécialisée dans l'innovation bio-sourcée.

UNE DEUXIÈME APPLICATION de son idée, dans des dosages différents, concerne la lubrification mécanique pour pièces de voitures ou chaînes de convoyage. Soutenus par la Région Poitou-Charentes, ses deux projets ont bénéficié du «chèque innovation régional» prenant en charge 80 % des frais de recherche. Testés actuellement, l'antifouling et le lubrifiant ont déjà trouvé un nom. La gamme Greenlub-Care. Bernard Raymond en est convaincu, les débouchés sont nombreux : «Ces lubrifiants peuvent chauffer à très haute température, ce qui est intéressant dans l'agroalimentaire pour les fours automatisés, par exemple. Actuellement il faut changer l'huile régulièrement pour éviter les émanations peu compatibles avec la nourriture. Pour ces entreprises ce serait un gain de temps et de productivité.» Notre inventeur, également dirigeant d'une petite boîte d'import-export, est à la veille de la retraite. Si l'aventure Carray se confirme, une deuxième carrière commencera.
Ce qui ne sera pas pour déplaire au monsieur, qui a encore «plusieurs idées sous le coude»... garanties sans pétrole. ***C. M.***

contact@carray.fr

Le trophée de la bineuse verte

Dominique Coulot est professionnel de la métallurgie à Vernon, dans la Vienne, depuis trente ans. Usinage et fraisage n'ont aucun secret pour lui. Pourtant, c'est au secteur agricole qu'il doit son trophée de la croissance verte – catégorie «procédé innovant» – décerné par la Région Poitou-Charentes à l'automne 2014. Entouré d'une famille d'agriculteurs, Dominique Coulot cherchait «quelque chose à mettre derrière le nouveau tracteur» qu'il venait d'acheter à son fils, féru de concours de labour. Sensible à l'air du temps, qui revalorise l'importance du travail du sol, il conçoit une bineuse performante, capable de réduire de façon significative les intrants chimiques. «J'imagine que même les agriculteurs non-bio seront de plus en plus intéressés à réduire les pesticides !» prédit Dominique. Adaptée aux plantations de grandes cultures de notre région, maïs, tournesol ou colza, la Binov a pour particularité de rester toujours dans la terre sans s'effacer devant les obstacles, même dans une terre argileuse et compacte. Le procédé, ingénieux et inédit, est réalisé de façon mécanique par la terre et les dents de la bineuse.
Le brevet a été déposé quinze jours avant le salon de la Croissance verte. Dominique n'imaginait pas être primé. Heureux, l'homme reste prudent et ne veut pas précipiter les choses. Deux Binov ont été vendues l'an dernier. La première a déjà biné 470 hectares et les quelques points faibles qui ont alors pu être détectés ont été corrigés. L'autre, dans sa version améliorée, est partie à l'autre bout de la France. Une troisième est disponible à la location. Dix autres Binov prennent actuellement forme dans l'atelier de Vernon. La saison du binage arrivant, Dominique a prévu de faire un peu de publicité.
Fier de son invention, l'homme défend la qualité de son produit. Mise en vente autour de 9 000 €, la Binov est 30 % plus chère que certaines bineuses construites dans les pays de l'Est «mais l'efficacité et la solidité sont bien supérieures», assure l'inventeur qui vise, d'ici quelques années, 20 à 40 ventes par an. ***C. M.***

coulot.dominique@wanadoo.fr

MANUEL VIMENET

Entre les murs, regard sur le travail oublié

Manuel Vimenet est photographe, installé à Poitiers. Reporter photographe de 1978 à 1995, il a créé l'agence Collectif Presse. Dans les années 1980, il a pu photographier une dizaine de prisons françaises. Il a notamment eu accès aux ateliers de travail. Pour la première fois, il exposait certains de ses clichés à l'Espace Mendès France pendant Filmer le travail. L'occasion pour lui de revenir sur cette expérience et de prendre du recul sur la réalité des conditions de travail en prison à l'époque. Une trentaine de photographies étaient présentées, en partenariat avec l'Associo, association d'étudiants en sociologie de l'université de Poitiers.

Sébastien Laval

L'Actualité. – Comment avez-vous réussi à pénétrer dans l'univers carcéral des années 1980 ?

Manuel Vimenet. – C'est un milieu que je voulais connaître. Après l'arrivée de la gauche au pouvoir, j'ai sollicité Robert Badinter, ministre de la Justice, qui avait un discours d'ouverture par rapport au monde carcéral. J'ai eu carte blanche pour aller dans toutes les prisons, sans aucune restriction, et j'ai même pu photographier les quartiers disciplinaires. J'étais totalement libre. Les photos que je prenais étaient ensuite publiées dans plusieurs magazines. Je suis rapidement devenu le «spécialiste prison» !

Quels souvenirs gardez-vous de ce que vous avez vu à l'époque, concernant le travail en prison ?

Dans l'ensemble, je garde un souvenir assez dur, même si cela a été une riche expérience humaine pour moi. J'ai retrouvé les stéréotypes de la société extérieure, très patriarcale, même si cela a évolué par la suite. Dans ces années 1980, les ateliers de couture en prison pouvaient concurrencer les ateliers chinois… Les conditions de travail étaient parfois très dures. Je sentais déjà que le travail relevait surtout de l'occupationnel, pour que le temps passe plus vite. Aucun détenu que j'ai rencontré n'espérait que son travail en détention débouche sur quelque chose de concret après sa sortie… Il n'y avait aucun suivi personnel et c'était difficile pour les personnes qui travaillaient de valoriser cette expérience ensuite.

Quelles étaient les principales activités ?

J'ai surtout visité des maisons d'arrêt, comme Rennes ou Avignon. Il s'agissait essentiellement de conditionnement, mise en carton, assemblage de pièces. Des tâches répétitives et qui ne demandent pas de qualification. D'autres travaillaient également pour le service général, qui concerne la vie au sein de la détention (distribution des repas, nettoyage…). Les personnes détenues parlaient peu de leurs conditions, par peur de perdre leur emploi s'ils étaient trop critiques…

Recueilli par ***Clément Barraud***

FILMER LE TRAVAIL

Donner du sens à son travail, c'est possible !

Le bonheur au travail, «la belle ouvrage»… Oui, le travail peut être source d'épanouissement si l'on est réellement impliqué, selon le psychologue du travail Yves Clot, invité à Poitiers en février 2015 par le festival Filmer le travail : «Les conditions de travail se dégradent quand on ne prend pas son travail à cœur, lorsque l'on parle de *ni fait ni à faire*.»

Pour lui, le travailleur est un expert de son activité quotidienne : «L'expert, c'est celui qui dit : "ça dépend" lorsqu'on lui pose une question. En effet, il connaît bien la situation, c'est un acrobate des critères. Or, plus on monte dans l'organisation, plus on trouve de paralytiques…» Prendre le travail «à cœur» peut aussi consister en des conflits au sein du milieu professionnel : «On a besoin de controverses, de disputes professionnelles sur la pratique, entre collègues. Cela contribue aussi à se reconnaître dans son travail.»

LE RÉALISATEUR CHINOIS WANG BING était l'invité d'honneur du festival. «Il a révolutionné la façon de faire du cinéma», affirme le critique Eugenio Renzi. Wang Bing a embrassé le cinéma après avoir expérimenté la photographie. «La photo a été mon premier lien avec les images, puis le travail documentaire de Michelangelo Antonioni a eu une influence sur mon cinéma», dit-il lors d'une masterclass. La projection de son (très) long-métrage *À l'ouest des rails* (9 h) fut l'un des temps forts du festival. C'est une immersion totale au cœur d'un immense complexe industriel chinois en pleine faillite. La compétition internationale a réservé de belles surprises au public venu nombreux. Le grand prix du jury a récompensé *My name is salt* de Farida Pacha, qui suit l'extraction de sel en Inde par des milliers de familles. Parmi les découvertes de cette sixième édition, *Garçon boucher* de Florian Geyer, un film drôle et tendre sur l'apprentissage par un jeune de 17 ans en échec scolaire.

SI PLUSIEURS FILMS EN COMPÉTITION POSENT UN REGARD DÉSESPÉRÉ (mais pas désespérant) sur le monde du travail dans un contexte de mondialisation (comme *The Empire of Shame*, sur la face cachée de l'univers Samsung, ou *El Gort* qui suit deux jeunes Tunisiens vendeurs de foin, avant et après la révolution), les nouvelles formes de travail prospèrent. À l'image des fablab, ces laboratoires de fabrication qui réinventent des manières de travailler basées sur le collectif, les expériences ne manquent pas. Les coopératives, notamment, ont le vent en poupe depuis plusieurs années. Dans *Ambiance bois, le travail autrement*, la réalisatrice Sophie Bensadoun s'invite dans cette SAPO (Société anonyme à participation ouvrière) créée il y a vingt-cinq ans sur le plateau de Millevaches. Spécialisée dans la construction de maisons en bois et de produits à partir de mélèze du Limousin, l'entreprise est autogérée et le PDG est désigné tous les deux ans par tirage au sort. Le film relate à la fois une initiative originale et qui fonctionne, et une formidable aventure collective où chacun des vingt-cinq salariés redonne réellement du sens à son travail, au quotidien. ***C. B.***

A. Boissinot

Vipère aspic du bocage Deux-Sèvrien.

AMPHIBIENS ET REPTILES

Espèces mal aimées, espèces menacées

Salamandre tachetée, alyte accoucheur, couleuvre d'Esculape… *Les amphibiens et les reptiles des bocages de l'Ouest de la France* est un guide qui répertorie les différentes espèces qu'il est possible d'observer dans nos contrées. Il a été réalisé dans le cadre du programme de recherche Bocage : intégration des reptiles et des amphibiens dans l'évaluation et la gestion de l'écocomplexe bocager, porté par le Centre d'études biologiques de Chizé (CNRS).

Alexandre Boissinot, ingénieur d'étude, est l'un cinq coauteurs (Florian Doré, Pierre Grillet, Olivier Swift et Olivier Lourdais) de l'ouvrage, réalisé en collaboration avec le pôle bocage et faune sauvage de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage, les associations Deux-Sèvres nature environnement et Philofauna.

L'Actualité. – Le guide décrit les 22 taxons (espèces et hybrides) d'amphibiens et les 14 espèces de reptiles présents du Poitou-Charentes à la pointe du Cotentin. Cette faune est-elle en régression ?

Alexandre Boissinot. – À l'échelle française, mais également européenne et même mondiale, il y a une nette tendance à la baisse pour plusieurs espèces. Chez les amphibiens, on compte une espèce sur trois actuellement en voie de régression. Dans la région, on ne voit quasiment plus de grenouille de Lessona ni de sonneur à ventre jaune par exemple. Chez les reptiles, certaines espèces déclinent également. En Poitou-Charentes, la vipère aspic est de plus en plus rare depuis une vingtaine d'années, tout comme l'orvet, un lézard sans pattes. En Loire-Atlantique, la vipère péliade est en déclin important. Autant d'espèces que l'on qualifie encore de communes mais qui deviennent de plus en plus rares…

Comment expliquer cela ?

C'est particulièrement dû aux modifications des paysages et à l'intensification des pratiques agricoles. Ces espèces sont très sensibles au milieu et sont de bons indicateurs de sa qualité. L'hétérogénéité du paysage bocager, avec sa mosaïque de champs, de cultures, de mares, de prairies humides, est très bien utilisée par ces deux faunes. Si on simplifie ces paysages, qu'on arrache les haies et que l'on comble les mares, les milieux ne sont plus du tout favorables : leur habitat se réduit. Les amphibiens ont besoin du milieu aquatique pour se reproduire. S'il n'y a plus de mare, ils ne peuvent plus boucler leur cycle de vie. Les amphibiens et les reptiles ont des capacités de déplacements très limitées. Ce sont des espèces ectothermes – qui ne produisent pas de chaleur –, elles ont besoin d'ourlets herbacés. L'arrachage de haies a donc des conséquences radicales. Ces espèces vont donc être très dépendantes de la qualité thermique et hydrique de leur habitat à une échelle locale. La raréfaction de certaines espèces est due à l'interaction de plusieurs éléments. Mais la dégradation de l'habitat est la plus problématique.

Existe-t-il des espèces invasives ?

Le xénope lisse a été introduit accidentellement dans le Nord Deux-Sèvres dans les années 1990. Il progresse désormais dans les départements limitrophes de la Vienne et du Maine-et-Loire. Il peut poser problème lorsque la population est très abondante et peut avoir un impact dommageable sur les espèces d'amphibiens autochtones, par prédation. Il est cependant compliqué d'en mesurer l'effet avec précision. La dégradation des milieux reste le problème le plus important pour la faune batrachologique.

Le changement climatique peut-il avoir un impact sur ces espèces ?

Certaines espèces méridionales, comme la reinette méridionale, sont désormais présentes en Charente-Maritime et en Deux-Sèvres : elles y ont trouvé des conditions favorables.

Quel est l'objectif de ce guide ?

L'objectif est de sensibiliser le grand public à ces espèces. Des espèces mal aimées, à tort car elles sont inoffensives pour la plupart. Elles font partie de notre patrimoine, au même titre que les papillons ou les abeilles. Leur déclin n'est pas bon signe. Il est important de les conserver.

Recueilli par ***Mélanie Papillaud***

Une clé de détermination, des planches pour différencier une grenouille d'une rainette, des photos, des cartes de répartition, des dessins…
Ce guide, volontairement simplifié, a pour objectif de permettre à chacun, quelles que soient ses connaissances naturalistes, de reconnaître et identifier les espèces rencontrées dans les espaces bocagers. Créer une mare ou un refuge pour reptiles, gérer une haie : quelques conseils sont également donnés à ceux qui souhaiteraient favoriser l'accueil et le maintien de ces espèces.
Renseignements : alexandre.boissinot@cebc.cnrs.fr

MUSÉE DE ROYAN

Fernand Braun photographe

Benjamin Caillaud a soutenu une thèse d'histoire à l'université de La Rochelle en 2013 sur Fernand Braun (1852-1948), photographe installé à Royan qui a réalisé et édité des milliers de cartes postales entre la fin du XIXe siècle et les années 1920. Ce travail de recherche effectué sous la direction de Guy Martinière, que *L'Actualité Poitou-Charentes* a suivi régulièrement depuis 2006, sera publié l'automne prochain aux Presses universitaires de Rennes. Il démontre que la carte postale peut être traitée par l'historien comme une source, à condition d'en faire une solide analyse critique et de ne pas se contenter d'interprétations fantaisistes. Si ces cartes postales illustrent parfaitement l'essor de la station balnéaire, d'autres facettes sont mises en évidence par l'historien, en particulier la philosophie humaniste de Fernand Braun, défenseur de la laïcité et du progrès social, impliqué dans la vie démocratique et proche d'Émile Combes. Ses clichés montrent tout cela, mais aussi la Grande Guerre vue de Royan, avec les soldats blessés en convalescence, les prisonniers allemands, les forces coloniales, etc.

Le musée de Royan a proposé à Benjamin Caillaud de concevoir la première exposition monographique de Fernand Braun. Une centaine de tirages établis à partir de cartes postales ou d'originaux sont à découvrir jusqu'au 22 novembre.

Conférence de Benjamin Caillaud le 6 mai à 18h30.

Carte postale de Fernand Braun : la Conche du Bureau, ancien nom de Saint-Palais-sur-Mer.

AU LIEU MULTIPLE

En résidence au Lieu multiple et avec En attendant les cerises production, Fabien Maheu crée *Indigo* à Poitiers le 30 avril à 21h, un objet scénique non identifié qui tend vers la performance, avec trois comédiens, Alexis Manuel, Guillaume Michelet, Alexandra Gaudechaux. Entrée libre sur réservation à l'Espace Mendès France, au 05 49 50 33 08.
Sur le thème «Programmer pour ne pas être programmé» du 27 au 30 mai, lors des rencontres des cultures numériques, le Lieu multiple invite l'équipe Reso-nance numérique de Marseille à l'origine de la Malinette, un kit pédagogique sous licence libre pour apprendre à construire des systèmes interactifs.

LE LOBE REPTILIEN

L'église Saint-Jean de Montierneuf à Poitiers va en entendre de belles le dimanche 24 mai 2015 à 17h30. C'est le cadre de la nouvelle expérience musicale, acoustique et "improvisible" de Claire Bergerault (*L'Actualité* n° 105, été 2014) avec le Lobe reptilien, un ensemble de huit cordes (violons, alto, violoncelles, contrebasses). Avec sa voix et son accordéon, elle se produit aussi en duo avec Michael Nick au violon. Entrée libre.

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé Tél. 05 49 51 56 00

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

እኔ፡ እወድሃለሁ፡ بحبّك Mbife 我愛你

Ich liebe Dich! Ես քեզ սիրում եմ

TE QUIERO. 愛してる Lúbim Ťa

σ' ἀγαπῶ ti Koi no Rohayhu

Je t'aime EZ TE PIR HEZDIKIM MI AIM A OU

[illegible] ti AMO Móní ifẹ̀ẹ̀

EU TĂ JUBESC “আমি তোমাকে ভালোবাসি,,

Mi dho yi dhu ma Я тебя люблю

Szeretlek Minä rakastan sinua Waylluyki

ཁྱེད་རང་ལ་དགའ་པོ་ཞེ་དྲག་ཡོད། Jeg elsker dig

AMO-TE Saya cinta padamu

[illegible] Assawakit NA LINGUI YO MINGUI

Mbi yémo. ខ្ញុំស្រឡាញ់អ្នកណាស់ J t'aeme

Kocham cię IK HOU VAN JOU TÔI YÊU EM

ОБИЧАМ ТЕ Me gamau dud" " ANH

사랑해 Miluji te T'estimo ผมรักคุณ

كا نْبْغِيكْ

I love you Volim te

Ben seni seviyorum

אני אוהב(ת) אותך زه تا سره مینه لرم

© JAKOB GAUTEL 2003

MANIP' à l'appui

Les nouvelles couleurs de la chimie

EXPOSITION

ANIMATIONS - CONFERENCES

+ d'infos sur emf.fr Tél : **05 49 50 33 08**

ESPACE MENDES FRANCE POITIERS

du **1er avril 2015** au **3 janvier 2016**